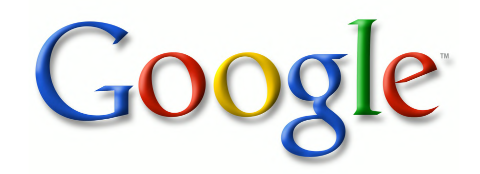






12427.5
(3)
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE
Shapleigh
Rec.
Sept. 20, 1858.
A. Bowen Sc.

CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER

TOME III.



CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER



PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN

TRADUCTEUR DES FABLES DE GAY

TOME III.



LONDON

BASIL MONTAGU PICKERING

196 PICCADILLY

1860

TABLE DES MATIERES.

Toutes les formalités prescrites par la loi pour empêcher la reproduction des présents Contes de Cantorbéry sur le continent sans le consentement exprès du traducteur ont été accomplies.

Au PAPE PIE IX.

Très cher Frère en Christ,



A CETTE anomalie agoniſante que vous faites appeler en plein XIXe ſiècle, par une modeſtie peu digne des Apôtres, Votre Sainteté, il a plu :—

Après les maſſacres de Pérouſe, et par ſuite après la perte des Romagnes,

D'excommunier mon pauvre Moi, avec 30 millions de Français, mes compatriotes, et auſſi pas mal de millions d'Italiens :

Il me plaît à moi, ſans permiſſion, et malgré l'excommunication dont Vous, l'auteur du dogme impie de l'Immaculée Conception, m'avez frappé, de Vous dédier ma traduction du *Plowman*, l'un des plus beaux poèmes du grand Chaucer.

Dans cette œuvre admirable Chaucer a maudi vos prédéceſſeurs, Vous et votre Mégnie, avec une force et une logique radieuſes de vérité.

Or Chaucer n'étant lu que par les Anglais, un peuple de parpaillots, qui ne ſe proſterne pas devant

les idoles créées par VOTRE SAINTETÉ, j'ai cru devoir le mettre à la portée de mes compatriotes les 30 millions d'excommuniés par votre dextre ſainte, en le traduiſant en français, à cette fin que Vous-même puiſſiez le lire, dans vos loiſirs, lorſque vous aurez été chaſſé de Rome, ce qui, D. V., ne peut tarder d'arriver.

Sans modeſtie, comme ſans préſomption, je crois que la malédiction formulée par Chaucer ſur les Eternelles Iniquités de la Cour de Rome produira plus d'effet que le brandon de diſcorde que vous avez eu la prétention de jeter ce dernier carnaval *urbi et orbi*, comme vous dites là bas.

Sur ce, et du fond du cœur, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde, et qu'il vous pardonne au jour du Jugement à Vous qui vous dites ſon repréſentant ſur la terre, les abominables anathèmes, blaſphèmes, et ſottiſes de toute ſorte dont, en cette année de grâce 1860, vous vous êtes rendu le maladroit éditeur, et ſous leſquels vous regrettez de ne pouvoir encore courber les Peuples et les Rois, et votre frère en Chriſt. *Amen.*

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.





INTRODUCTION.

". . . . .
But, Lordes, beware, and them defende,
For nowe these folke be wondir stoute;
The King and Lords now this amende."
(Thus endeth the second parte of this tale.)
The Plowman.



E 1er Juillet 1858, dans l'Introduction à notre traduction du *deuxième* volume des Contes de Cantorbéry, nous appelions ce volume le *deuxième* et DERNIER. Nous avions suivi alors l'édition Aldine, en y ajoutant seulement le conte de Gamelyn, ne nous étant pas encore plongé dans le *Plowman*, ni dans les deux contes qui le suivent, rebuté que nous avions été dès l'abord par les mots *obsolete* qui y fourmillent. Donc au 1er Juillet 1858, nous avions cru devoir accepter sur parole les bornes posées par nos devanciers les éditeurs Anglais, tous terminant les Contes de Cantorbéry après la prière qui suit le conte du Curé (*Preces of Chauceres*). Là,

tous ces Meſſieurs, même les éditeurs de la date la plus récente, ferment les écluſes de leur ſavoir :

Sat prata biberunt!

Mais pour nous qui, à un âge auquel on commence déjà à faire ſes préparatifs ſérieux pour le Voyage d'Outre-Tombe, apprenons et l'Hindouſtani, et l'Allemand, deux langues admirables, et deſquelles nous rougiſſons de ne ſavoir encore que ſi peu, la difficulté vaincue a de grands charmes. Un compte rendu de notre traduction paru dans le *Sunday Times* exprimait le déſapointement du *Reviewer* à ne pas y trouver le conte de Béryn,—une perle, diſait-il. De ſuite nous nous mîmes en devoir d'examiner la perle en queſtion. Habitué à lire couramment Chaucer, nous fûmes alors étonné d'être arrêté à chaque pas par des mots que ne donnent aucun gloſſaire. C'était donc une étude nouvelle à faire, un langage nouveau à conquérir ; nous fîmes l'étude, nous nous aſſimilâmes le langage.* Comparés aux contes que nous publions aujourd'hui, les Contes de Cantorbéry ren-

* Loin de nous la penſée, toutefois, de prétendre avoir élucidé toutes les difficultés qui hériſſent le langage du *Plowman* et des deux contes qui le ſuivent. La connaiſſance des anciens anathèmes, bulles d'excommunication, &c. &c. datés du Vatican et d'autres lieux, nous a été, nous le reconnaiſſons, fort utile dans le *Plowman*. Nous croyons avoir compris un aſſez grand nombre de paſſages obſcurs, mais il eſt tels mots qui ont perſiſté à reſter pour nous à l'état de nébuloſités. La faute en eſt peut-être au ſcribe de Chaucer, auquel le Grand Poëte adreſſe, à la fin du conte de Béryn dans l'édition d'Urry, cette allocution aſſez peu flatteuſe :—

fermés dans l'édition Aldine, disons-le, sont d'une lecture quasi aussi facile que s'ils étaient écrits dans la langue vulgaire du dix-neuvième siècle.

CHAUCER'S *Words unto his own Scrivener.*

ADAM Scrivenere, yf ever it The befalle
Boece or Troilus for to write new
Under thy longe lockes thou maist have the scalle
But after my makynge thou write more true
So ofte adaye I mote thy werke renew
It to correcte and eke to rubbe and scrape
And al is thorow thy negligence and rape.

CHAUCER *à son scribe.*

ADAM, mon bel ami, si jamais il t'arrive
De transcrire à nouveau Boërce et Troïlus,
Puisse dans tes cheveux la rogne, un laid convive,
S'attabler à jamais, y couver ses fœtus,
A moins que cependant tu ne changes de rôle,
Et plus exactement n'écrive ma parole,
Car de te corriger j'en ai . . . . bien plus que plus!

A l'égard de la manière dont nous avons traduit le *Plowman*, bien que dans notre traduction, nous nous soyons attaché à rendre strophe pour strophe, imprécation pour imprécation, nous avons été quelquefois obligé d'omettre, à notre grand regret, une pensée; . . . . . de modifier ou d'adoucir une expression trop peu chaste; nous plaidons *guilty* dans ces sortes de cas fort rares d'ailleurs; au surplus il ne faut pas perdre de vue que la traduction d'un bon ouvrage dans une autre langue, cette traduction fut-elle faite, comme la nôtre a été faite, le plus consciencieusement possible, ne sera jamais, ne pourra jamais être autre chose que le revers d'une tapisserie. Or il faudrait avoir un goût à rebours du bon goût pour préférer l'envers d'une étoffe quelconque à l'étoffe elle-même en son état naturel, c'est-à-dire, à l'endroit. Toutefois les Anglais qui n'ont pas eu le temps de faire les études nécessaires pour arriver à comprendre la langue du *Plowman*, ceux, parmi les *scholars* eux-mêmes, qui ne peuv-

Nous livrons donc aujourd'hui au public le réſultat de la recherche que nous a engagé à faire le rédacteur du *Sunday Times*, profitant de l'occaſion pour remercier ce bienveillant anonyme des tréſors qu'il nous a fait découvrir.

Dans cette drôle d'année 1860 où la maladie du Confeſſionnal, du Puſeyiſme accompagnée de ſes fièvres intermittentes les cierges, les fleurs, les images, les croix, fleurit, s'épanouit, gagne et s'étend comme un *cholera morbus* ſocial, comme une plaie, comme un *ſocial evil* religieux ; dans cette drôle d'année 1860 où la Papauté expire, en excommuniant maladroitement les hommes ; dans cette année 1860 où de ſinguliers corps pouſſent l'abus de l'excentricité juſqu'à ſe nommer entr'eux des ANGES, où les Bryan King, les Lowder, les Liddell, tous et chacun, chacun et tous, cherchent à qui mieux mieux, en fraudant les lois de leur pays, en violant leur propre ſerment, à détruire la noble ſimplicité de Proteſtantiſme,

ent la lire qu'entourés de gloſſaires qu'il leur faut conſulter à chaque inſtant, et les lecteurs du Continent pour leſquels le langage de Chaucer eſt lettre morte, nous ſauront gré de leur faire connaître le *Plowman*, et préféreront avoir l'envers de l'étoffe plutôt que de n'avoir pas l'étoffe du tout ; car Chaucer eut pu dire de ſon *Plowman* ce qu'Aboalkaſim Firdouſi dit de ſon "Livre des Rois," dans ſa ſatire adreſſée à Mahmoud :—

"Les édifices que l'on habite tombent en ruines par l'effet de la pluie et de l'ardeur du ſoleil ; mais j'ai élevé dans mon poème un édifice immenſe auquel la pluie et le vent ne peuvent nuire. Des ſiècles paſſeront ſur ce livre, et quiconque aura de l'intelligence le lira."

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

il nous a paru curieux de raviver dans un langage accessible à tous (la langue Françaiſe), la mordante ſatire que dans le *Plowman* (Le Laboureur) Chaucer a fait du Papiſme plein de vigueur en ſon temps, du Papiſme qui meurt enfin au dix-neuvième ſiècle ſous le mépris public, et d'une excommunication avortée, ſorte d'apoplexie foudroyante, dont il ne ſe relevera pas!

Pour tout homme qui veut ſe donner la peine de réfléchir, il demeure évident que le *Plowman* n'a été laiſſé de côté dans les premières éditions des Contes de Cantorbéry que parce que Chaucer y dénonçait trop vertement les abus ſcandaleux de la Cour de Rome ;—le Catholiciſme à l'aide duquel on peut réduire à l'eſclavage une nation, étant alors en Angleterre, et malheureuſement pour elle, la Religion dominante. Si les éditeurs plus récents des Contes de Chaucer ont écarté de leurs éditions le *Plowman*, ou l'ont publié ſans prendre la peine d'en expliquer le langage, il faut avoir la franchiſe de le dire, et pourquoi ne le dirions-nous pas? c'eſt ou par pareſſe d'entreprendre un travail ſérieux à ſon égard, ou, ce qui eſt plus probable, purement et ſimplement par ignorance.

Le conte de Béryn qui, vu la difficulté d'accès au langage dans lequel il eſt écrit, ne peut être connu en France et ſur le continent que du très petit nombre, ſera, nous l'eſpérons, lu avec plaiſir par tous ; nous partageons l'avis du *Reviewer* du *Sunday Times*, pour

nous auſſi, c'eſt une des plus jolies créations de Chaucer, et la plus originale peut-être!

Nous avons des remerciements à faire à la Preſſe Anglaiſe, Françaiſe, Allemande, Américaine qui a accueilli nos deux premiers volumes avec une faveur marquée; nous eſpérons que ce troiſième et cette fois *dernier* volume des Contes de Cantorbéry ſera reçu avec la même indulgence. Nous profitons toutefois de l'occaſion qu ſe préſente à nous de remercier la Preſſe de ſa bienveillance à notre égard, pour mettre devant les yeux de Meſſieurs les Editeurs des principaux journaux de Londres un abus qui déſhonore la Preſſe, et qu'il eſt de leur devoir de faire ceſſer.

Un ouvrage que la Preſſe ne mentionne pas, eſt un ouvrage mort-né, ou plutôt mort avant d'être né. Nous avons donc eu pour habitude depuis vingt ans que nous publions des ouvrages à Londres de faire envoyer nos œuvres par nos *publiſhers* aux principaux organes de la publicité, eſpérant un compte rendu bon ou mauvais; compte rendu qui ſouvent n'eſt jamais rendu; mais de ce, nous ne nous plaignons pas. Un auteur qui envoie ſon livre à un journal court la chance qu'il n'en ſoit pas fait mention. Ce dont nous nous plaignons, c'eſt que le livre envoyé ſoit confiſqué, et vendu à vil prix. Or, voici ce qui nous eſt arrivé en Décembre dernier.

Dans les premiers jours de Décembre, 1859, nous fîmes paraître "Les Beautés de la Poëſie Anglaiſe"—

(2 vols. 8vo. prix pour les souscripteurs £1 1*s.*; pour les non souscripteurs £1 11*s.* 6*d.*); or moins de huit jours après la publication, deux copies de notre ouvrage étaient offertes en vente dans des *Auctioneer's Rooms*, l'une de ces copies *non déflorée*, c'est à dire, les feuilles non coupées, était vendue 10 shillings et 6 pence, l'autre, moins heureuse, aussi *non déflorée*, était adjugée pour la bagatelle de 4 shillings. Au profit de qui? . . . . *that is the question.*

Pour obvier à ce vol scandaleux fait au préjudice des auteurs nous nous trouvons dans la nécessité de mettre sur la feuille principale contenant le titre de notre livre nouveau le nom du journal auquel il est adressé. De cette manière l'individu qui s'approprie la copie envoyée au journal sera forcé de déchirer la page s'il y voit la mention, et l'ouvrage ne sera plus complet. Que si la mention échappe à ses yeux, l'*auctioneer* saura au moins la provenance du livre; et pourra, s'il le juge à propos, refuser de vendre le livre *volé*, et même avertir ou l'auteur du livre, ou l'éditeur du journal du vol à eux fait; car, nous le répétons, c'est le vol de subalternes au préjudice de l'éditeur que nous signalons ici; aucun éditeur des journaux de Londres ne se rendait coupable de l'improbité que nous dénonçons aux honnêtes gens de toutes les nuances d'opinion.

Nous attachons le grelot au risque de faire tomber sur nous les foudres de la Presse malhonnête, ou les anathèmes de ceux qui vivaient sur nous, et de nous

. . . . . Que chaque auteur fasse ce que nous faisons aujourd'hui, et l'on ne verra plus sur des stalles de troisième ordre les ouvrages de Tennyson et de Brougham vendus au rabais moins de quinze jours après leur publication première.

Un mot encore, et nous avons dit. Nos lecteurs trouveront, à la suite de l'Histoire de Béryn, l'A. B. C. long-temps attribué à Chaucer, et qui est l'œuvre de Guillaume Guileville. Nous avons été heureux d'apprendre que l'auteur du *Plowman* n'a été que le traducteur de l'A. B. C. Dans la magnifique épopée qui commence à Bethléem et qui finit si sublimement au Golgotha, les commentateurs, les prétendus continuateurs des Apôtres, et des Evangélistes ont contribué à faire entrer un fouillis de Dieux et de Déesses de douteuse espèce; nous eussions regretté de trouver Chaucer parmi ceux qui font de Marie une vierge immaculée. La vraisemblance doit être gardée même dans un conte de fées, même dans les mythologies de l'Antiquité et des temps modernes.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.





CONTES DE CANTORBERY.





CONTES DE CANTORBÉRY.

PROLOGUE DU LABOUREUR.

LE LABOUREUR remiſa ſa charrue
Quand le milieu de l'été fut venu,
Car, ſe dit-il, je n'ai pas la berlue,
Mes animaux ont beſoin, c'eſt connu,
D'un long repos ; car le bœuf et la vache
Sont épuiſés, et bien maigre eſt leur cou.
Il fit tomber le ſoc et ſon attache,
Puis accrocha le vieux harnais au clou.

Lors s'entourant de ſon tabard ruſtique,
Deſſus ſa tête il poſa ſon chapeau,
Diſant je vais adorer la relique
De Saint Thomas, là bas vers ſon tombeau.
Et puis il mit du pain dans ſa beſace,
Et des poireaux ; ce brave laboureur
Avait hâlée et bien maigre la face,
Et de ſon front deſcendait la ſueur.

Notre hôte ſus ! des pieds juſqu'à la tête
Vous le toiſa, jugeant par ſon muſeau
Cuit au ſoleil, l'étoffe de la bête,
Son vêtement troué n'était pas beau.
Notre hôte vit bien que le pauvre hère
N'était d'un cloître habitant par ma foi,
Qu'il ignorait en un mot la manière
De ſaluer ;—auſſi ſans plus d'émoi :

"Quel eſt-tu ? Dis! l'homme ?" . . . "Je ſuis, Meſſire,"
Répondit-il, " payſan, laboureur,
Et tous les jours, je vais, je puis le dire,
Avant dîner, à force de ſueur
Gagner mon pain ; car pour nourrir ma femme,
Et mes enfants de travail ai fait vœu ;
Si j'en ſavais un peu plus ſur mon âme
Je chercherais encore à ſervir Dieu :

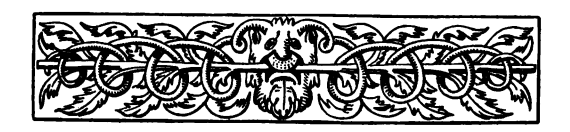
" Mais dà les clercs diſent dans leur grimoire
Que nous devons nous trouver trop heureux
De travailler pour leur fournir à boire,
A ſe goinfrer, ſans rien recevoir d'eux.
D'après leurs lois ils peuvent nous maudire,
Et nous lancer au fin fond de l'enfer,
Nous ſouffrons dà par eux un vrai martyre,
De nos profits, oui, c'eſt là le plus clair !

" Au tintement de leurs nombreuſes cloches
Ils nous font ſerfs, ils trafiquent de nous,
Pour eux le blé, mais pour nous les reproches
Et le travail ; on nous traite de fous
Si par hazard nous défendons en ſomme !"
"Quoi !" dit notre hôte, " honnête laboureur,

Saurais-tu donc prêcher?.. Viens ça, brave homme!"
—"Non pas," dit-il, "mais d'un prédicateur

"En chaire un jour, j'entendis plus d'un dire..."
"Parle," dit l'hôte, "et nous t'écoutons quoi!"
—"Adonc je ſuis à vos ordres, Meſſire,
Si d'écouter me baillez votre foi!"





CONTE DU LABOUREUR.

Premiere Partie.

UN vif débat s'eſt élevé naguère
Dans maints foyers ſur des graines et grains,
Diverſement répandus ſur la terre,
Et dont divers auſſi ſont les deſtins.
Parmi ces grains les uns croiſſent ſuperbes,
D'autres petits végètent langoureux,
Sur les faux grains, fières mauvaiſes herbes,
Tombe ſoudain le mauvais œil des cieux!

Tout d'un côté, ſouffrez que je m'explique,
Sont Cardinaux, Prieurs, Papes, Prélats,
Frères, Abbés, Moines, Curés, leur clique,
Gens de grands biens, grands faiſeurs d'embarras.
Ces gens étant ſucceſſeurs de Saint Pierre,
Gardent, dit-on, les clés du ciel pour eux;
Mais cet on dit, eſt un on dit vulgaire:
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux!

L'autre côté préſente un aſſemblage
De pauvres gens quaſi mis hors la loi,
Ceux-là n'ont pas certes riche plumage,
Ce ſont des gueux ou des Lollards, ma foi ;
Gloſer ſur eux vraiment ne ſerait brave,
Car *pour la paix ſeule* ils ſont valeureux ;
Sous ce volcan ſi ſe cache la lave
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

J'ai parcouru maint pays dans ma vie
Pour parvenir à ſavoir, l'eſpérais,
Des deux côtés qui devait faire envie
Lequel était le bon et le mauvais,
Et n'ai jamais réſolu le problème.
Mais j'entendis dans un bois tout ombreux
De deux oiſeaux un certain jour le thème . . .
Sur le plus faux tombe l'ire des cieux !

Celui des deux qui tenait pour le Pape
D'aſpect féroce était un vieux Griffon,
Un Pélican, ſans épée et ſans cape,
A ces Lollards ſervait de Xénophon.
Toujours traitant ſon ſujet avec calme,
Il invoquait Chriſt d'un ton doucereux,
L'autre en criant croyait gagner la palme ! . . .
Sur le plus faux tombe l'ire des cieux !

Le Pélican ſur la miſéricorde
Fit un ſermon rempli de vérité,
Puis il parla de vertu, de concorde,
Auſſi du Chriſt, de ſon humilité,
Puis il cita le Livre, l'Evangile,
Montra le Chriſt un agneau gracieux,

Lorſque Satan, cet eſprit indocile,
Fut en enfer envoyé l'Orgueilleux !

"Chaque chrétien, donc ainſi devrait être,"
Pourſuivit-il, " rempli d'humilité,
Les ſucceſſeurs de Saint Pierre le Prêtre
Ne doivent mie avoir de vanité,
Ni beaux rochets, ni mitre, ni couronne,
Ni ne coffrer des tréſors trop nombreux,
Le bien d'autrui ne profite à perſonne,
Sur les repus tombe l'ire des cieux !

Ils ne devraient de Dieu les vrais miniſtres
Au grand jamais chercher les biens mondains,
Non plus mener à des combats ſiniſtres
Pour leur grandeur tant de troupeaux humains ;
Non plus s'aſſeoir au haut bout de la table,
Non plus primer au caſtel ſomptueux . . .
Le fils de Dieu naquit dans une étable !
Sur l'orgueilleux tombe l'ire des cieux !

Pourraient-ils donc ſe targuer d'être juſtes
Tous ces quêteurs de terreſtres honneurs ?
Ils tomberont comme frêles arbuſtes
Bas dans l'enfer et dans ſes profondeurs ;
Oui tous ces grands propagateurs de vices,
Envers Jéſus ſont traîtres dangereux,
L'enfer, c'eſt ſûr, pour leurs noirs maléfices
Attiſe jà le plus chaud de ſes feux.

Se pavaner comme Rois de la terre,
Et ſe poſer plus haut que l'Empereur,
De tous ces Vains voilà le caractère,

Ah! m'eſt avis Dieu n'eſt pas leur Seigneur?
Qui fait ſon Dieu de dame l'Avarice,
Qui contre Dieu ſe raidit orgueilleux
N'eſt au total qu'un adepte du vice...
Sur ce pécheur tombe l'ire des cieux!

Sur un cheval haut juché qui chevauche
Dans des atours pompeux, ruiſſelants d'or,
D'un Chevalier qui ſe croit une ébauche,
Et mêmement ſe croit plus grand encor,
Qui chaque jour de vêtement rechange,
Et ſe pavane ainſi qu'un merveilleux,
Comme Satan n'eſt rien qu'un mauvais ange,
Sur ce fieraud tombe l'ire des cieux!

Avec orgueil ils traitent l'indigence,
Ils ſont argent de leur méchant latin,
Et de l'Egliſe en vendant l'indulgence
En font pauvrette! une affreuſe catin:
Se rempliſſant de bon vin la bedaine,
Et ſe gorgeant même aux dépens des gueux,
Sur tous ces gens, abominable graine,
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux!

Ils ſont goinfreurs et ſe gavent de viandes,
Reſtant à table au milieu des chanſons,
Bien au-deſſus certes des reprimandes
Et ſe griſant de toutes les façons,
De joie et d'*ale*, et ſouvent de muſique,
Auſſi d'orgueil ces beaux voluptueux!
Sur le ramas de leur race impudique
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux!

Ils ont le front ceint d'une double mitre
Comme une Reine, et puis un bâton d'or
Lourd et maſſif, certes du plus fin titre,
Leurs beaux draps neufs ne ſont de ſimilor :
Ils ſont gonflés et bouffis d'importance,
Remplis de fiel, et tous ces venimeux
Mettent à mort ſur leur ſimple ſentence...
Sur telles gens tombe l'ire des cieux !

Pour entaſſer l'or dans leur eſcarcelle,
Ils vendraient tout, et le Ciel et l'Enfer ;
Ils vont maudire au ſon d'une crécelle
Avec orgueil le peuple au Chriſt ſi cher !
Que ſi tu veux pourtant flatter leurs vices,
Ils t'ouvriront leurs ſplendides chez eux,
Mais ne fais feu ſur leurs vertus factices,
Ou tu ſeras maudit par ces faux Dieux !

Notez d'abord qu'étant tous infaillibles,
Maudit par eux on doit reſter maudit ;
Et c'eſt ainſi que ces gens inflexibles
Sur l'univers placent leur interdit.
Beaucoup d'entr'eux ſe font marchands de laine,
Et leur gouſſet s'emplit de ſous nombreux,
Tondre un chacun eſt pour eux bonne aubaine,
Sur de tels gueux tombe l'ire des cieux !

Sur les Seigneurs ils s'érigent en maîtres,
Les matant ſous leur bénédiction ;
Ainſi que Rois ils chevauchent les traîtres,
Et tout chez eux eſt domination :
Rien de plus beau que leur ſelle éclatante,
Que leurs harnais guillochés, ſomptueux,

Leurs étriers ſont de forme galante...
Sur ces gens là tombe l'ire des cieux!

Du Chriſt hélas! on les dit les miniſtres,
Et cependant ils règnent par le vol,
De l'Antechriſt ce ſont plutôt les cuiſtres
Marchant drapés et d'aſtuce et de dol;
Témoin de Jean la ſainte prophétie:
De trahiſon revêtus ces oiſeux
Par l'Antechriſt ont leur ſuprématie...
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux!

Que de pécher un quelqu'un les accuſe,
Cet imprudent de ſuite eſt mis à mort;
Nombre d'entr'eux voudraient, faites excuſe,
Au défendu s'énivrer à plein bord.
Ils diſent ſaint celui qu'ils nomment Pape,
Qui de leur règle eſt chef impérieux;
De notre pain pourquoi ſont-ils agape?...
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux!

Tous les honneurs le Pape les convoite,
Pour l'univers cet homme eſt ſans pitié,
Sa dextre ſainte eſt très peu maladroite,
Si bien qu'aux Rois il fait baiſer ...... ſon pié;
Chriſt défendit tels actes aux apôtres,
Non plus porter vêtements ſomptueux,
Mais la défenſe on la garde pour d'autres,
Et puis le Pape... eſt le Portier des Cieux!

Au Prêtre il donne un brevet de puiſſance,
Sur la Paroiſſe il le fait régner Roi,
D'un Prêtre il fait parfois une Eminence,

Un Cardinal, un Grand . . . je ne ſais quoi !
Et comme il eſt le plus haut ſur la terre
Il ſe réſerve un tas de droits fameux ;
Mais quant au Chriſt ſans égal en ſa ſphère
Il n'en fait cas ce chef ambitieux !

Le Chriſt n'eſt rien, lui ſeul eſt tout ce Pape,
Quand il s'aſſied ſur ſon trône élevé
Il damne ou bien bénit, ce fier ſatrape,
Ou bien ſur tous lance ſon lourd pavé.
Pareil orgueil et pareille arrogance
Et devant Dieu ! . . . quel ſpectacle hideux !
Sur cet acteur tout farci d'impudence,
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux !

Jugez un peu de leur outrecuidance :
Le Chriſt pour eux n'eſt que *Sanctus Deus*,
Mais à leur Pape, ô comble d'arrogance !
Ils donnent dà tous du *Sanctiſſimus*,
De ces gens là Bélial eſt le maître,
Et ſur la terre ils ſe poſent en Dieux,
Puiſſe le Chriſt les faire enfin connaître . . .
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Leur Pape ſeul ou lie ou bien délie.
Par la vertu de ſon vouloir divin,
Il peut damner, oh ! l'inſigne folie !
Ou bien ſauver le pauvre genre humain ;
Que de combats, de coups, de meurtriſſures
Pour ſoutenir leur pouvoir monſtrueux,
Pour leurs pareils Chriſt ſouffrit cinq bleſſures . . .
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Le Chrift a dit : « Périra par l'épée,
L'infenfé *qui gladio percutit,*"
Il ne permit jamais telle équipée !
« Heureux," dit-il, « font les pauvres d'efprit ! "
Puis il commande à chacun la concorde,
De ne chercher le vrai bonheur qu'aux cieux,
Et d'être auffi plein de miféricorde . . .
Qu'il foit maudit ce troupeau de faux Dieux !

En ne faifant ce que le Chrift commande,
De fa lumière ils foufflent le flambeau,
De mécréants et cette vile bande
Au Golgotha mettent Chrift à nouveau.
De telles lois chaque jour en voit naître,
De mains en mains groffit l'amas nombreux,
Si que le peuple eft dompté par le Prêtre . . .
Sur ces Judas tombe l'ire des cieux !

Ils ne font pas, oui dà de fimonie . . .
Mais bien trafic des maifons du bon Dieu ;
Contre nul homme ils n'ont d'acrimonie,
Mais de maudire ils fe font tous un jeu ;
Pour les tenir par force dans leur ftalle
Ils louent au jour des affaffins nombreux ;
Du monde entier ils trônent le fcandale . . .
Tombe fur eux le mauvais œil des cieux !

Avec la bourfe ils vous ont une cure,
Avec la bourfe ils payent leurs amis,
Ils ont à gage, et c'eft là forfeiture,
Des brigands, pour tuer leurs ennemis ;
Puis ils fe font exiftences de Prince,
Prenant beaucoup, et gardant tout pour eux ;

Quant à leurs dons le flot en eſt bien mince . . .
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Pour de l'argent ils béniſſent quand même
Egliſe ou Porcs, Charrette ou Vêtement,
Ils font chaque an des lois ſur le carême
Que les curés leur payent graſſement ;
Sur les ribauds prélevant une taxe,
Ils font avec des feſtins ſcandaleux ;
C'eſt là pour eux et grammaire et ſyntaxe,
Sur ces voleurs tombe l'ire des cieux !

Ces éhontés qui contre la luxure
S'en vont tonnant,—hantent de mauvais lieux,
Et font payer au pauvre, ſans meſure,
Pour mêmes faits, que leurs faits crapuleux ;
Et puis après ſi l'on ne ſe confeſſe
A ces chers ſaints, point de ſalut aux cieux !
On eſt maudit ! . . . Dans l'enfer on ſe preſſe . . .
Qu'ils ſoient ſifflés à jamais ces faux Dieux !

Il y avait plus de miſéricorde
Dans ces gredins feu Tibère et Néron,
Qu'il n'y en a dans ces fils de diſcorde
Quand ſur leur chef ils ont leur chaperon.
Ils ſuivent Chriſt l'étoile de lumière
Comme le ſceau dans le puits ténébreux
Qui lui s'en va barboter dans l'ornière . . .
Sur ces méchants tombe l'ire des cieux !

S'ils font l'aumône,—ils ne la font qu'au riche,
Aux mainteneurs,—voire aux hommes de loi,
Ou bien aux fruits d'un tas d'amours en friche,

Car leurs plaifirs font des plaifirs de Roi :
La vanité fur eux fait mainte entaille,
D'or et d'argent ils ornent leurs cheveux,
L'orgueil feul eft leur cheval de bataille . . .
Tombe à jamais fur eux l'ire des cieux !

Ils vous en font des Curés par douzaine,
Moines, Prieurs, Chanoines, Cardinaux,
Pour que des fous leur pleuvent par centaine,
Car pour bien vivre ils dépenfent fort gros ;
C'eft à rebours qu'ils lifent l'Evangile,
Le Chrift fit-il Cardinaux orgueilleux,
Riches palais ? . . . fon toit était d'argile . . .
Sur ces trompeurs tombe l'ire des cieux !

De par le droit que donne un bénéfice,
Un trifte droit appellé *retentum,*
Ils dîment dru, felon leur pur caprice
Le pauvre monde, et c'eft *turpe lucrum !*
Mais ce péché n'eft rien pour ces Meffires,
C'eft véniel, non mortel à leurs yeux,
C'eft que leur foif eft grande à ces vampires . . .
Tombe fur eux le mauvais œil des cieux !

Pour mettre mieux le monde en dépendance,
Ils ont partout des Huiffiers très nombreux,
Ils ont auffi des Vendeurs d'Indulgence
Qui de leurs fceaux font un trafic hideux,
Vendant des os de chien comme relique,
Ils font de l'or de ces méfaits honteux,
Pour foutenir leur pouvoir empirique . . .
Tombe fur eux le mauvais œil des cieux !

Pour augmenter leur luxe et leur luxure,
Leur garantir le train d'un puiſſant Roi,
Les exciter ces monſtres d'impoſture
A dire au pauvre :—" Abject! malheur à toi!"
Le Prêtre doit leur payer redevance,
Et leur donner à ces infâmes gueux
Un tant pour cent qu'au peuple il prend d'avance..
Sur tels gredins tombe l'ire des cieux!

Un innocent mal noté qu'on accuſe,
Doit ſe purger de l'accuſation,
Ou bien alors ſans pitié, ſans excuſe,
Il eſt traqué... c'eſt bénédiction!
Lors il lui faut pour ſon prétendu crime
Payer rançon le pauvre malheureux!
On vous l'abſout enſuite pour la frime...
Sur ces trompeurs tombe l'ire des cieux!

Mais admettons le mal noté—coupable!
Alors, oyez!... s'il donne de l'argent,
Il peut pécher ſoit au lit, ſoit à table
Tant qu'il le veut. Le Pape eſt indulgent.
Ses officiers ſont d'étoffe élaſtique,
Piller le pauvre eſt pain béni pour eux,
Leur ſeul déſir eſt ſervir la boutique...
Sur ces bandits tombe l'ire des cieux!

Las! jamais Dieu ne fit rien de ſemblable
A tels Huiſſiers, ſurtout à telles lois,
Bien au contraire, il trouve abominable
La convoitiſe, et ces vols diſcourtois.
Les lois de Dieu ſont pleines de droiture,
Celles du Pape, un chaos monſtrueux,

Où tout eſt nuit, infamie, impoſture ! . . .
Sur ces trompeurs tombe l'ire des cieux !

Ils diſent que leur chef, le nommé Pierre
Avait la clé du ciel et de l'enfer,
M'eſt avis que de Jéſus le vicaire
Ne rédimait pour de l'argent, c'eſt clair,
Les péchés qu'il entendait à confeſſe.
Ses ſucceſſeurs ſont des audacieux
Qui font argent du crime et de la meſſe . . .
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Il n'eut été ſi mal aviſé Pierre
Que de laiſſer au Pape, à ce vaurien,
La clé du ciel,—et le droit arbitraire
De prélever dîme ſur le chrétien.
Adonc le Pape et ſa vilaine clique
N'ont d'autre clé que la clé des bas lieux,
C'eſt dans l'enfer qu'ils traînent la pratique . . .
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Comme Satan ils ſont tous pleins d'envie,
Comme Satan ils ſont tous orgueilleux,
La convoitiſe eſt l'âme de leur vie,
A la curée ils ſont âpres, hargneux ;
Sans foi ni loi, pour happer la fortune
Rien ne leur coûte—ils ſont peu ſcrupuleux
Pour n'avoir pas diſette de pécune . . .
Sur ces forbans tombe l'ire des cieux !

Que ſi le Pape—il procédait de Pierre,
Quand d'un évêque il a beſoin parfois,
Certe il aurait aſſez vive lumière

Pour s'éclairer, et pour faire un bon choix :
Mais il lui faut d'un évêque la ſauce ! . . .
Du protégé d'un ſeigneur généreux
Donc il fait choix . . . et ſa bourſe s'engroſſe :
Sur ce Vénal tombe l'ire des cieux !

Ce protégé ne ſera qu'une buſe,
Qu'un rien du tout, qu'un ſot, et qu'un blagueur,
Sans frein peut-être,—et l'ignorance infuſe,
Ne connaiſſant pas la loi du Seigneur,
Un homme enfin bien moins que ma bourrique
Apte à trôner, le fait n'eſt pas douteux :
Que fait au Pape ? . . . A-t-il de la logique ? . . .
Tombe ſur lui le mauvais œil des cieux !

Les Prêtres ſont produits de ſa fabrique,
Et nullement ordonnés pour le Chriſt ;
Gros, potelets, laſcifs, à l'œil lubrique,
Tels ſont les gens qu'il donne au Saint Eſprit :
De tels ſoldats faits de telle manière
Pillent le bien des pauvres malheureux,
Sur ces fléaux du ſucceſſeur de Pierre
Tombe à jamais le mauvais œil des cieux !

De beaux Meſſieurs d'une ignorance craſſe
Sont faits Prélats ſans ſavoir leur *Credo*,
Et malgré ce, vous gouvernent la maſſe
Des prieurés ſans clameur de haro :
Ils ont du bien, partant de l'influence,
Un nom parfois, et partant des ayeux,
Mais dans l'enfer leur place elle eſt d'avance,
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Pour plaire à Chrift ils n'ont aucune envie
Ni d'accepter le travail ou la faim,
Le froid, la foif, et les maux de la vie . . .
Trôner voilà leur feul but, c'eft certain!
De leurs brebis ne s'inquiètant mie,
Que pour les tondre, afin contenter mieux
Les vils inftinćts de leur gaftronomie . . .
Tombe fur eux le mauvais œil des cieux!

De Chrift ils font fi parce qu'il n'eft riche,
Mais pour le Chrift, notez, pour fon amour
D'*ale* épicée, oh! leur gofier n'eft chiche,
Ils boivent dà la nuit comme le jour:
De leur troupeau fe moquant de la plainte,
Que Lamual ils font auffi véreux,
De Dieu jamais ils n'ont la moindre crainte . . .
Tombe fur eux le mauvais œil des cieux!

Le Chrift avait ici bas douze apôtres,
Ces douze là maintenant n'en font qu'un,
Un—infaillible—et valant tous les autres,
Et qui plus eft qui peut damner chacun.
Et cependant par trois fois faillit Pierre,
Et non pas Jean.—N'eft-ce pas merveilleux
Qu'il foit le preu?—La clé de ce myftère? . . .
Sur ces farceurs tombe l'ire des cieux!

Pourquoi font-ils tout feu, toute colère
Contre ceux-là qui tenant pour Jéfus,
Voyent en lui leur Sauveur et leur Père,
Et pour lui feul gardent leurs *Oremus?*
Parce qu'ils font affamés de l'envie
De dominer, ces triples orgueilleux,

Et de chacun de gangrener la vie . . .
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Le laboureur qui conduit la charrue,
Et qui ne ſait rien, hormis ſon *Credo*,
Arrête-t-il ſur le Pape ſa vue ?
Non.—Il connait à ſon rouge chapeau
Un Cardinal ; c'eſt toute ſa ſcience,
Quoique pour Chriſt ſoit ſon culte pieux :
Ainſi du pauvre ils choyent l'ignorance . . .
Tombe ſur eux le mauvais œil des cieux !

Voyez un peu l'orgueil de ce marouſle !
Les pieds du Chriſt les embraſſe un pécheur,
Et lui dès lors fait baiſer ſa pantouſle
Aux Rois.—Voilà de fait un fier jongleur !
Lucifer crut auſſi dans ſa malice
Plus haut que Dieu s'élever radieux,
Mais ſous ſes pieds s'ouvrit le précipice . . .
Ainſi ſur eux tombe l'ire des cieux !

De leurs filets ils entourent le monde,
Pour agripper tout l'argent et tout l'or,
Leurs ſacs ventrus de la moiſſon immonde
Débordent dà ! . . . puis avec ce tréſor
Ils font bâtir d'immenſes édifices,
Non pour ſauver les âmes des bas lieux,
Mais pour pouvoir y loger tous les vices . . .
Sur ces pécheurs tombe l'ire des cieux !

ICI FINIT LA PREMIERE PARTIE DE CE CONTE, ET SUIT LA

SECONDE PARTIE.

POUR amener ſur eux l'ire des cieux !
Ne puis trouver en mes vers d'autres rimes,
Mais m'arrêter en chemin point ne veux
Je leur connais ma foi par trop de crimes !
Le courtois Chriſt permet que dans mes vers
Sur leurs méfaits je ſouffle réprimande,
Ces Prêtres ont torturé l'univers . . .
Que le Seigneur Jéſus Chriſt les amende !

Veux les troubler, leur faire voir enfin
Combien les gueux ! falſifient l'Evangile,
Comme ils font route en un mauvais chemin,
Comme leur foi n'eſt qu'une foi d'argile,
Comme le monde eſt par eux ſubjugué,
Comme l'argent leur vient de par l'offrande,
Et par la dîme auſſi bien tatigué ! . . .
Dans ſa pitié que Jéſus les amende !

Dites-le moi, qu'eſt-ce que l'Antechriſt
Sinon du Chriſt en tous lieux l'adverſaire ?
Depuis long-temps maint miſérable eſprit
N'eſt-il donc pas à ſes ordres contraire ?
En s'écartant toujours du droit chemin
Du peuple ils ont perverti la demande,
Ils l'ont ſevré du précepte divin . . .
Que le Seigneur Jéſus Chriſt les amende.

Vivant en tout contre la loi du Chrift,
Ils font tous vains, au lieu d'être modeftes,
De l'endurance ils n'ont du tout l'efprit,
Et leur colère a des fuites funeftes;
En propre ils ont l'opiniâtreté,
Font peu de cas du Chrift, je l'appréhende,
Sont violents jufqu'à brutalité . . .
Que le Seigneur Jéfus Chrift les amende!

Ils ont le train, le grand train d'un Seigneur,
Sont fans pitié, font fans miféricorde,
Sont envieux, et convoitent de cœur
Le bien d'autrui,—que Dieu ne leur accorde!
N'ayant jamais la moindre charité,
De l'Evangile ils font la contrebande,
Et la luxure eft chez eux . . . Chafteté! . . .
Que le Seigneur Jéfus Chrift les amende!

La pénitence! . . . eux! . . . ils s'en font un jeu . . .
Et la fouffrance . . . un chacun d'eux l'évite . . .
De mauvais droits, c'eft l'arme contre Dieu
De ces pécheurs, furtout de leur élite:
Peu continents, pour eux le vice ouvert
Eft un dada qui tous les affriande;
Quand au frugal c'eft pour eux un fruit vert . . .
Que le Seigneur Jéfus Chrift les amende!

Ils difent Saint le pouvoir du Très Haut,
Et contre lui fe révoltent fans ceffe,
Chacun d'eux vit, comme vit un maraud,
Comme animaux de la plus vile efpèce.
Des longs feftins ils aiment les ébats,
Le poiffon frais, la fucculente viande,

Comme Seigneurs ils font grands embarras . . .
Que par pitié Jéfus Chrift les amende.

Du mauvais riche ils auront part au fort
Ces faux démons tout affamés de lucre,
Eux fe difant amis du Chrift à tort
Qui tout de miel, ont parole de fucre :
Au pauvre peuple ils mettent des liens,
Pour engraiffer d'autant plus leur prébende,
Traitant le monde un peu plus mal que chiens . . .
Que par pitié Jéfus Chrift les amende!

Ils ont au front le fceau de l'Antechrift,
Affez connu du refte eft ce ftigmate;
Nul ne pourra, s'il n'eft pas érudit,
Prêcher le peuple, ainfi dit la vulgate :
Chaque chrétien alors qu'il eft pafteur
Prêchera Dieu, c'eft œuvre de commande,
C'eft un devoir, c'eft la loi du Seigneur,
Si que par lui le genre humain s'amende!

Chrift envoya le pauvre pour prêcher;
Et certes pas le gavé, ni le riche,
Mais il ne peut feulement défricher
Le dur terrain qui refte alors en friche;
Car l'Antechrift du pauvre l'ennemi
A très grand foin l'écarter de fa bande,
Pour y placer un riche, fon ami . . .
De tels abus que Jéfus les amende!

Tous les chrétiens fuivant la loi de Dieu,
Humbles de cœur, et vivant loin du monde,
Seront, le crains, fouvent fans feu ni lieu,

Battus, traités d'une façon immonde,
Parfois jetés dans de vilains cachots,
Et condamnés certe à plus d'une amende,
Mais ils auront le ciel après leurs maux . . .
Que leurs bourreaux Jésus Christ les amende!

Sur eux prenant un pouvoir tout royal
Ils vont criant qu'ils possèdent deux glaives,
L'un pour tuer l'homme d'un coup brutal,
L'autre en enfer pour lui créer des rêves;
Quand Christ fut pris par l'infâme Judas
Pierre n'avait qu'un glaive . . . qu'on l'entende!
Et Christ lui dit de ne s'en servir pas . . .
De tels abus que Jésus les amende!

A Pierre Christ confia ses brebis,
Mais non pas dà pour les frapper du glaive;
Pour un berger, le glaive, m'est avis,
Est instrument qui n'eut jamais de sève:
Le glaive est bon pour tuer les troupeaux,
Non les garder du mal, dit la légende;
De tels bergers que sont-ils? . . . Des bourreaux!
Que le Seigneur Jésus Christ les amende!

Un bon Pasteur certes n'est un boucher;
Un fer d'ailleurs n'est fait que pour occire;
Qui porte glaive à l'instinct de pécher,
Et vitement de contenter son ire:
Le successeur de Pierre, je le dis,
Devrait toujours, son devoir le commande,
Dessus son dos les porter ses brebis . . .
Toutes ces gens Jésus Christ les amende!

De Pierre dà ces gens ſont ſucceſſeurs . . .
De Pierre . . . alors qu'il reniait ſon maître !
Et qu'oubliant de Jéſus les douleurs,
Il ne penſait, hélas ! qu'à ſon bien-être . . .
Sur les brebis ainſi qu'un cuiſinier
Ils tombent . . . mais pour en faire une offrande,
Comme un chaſſeur tombe ſur le gibier . . .
Que ces gens là Jéſus Chriſt les amende !

Quand Chriſt fit don à Pierre de la clé,
A Pierre il dit : " Je vais mourir pour l'homme !"
Mais Pierre, hélas ! n'était immaculé,
Il renia Jéſus, vous ſavez comme !
Ses ſucceſſeurs ils renient maintefois
Le Dieu du ciel dont ils ſont contrebande,
Mettant à ſac leurs ſerments et ſes lois . . .
Que le Seigneur Jéſus Chriſt les amende !

Tous les chrétiens qui renient Jéſus Chriſt
Sont en cela les ſucceſſeurs de Pierre,
Car à la piſte en ſuivant ſon eſprit,
Ils tomberont tour à tour dans l'ornière ;
C'eſt donc en mal qu'ils ſont ſes ſucceſſeurs,
Pour le péché dont Chriſt fit réprimande,
Que ces pervers, que ces hardis pécheurs
Dans ſa pitié Jéſus Chriſt les amende !

Au bout des doigts de l'apôtre Judas,
Ils ſavent tous la règle de conduite ;
Dépenſer mal, prendre et ne rendre pas,
Puis des dupés, des volés rire enſuite ;
Uſer auſſi de la ruſe et du dol
Tel eſt l'eſprit de cette indigne bande,

Que ces gens là grands partisans du vol,
Dans sa pitié Jésus Christ les amende !

Comme Judas lui trahit le Seigneur,
Et le vendit d'une façon maudite,
Pour de l'argent ils vendraient de grand cœur
Leur troupeau pour engraisser leur marmite ;
Toujours nageant dans les eaux de l'orgueil
Et de l'envie, aussi du dividende,
De la vertu tous ils ont fait leur deuil...
Que le Seigneur Jésus Christ les amende !

Si Christ était sur la terre à nouveau,
Ils le feraient mourir à la potence ;
Ils ont défait, et cela n'est pas beau,
Ses justes lois, et bravent sa puissance :
Tous ses amis ils les jettent au feu,
Ou bien encor leur font payer l'amende,
Car c'est pécher pour eux qu'honorer Dieu...
Que le Seigneur Jésus Christ les amende !

Ces promoteurs du Confessional
Ont plus pouvoir dans la vieille Angleterre
Que le Roi même ... et son sceptre royal.
Parler contr'eux, être leur adversaire
Est cas pendable ;—et vite à la prison
Tant pis pour vous, pour votre propagande,
Il faut aller sans rime ni raison ...
De telles gens que le Christ les amende !

La loi du Roi ne condamne les gens
Aveuglement, ni non plus par colère ;
Au Pape mais refusez votre encens,

Et ſus! ſur vous retentit ſon tonnerre!
Par des engins on vous ſuſpend en l'air,
Puis on vous broie ainſi qu'une limande,
Et puis après on vous lance en enfer...
De telles gens que le Chriſt les amende!

Le Roi jamais ne taxe ſes ſujets
Sans le concours légal de ſes Communes,
Les Prêtres dà, malgré les ſi, les mais,
Sur leurs vaſſaux prélèvent des fortunes:
On voit chaque an croître leur droits de ſceaux,
Le Roi, le dis, n'a ſi grande commande;
Leurs officiers ſont tous payés fort gros...
De tels grugeurs que Jéſus les amende!

Celui qui veut *prouver* un teſtament
Qui ne vaut pas, aſſez ſouvent dix livres,
Pour parchemin doit payer carrément
Le tiers au moins... ces gens là ſont-ils ivres?
Ainſi le pauvre eſt grugé, rançonné,
De ſa ſueur il doit payer l'amende,
Pour engraiſſer un Encapuchonné...
De tels voleurs que Jéſus les amende!

Pour vingt ſhillings la fornication,
Ce n'eſt par cher, de fait eſt pardonnée,
Prenez après une abſolution,
Puis en uſez toute la ſainte année!...
Ces orduriers ainſi de l'univers
Font un tripot que le vice achalande,
Laiſſant aller le monde de travers...
Que le Seigneur Jéſus Chriſt les amende!

C'eſt merveilleux dà que le Parlement
Ainſi que les Seigneurs des Trois Royaumes
Prennent ſi peu ſur eux aſſurément
Pour renvoyer ces Saint Jean-Chryſoſtomes !
Car le peuple eſt ſous leurs indignes mains
Dans dur ſervage, et ſa peine eſt fort grande :
Si l'on ne peut chaſſer ces inhumains,
Que le Seigneur Jéſus Chriſt les amende !

Les Evêchés, Prieurés et Couvents
Dans ce pays ont tant pignon ſur rue,
Que les Seigneurs, que les meilleurs vivants
N'ont pas de biens une telle étendue . . .
Le Prêtre auſſi d'eſprit de charité
Ne peut avoir, trop graſſe eſt ſa prébende,
Trop loin de lui niche la pauvreté . . .
Gens du Clergé que Jéſus vous amende !

Un certain jour au Pape l'Empereur
Donna ſur lui puiſſance ſi ſuperbe,
Que Mons le Pape en orgueilleux vainqueur
Marcha ſur lui comme ſur un brin d'herbe.
Ce beau Royaume eſt preſqu'à la merci
Des gens du Pape et de leur propagande . . .
Seigneurs et Roi prenez-en du ſouci,
Il eſt grand temps que tout ceci s'amende !

AINSI FINIT LA DEUXIEME PARTIE DE

CE CONTE, ET CI-APRES SUIT

LA TROISIEME.

POURTANT la loi de Moyſe défend
Que de grands biens les gouvernent les Prêtres,
Le Chriſt auſſi dit, c'eſt fait évident,
Que de grands biens ils ne feront les maîtres ;
Du Chriſt jamais les Apôtres vraiment
N'eurent le front de courir la prébende . . .
Ils veillaient tous au troupeau ſeulement . . .
Les délinquants que Jéſus les amende !

Car ils ne ſont que des contrefacteurs,
On les connaît plus ou moins à l'écorce ;
De beaux habits ils drapent leurs grandeurs,
Pour embêter le public par l'amorce :
De pauvreté s'ils avaient large part,
Ils jugeraient un peu mieux . . . qu'on m'entende ! . . .
Et de nourrir leurs brebis auraient l'art . . .
Ces délinquants que Jéſus les amende !

Le Griffon.

Dis, Pélican, dis que peux-tu prêcher
Contre ces gens qu'on appelle Chanoines ?

Le Pelican.

Ce ſont des gens, ne ſaurais le cacher,
Qui ſont dodus, gros et gras plus que Moines,
De mainte ville ils ſont dignes Curés,

Ils ont de plus d'aſſez graſſes prébendes,
Servent le Roi, . . . puis tous ces Tonſurés
Pour leurs amis ont auſſi des offrandes ;

Et ces amis ſont ceux qui, mordicùs !
Pour leurs maiſons, ou pour leurs apanages,
Leur comptent dà, chaque an le plus d'écus.
Les uns d'entr'eux (entre nous tous ſont ſages),
Tout leur argent l'enterrent ſous le ſol,
D'autres en font ou luxure ou bombance ;
D'autres enfin, très ſouvent par le dol
En font de l'or en narguant la potence.

Ils ont de plus un agent collecteur
Aux pauvres gens apte à donner la chaſſe ;
Le dit agent apporte à ſon Seigneur
L'argent qu'il prend au pauvre qu'il pourchaſſe ;
Sur les vivants ainſi que ſur les morts
L'agent toujours fait de bonnes recettes,
Jeunes et vieux, faibles ainſi que forts
Tous ſont forcés donner pour les burettes.

Avec l'argent qui leur arrive ainſi
Ils ont des fiefs larges comme des villes,
De tous côtés, là bas tout comme ici,
Pour tels achats leurs âmes ſont ſubtiles ;
Mais pour donner aux pauvres, nenni dà !
Bien que de Dieu le pauvre ſoit convive ;
Garder pour eux tout, voilà leur dada,
Le pauvre après que leur fait-il qu'il vive ?

De telles gens veulent entaſſer l'or,
Et faire argent comptant de leur parole ;

De leur Eglife eh ! que leur fait l'effor ?
Pour fon foutien ils n'ont pas une obole :
Leur vie à tous devrait être un miroir
Où l'on pourrait vifager la fageffe,
Hélas ! hélas ! ce n'eft qu'un pot au noir
Où l'on ne voit que honte et que baffeffe.

Parmi leur nombre il en eft de pimpants,
D'autres auffi très durs à la defferre ;
D'autres fêtant du fexe les ferpents,
D'autres enfin fêtant la bonne chère ;
Tous ces gens là gafpillant du bon Dieu
Ainfi les dons, que penfent-ils donc dire
A ce grand jour du jugement morbleu !
Mais de tels fous font atteints de délire !

Les uns ne voient leurs Eglifes jamais,
Et d'eux jamais elles n'ont une obole ;
Le pauvre peut tomber fous la faim . . . Mais
D'eux il n'aura ni denier, ni parole :
Ce qu'il leur faut, c'eft ma foi percevoir
Ou dîme ou rente . . . après cela le refte
N'eft rien pour eux . . . heureux dans leur manoir
De par Satan ils s'y gobergent pefte !.

Ufant parfois et de pompe et d'orgueil,
Ou d'avarice, ou de putafferie,
De la vertu toujours faifant leur deuil,
Ils font amants de la ribauderie ;
De plus ils font noblement pareffeux,
Très impudents, envieux et colères,
Et le péché, le déguftent les gueux !
Accommodé de toutes les manières !

A leur richeſſe ils ſont ſi cramponnés,
De mets exquis ſans payer la douane,
Ils en ont tant ces Encapuchonnés,
Que du déſert ils ſont ſi de la manne!
Tout ce qui peut s'agripper, ça leur va,
A tout jamais ces gredins penſent vivre,
Mais quand viendra les juger Jéhova
Que feront-ils ces vils morceaux de cuivre?

A peine ils ont, tant ils ſont occupés,
Le temps d'aller chanter matines, laudes,
C'eſt qu'ils ont fort à faire ces huppés,
A tenir cour, puis à compter leurs fraudes.
Toujours ſervant et le Comte et le Roi,
Recevant d'eux le vivre et l'honoraire,
Cacher leurs gains, et de leurs gains l'emploi,
Ce n'eſt pour eux une petite affaire!

D'autres encor ſont fiers, ſont orgueilleux,
Ou bien ſont durs, affamés ou rapaces,
Ou dépenſiers, lubriques, crapuleux,
Dans le trafic ou bien ils ſont voraces:
Pour dominer d'autant le genre humain
Ils ſe feront régiſſeurs ou comptables,
S'ils ſervent Chriſt ce n'eſt qu'avec dédain,
De tels Judas ce ſont de vilains diables!

Ils ſont tous faux, ils ſont tous rancuniers,
Au nom du Chriſt, tous ils trompent le monde,
Sont inconſtants et traîtres et groſſiers,
Et bien ſouvent d'ignorance profonde;
Toujours boiteux s'il leur faut ſervir Dieu,
Ils ſont voleurs, exploitent ſa parole,

Pour le mondain ſeulement ſont tout ſeu,
Et tout le reſte eſt pour eux faribole !

Tous ces gens là ſervent qui ? . . . l'Antechriſt !
Qu'on vienne ici me dire le contraire ?
Ils ont en eux tout ſon mauvais eſprit,
L'eſprit de lucre, et l'eſprit de colère.
En beaux habits ils ſervent Lucifer
Au lieu du Chriſt, pour ça, c'eſt choſe ſûre,
Au dernier jour ils iront en enfer
Tâter un peu ſi chaude eſt la friture !

Ils ſavent bien mordicùs ! qu'ils font mal,
Et que du Chriſt ils trépaſſent les ordres,
Mais s'amender ſerait par trop moral,
Ils aiment mieux vivre dans leurs déſordres.
Contr'eux qui parle eſt ruiné ma foi !
La vérité pour eux eſt une injure,
Ils ſont plus grands et plus forts que le Roi
Ces gaillards là, ces monſtres d'impoſture !

Papes, Abbés, Evêques, Cardinaux,
Curés, Prieurs, Vicaires et Chanoines,
Sont, m'eſt avis, faux, oui ſont archi-faux,
Et dans la liſte il faut compter les Moines.
Ils ſont tous fiers autant que Lucifer,
Des ſacrements tous ils font un commerce,
Si je mens dà ! . . . Des portes de l'Enfer
Puiſſe à jamais ſur moi tomber la herſe !

Voyez combien dans ce troupeau nombreux
Peu pour le Chriſt embraſſent la Prêtriſe,
Abandonnant tous les biens des heureux

Pour ſe livrer à lui ſeul ſans feintiſe :
Mais tel qui prend les ordres autrement
Aura, le crains, bien du fil à retordre,
Il eut valu mieux au premier moment
Que comme on dit, certe il eut mangé l'ordre.

Voyez combien dans ce troupeau nombreux
Il en eſt peu qui ſoient vraiment modeſtes,
Humbles ſurtout, et du·tout vaniteux
Proches enfin des qualités céleſtes !
Las ! la plupart d'entr'eux trahiſſent Dieu,
Que Jéſus Chriſt, il le peut, les amende !
Car Mons Satan de ſon indigne feu
Les éblouit,—et puis les appréhende !

Les uns encor fort pauvrement vêtus,
Mais fiers de port, vivent ſur leurs Egliſes,
Faiſant trafic *primò* des trois vertus,
Ces trois vertus étant les plus exquiſes,
Et *ſecundò* de tous les ſacrements,
De tous les ſept ; flouant le pauvre monde,
Lui faiſant peur des horribles tourments
Que l'Enfer tient dans ſon abîme immonde.

Et pour frapper de dîmes un canard,
Ou bien un œuf, ou bien même une pomme,
Ils vous font dà ſur un livre blafard,
Sale parfois, jurer votre foi d'homme,
Déſhonorant ainſi le nom de Chriſt.
Et ces gredins penſent ouvrir la porte
Du ciel . . . et puis forcer leur introït
Près de la femme alors qu'elle eſt accorte ! . . .

Ils vont lutter, chanteurs de cabaret,
Avec les gars du bourg ou du village;
Puis au marché s'efcriment du jarret
Pour remporter la palme du courage!
Frais et difpos, puis ces vils garnements
Vous font affaut de boire et de mangeailles,
Faifant argent de tous les facrements...
Seraient portiers du ciel telles canailles?

Puis de vouloir en dépit des maris,
Prendre leur dîme auffi fur chaque femme,
Leur défendant, de ce, s'ils font marris
De fouffler mot, de faire une épigramme;
Encore que ces maris, ces cocus,
Aient de leurs yeux vu de ces gens l'ordure,
Il leur faut dà célébrer les vertus
Incognito qui grouillent fous la bure!

Quelque regret qu'on ait à les donner,
Ils font pleuvoir fur le monde leurs dîmes,
Et cela pour avoir meilleur dîner,
Et plus de chance à commettre leurs crimes:
Et puis ils vont pardieu courir le cerf,
Très faintement avec cor, avec meute,
Ces chambellans du ciel ils font tout nerf
Dans les forêts pour créer une émeute.

Pourtant il faut au peuple un foliveau
Marbre ou carton, bois ou fimplement pierre,
Qui brille aux yeux, et qui paraiffe beau,
Et foit parfois fcintillant de lumière:
Voilà le Pape... il pofe radieux,
C'eft un joujou fait exprès pour la foule,

On le pourchaſſe, on dévore des yeux
Le charlatan qui vend la Sainte Ampoule.

Mais las ! le Pape on ne le voit toujours,
Voici Marie,—elle fait des miracles.
Comme il eſt beau ſon pourpoint de velours,
Que de bijoux ſont dans ſes tabernacles !
Elle reçoit toujours avec plaiſir
Les dons qu'on fait à ſa brillante image,
Et que le Prêtre emporte à ſon loiſir
Comme faiſant l'appoint de ſon fermage.

Aux pauvres qui ſont l'image de Dieu
On devrait faire aumône, il faut le dire,
Plus qu'à Marie, ou bien Saint de haut lieu
Repréſentés par des poupards de cire
Qui n'ont beſoin de boire ou de manger,
Qui dans l'hiver ne ſentent la froidure,
Qui des chaleurs ne craignent le danger,
Et peuvent bien ſe paſſer de parure.

Un baudrier, de larges boucliers,
Même parfois de longs et ſanglants glaives,
De laids poignards faits à tous les métiers,
Qui dans l'enfer ont créé nombreux rêves,
Voilà ce que ces Prêtres du Seigneur
Pendent au cou de leur Vierge Marie,
Oh ! l'Antechriſt eſt leur entremetteur
A ces héros de la cagoterie !

Puis voyez les ces ſuppôts de Baal
Se pavaner en robes écarlates,
Et pour happer les coureuſes de bal

Se parfumer les cheveux d'aromates !
Habits collants pour les deſſiner mieux,
Et mieux montrer le ſouple de leur taille,
Souliers pointus, voilà comment ces gueux
Volent le cœur d'une gentille ouaille.

De ces vilains ſoldats de l'Antechriſt
Les poches ſont de profondes ſacoches,
Si qu'il leur faut élargir leur habit
Pour y cacher le luxe de ces poches :
Tels Prêtres ſont envoyés par l'Enfer,
Ils ſont tous vains, leurs habits ſont ſuperbes,
Ce ſont de vrais mignons de Lucifer,
D'un champ de blé ce ſont les folles herbes !

Ils font payer pour la confeſſion ;
Des ſacrements, j'en excepte les cendres,
Nul n'eſt donné qu'à compoſition,
Et ſans argent ils ne prient ces Caſſandres !
Par leur Evêque il leur eſt défendu
Des ſacrements de diſpenſer l'aumône,
A tout venant, *gratis* bien entendu,
C'eſt là partout le ſujet de leur prône !

Dans l'oraiſon dite *pro defunctis*
Qui vient toujours au milieu de la meſſe,
Ils ne diraient certes un nom *gratis*,
Dût leur prière éveiller la lieſſe
D'une âme en peine ! . . . Il leur faut de l'argent
Pour vivre dans le luxe et la luxure,
De leurs plaiſirs le gain étant l'agent,
Il leur en faut ;—c'eſt loi de leur nature.

Ou de l'Evêque ils ont le ſaint anneau,
Ou de l'Evêque en guignant le ſervice
S'en font amis, afin, ce n'eſt pas beau,
Impunément patauger dans le vice;
De telles gens devant l'ire de Dieu
Devraient frémir, quand ils donnent quittance
Pour de l'argent de crimes que le feu
De tout l'Enfer n'effacerait, je penſe.

Ecoutez-les dire qu'ils ſont pécheurs,
Mais qu'ici bas nul ne peut les reprendre;
Des biens de Dieu ce ſont tous des voleurs
Et le pourquoi de ces vols? . . . pour s'étendre,
Pour guerroyer,—pour dominer toujours.
Leurs actions comme pures étoiles
Devraient briller . . . hélas! tout à rebours
Ce pauvre monde ils l'entourent de voiles!

Toute la nuit quand avec ſa catin
Il coucherait le cher Prêtre . . . à confeſſe
Il va conter la choſe à ſon voiſin,
Et puis après s'en va dire ſa meſſe,
Et prétendra qu'il la dit ſans péché:
Cependant que ſa catin à l'auberge
Fait le fricot pour ce vil débauché
Pour qu'à dîner le ventru ſe goberge.

Le Prêtre dà croit-il donc tromper Dieu
Qui voit le fond des cœurs que j'imagine?
Par quel moyen ſe fait-il qu'en tout lieu
Sur un chacun le Prêtre ainſi domine?
C'eſt que d'abſoudre il prétend au pouvoir,
Que ſon *fiat* vous rend blancs comme neige;

Malheur à ceux qui ſous ſon encenſoir
Courbent la tête, et tombent dans ſon piège !"

Lors le Griffon d'un ton aſſez hautain :
"Dis, que ſais-tu, Pélican, ſur les Moines?"
Le Pélican reprenant ſon train-train :
"Je ſais qu'ils ſont auſſi gras que Chanoines,
Et que Benoît qui fut leur fondateur
Ne penſait pas qu'ils euſſent jamais chance
Un jour ainſi trancher du Grand Seigneur,
Et qu'ils auraient certe autant de puiſſance !

Qu'on ſervirait un Moine ainſi qu'un Roi
A deux genoux, tous les jours et dimanche ;
Qu'il aurait riche et noble palefroi,
Et qu'il ſerait vêtu de robe blanche ;
Qu'il porterait et la mitre et l'anneau,
Avec joyaux, parfois avec tiare,
Qu'il mangerait le meilleur aloyau,
Et qu'il boirait des vins fins le plus rare.

Qu'il chaſſerait avec meute, éperviers
Le jour durant, ſouvent la nuit aux torches ;
Que de l'Egliſe ainſi que Chevaliers
Il paſſerait rarement ſous les porches ;
Qu'il ne dirait ſa meſſe maintefois
Qu'un ſeul matin dans toute la ſemaine ;
Benoît n'eut cru qu'un jour ces fins matois
Iraient ainſi courir la pretentaine !

Mais maintenant ce ſont des Raffinés,
Fort élégants, vêtus de beaux coſtumes,
De grands viveurs archidiaconnés,

Très délicats, faisant fi des légumes;
Rusés et vains, colères, orgueilleux,
Engloutissant tout sous leurs carapaces,
Outre cela méchants et envieux,
Et de plus, faux, libertins et voraces.

Comme ils sont Clercs ils président les cours,
Dieu seul connaît leurs jugements iniques,
Au pauvre diable ils font payer toujours
Le beau drap fin qui forme leurs tuniques,
Parlez du Christ et de sa pauvreté
A ces gens là monstres de convoitise?
Ils vous diront la seule charité
Est de donner vos biens à notre Eglise.

Le plus souvent ils sortent de bien bas
Ces fainéants qui forment la Moinaille,
Leurs bons parents font de tristes repas,
Quand ils en font, hélas! vaille que vaille!
Ils vont à pied toujours les pauvres vieux,
Sous la chaleur, la pluie ou la froidure,
En maladie ils n'ont pas lits moelleux,
Et délaissés s'éteignent sur la dure.

C'est pour le Christ, aussi pour Saint Benoît
Qu'ils ont laissé . . . la pauvreté ces Moines!
Entre nous tous, ce n'est pas maladroit
De quitter—rien—pour riches patrimoines.
Voyez pourtant! . . . si la Religion
Comme un état par eux n'eut été prise,
Ils eussent dû—triste condition!
Fouiller le sol et souffrir de la bise;

Ou bien encor travailler aux foſſés
Pour ne gagner aſſez de nourriture . . .
Voilà ce que de Bénoît les fiancés
Ont délaiſſé—pour vivre de luxure,
Dans la richeſſe ainſi que dans l'orgueil.
Oh ! Saint Benoît de ce fait n'eſt coupable;
S'il ſurgiſſait vivant de ſon cercueil
Il renierait ces vils ſuppôts du diable !

Ces fainéants plus ou moins orgueilleux
De Saint Benoît l'opprobre, choſe ſûre,
Avec ce ſaint n'ont eu contact, les gueux !
Qu'excepté pour le voler d'aventure ;
Ce que j'entends dire d'eux c'eſt qu'ils ſont
En tout pareils, à leurs ainés, ces Moines,
Et ne crains pas certes leur faire affront
Diſant : 'Satan en fera ſes avoines !'

Des gras Abbés, des Frères, des Prieurs,
Tous fins renards et grands croqueurs de poules,
Jà j'ai nombré les méfaits, les horreurs,
De faits nouveaux pourrais citer des foules
Pour démontrer qu'ils ſont traîtres à Dieu ;
Mais à quoi bon ſur ces gens tant écrire?
Que de l'Enfer ils affrontent le feu,
Ils ne pourront morbleu jamais trop cuire!

Comme on ne peut, qu'on ne pourrait jamais
Dire de Dieu la bonté ſans ſeconde,
Nul ne pourrait non plus narrer l'excès
De leurs méfaits, de leur conduite immonde."
Le Griffon dit : " Tu ne fais rien de bien,
Tu n'es pas né certes de noble race,

Tu deviens fou, faux théologien !
Ou ton efprit eft imbu de fallace.

La fainte Eglife ! il ne ferait féant
Qu'elle reftât fans avoir une tête,
Un digne chef, qui, le cas échéant,
Puiffe porter fes droits au plus haut faîte ?
Mais chacun doit vivre de fon travail,
Au mieux faifant va le plus grand falaire,
La Sainte Eglife ! être fans gouvernail,
Indéfendue . . . . oh ! ça ne peut fe faire !

Que fi le Pape était fans feu ni lieu,
On l'enverrait promener fa mifère
De porte en porte, et les méchants parbleu
N'auraient pas peur de braver fa colère !
D'un pareil chef on ferait gorges chaudes ;
Avec la force on a par contre coup
Le fûr moyen d'empêcher bien des fraudes . . .
Avec une arme on fe défend du loup.

Que fi le Pape, ainfi que les Prélats
Allaient ainfi mendier leur pitance,
La Sainte Eglife aurait maigres repas,
Et fouperait de chagrins que je penfe !
Et tomberait le Saint Culte de Dieu,
De fa pratique et le noble preftige ;
A fon éclat il faudrait dire adieu,
Et tout alors dépérirait, te dis-je.

Le gens d'Eglife ont devoir, c'eft leur vœu,
D'être toujours moraux en toutes chofes ;
D'ouvrer partout les œuvres du bon Dieu

Et des vertus faire fleurir les roses.
Ils ont devoir servir le Christ, leur Roi,
En vêtements propres aussi, je pense;
Et vases d'or, riches, de bon aloi,
Ça n'est de trop, dans ce cas, sans doutance."

Le Pélican poussa soudain un cri,
Et dit: "Hélas! pourquoi ce vilain dire?
Le Christ là haut est notre chef chéri,
D'un autre chef que servirait l'empire?
Sommes-nous pas ses enfants, en effet,
Il nous permit le nommer Notre Père,
Nous défendit d'appeler, c'est un fait,
Maîtres . . . des gens esclaves de la terre,

Qui pour guigner, gagner des biens mondains
En son saint nom prennent sur nous Maîtrise;
Rois et Seigneurs sur les pauvres humains
Sans doute ont droit; mais ce serait sottise
Que supposer que les Prêtres du Christ
Eussent sur nous Maîtrise et Seigneurie,
Christ le défend; et qui plus est, il dit
Qu'ils ne devront avoir de braverie.

Pour vêtements ils auront la Vertu,
Et pour trésor une vie exemplaire,
La Charité sera leurs biens, vois-tu,
Et l'Union leur palais sur la terre:
Leurs ornements seront l'Espoir en Dieu,
Leurs vases d'or la Conscience pure,
Et pour défendre en tout temps le Saint Lieu,
Leur Pauvreté leur servira d'armure!"

Dit le Griffon : " Quoi ! ça te vexerait
Voir le prochain vivre dans l'abondance ?
Et que t'importe à toi vil paltoquet
Qui ne ſais pas obtenir ta pitance ?
Ta fourberie on l'apperçoit fort bien,
Tu vis . . . comment ? . . . par ton ſeul caquetage,
En réſumé tu n'es qu'un bon à rien,
Ainſi le diable en Enfer fait je gage.

" Car il voudrait y loger un chacun,
Le diable dont la vie eſt pure envie ;
Avec lui, toi tu voudrais en commun
De tout le monde aſticoter la vie ;
Tout ton parlage eſt parlage de ſot,
C'eſt héréſie, ou bien hypocriſie,
Tu tomberas dans le mal, c'eſt ton lot,
Ou créveras dans peu de jalouſie.

" Pour te mêler toi méchant boutefeu
De tout cela, faire tous ces tapages,
Tu n'as nul droit, et tu ne ſers pas Dieu,
Mais bien le diable, il te paiera tes gages ;
Et tu ſeras aſſis à ſes banquets,
Il te doit bien garer de la froidure !
Voilà pourquoi s'élèvent tes caquets
Contre le Pape et les ſiens d'aventure.

" Et contre encor tous les Sept Sacrements,
Contre l'Offrande, auſſi contre les Dîmes,
Tu viens lancer ſtupides arguments,
Foulant aux pieds le Chriſt par tous ces crimes ;
Tu fais cela, pour eſſayer ſournois,
Si tu pourras vivre par le ſcandale,

Tu dis du Pape . . . il ne vaut pas un pois . . .
Mais d'une noix toi tu ne vaux l'écale!

" D'où viennent-ils tes abſurdes diſcours?
Des noirs démons tout friands de diſcorde,
Qui n'ont qu'un but, ſouffler, ſouffler toujours
Mauvais propos pour faner la concorde.
Si tu vis bien, que te faut-il de plus?
Laiſſe chacun vivre à ſon accordance,
Ou dépenſer, ou garder ſes écus,
Peux-tu d'autrui ſonder la conſcience?

" Qui t'a chargé de ce ſoin tranſcendant,
Pourquoi d'autrui te gliſſer dans la voie?
Laiſſe un chacun vivre comme il l'entend,
Et tu n'auras que jours filés de ſoie!"
Le Pélican au Griffon répondit:
" N'ai jamais fait fi du Pape, Meſſire,
Des Sacrements, non plus de leur eſprit;
Par Charité mais je parle, à vrai dire.

" Mais je fais fi du luxe et de l'orgueil
Des ſucceſſeurs de l'humble Apôtre Pierre,
Et je ne puis regarder d'un bon œil,
Tous les abus de leur ſaint miniſtère;
S'ils ſervent Dieu, c'eſt en faux ſerviteurs;
L'humilité,—c'eſt chez eux la Puiſſance;
Loin d'être doux, ils ſont perſécuteurs,
Et je ſuis mû par Charité, le penſe,

" Lorſque je cherche au mieux de mon pouvoir
Forcer ces gens à changer de conduite,
Et quand j'éclaire au mieux de mon ſavoir,

De gras péchés dont funeste est la suite ;
Les Sacrements !... n'ai point parlé contr'eux !
Je n'eusse été qu'un sot, je le proclame ;
Si l'on en fait un emploi vertueux,
Ils sont, c'est sûr, la guérison de l'âme.

« Mais ceux là qui ne s'en servent qu'à tort,
Ou qui, fi donc ! vous les mettent en vente,
Il m'est avis qu'il leur en cuira fort,
Voilà pourquoi contr'eux moi j'argumente ;
Ceux qui malgré les dix commandements
Du ciel faisant métier et marchandise,
Font le trafic d'un des Sept Sacrements,
Ceux là font mal, et je les vespérise !

« C'est de leur part rendre hommage à l'Enfer,
De faire mal, car ils ont conscience ;
Et m'est avis qu'ils servent Lucifer
Et qu'ils seront damnés et d'importance.
Accepter dîme, offrande ou bien cadeaux
Peut être sain, si c'est ou pour absoudre,
Ou pour donner à des époux nouveaux
A leur moulin permission de moudre.

« Pourvu que, dà ! ce ne soit point vendu,
Pris ni donné de par la convoitise,
Car si c'est pris par moyen défendu,
C'est nul d'effet, ne dis une sottise.
Un Sacrement est un gage divin,
Et Jésus Christ donne en l'Eucharistie
Sa chair, son sang sous la forme du pain,
Et c'est pour l'homme un pacte d'amnistie.

" N'eſt pas beſoin de chercher le comment.
Du Seigneur Chriſt c'eſt là le grand myſtère,
Mais il eſt là dans ce Saint Sacrement
Tel qu'il était quand il vivait ſur terre.
Que ſi le Pape ainſi que ſes Prélats
Ont une vie et digne et vertueuſe,
Ne veux contr'eux m'élever dans ce cas,
Mais je crois bien leur conduite véreuſe.

" Car ſi le Pape ainſi que le veut Chriſt
Toujours vivait ; orgueil et convoitiſe
Seraient par lui placés en interdit,
Tout auſſi bien que luxe et gourmandiſe."
Le Griffon dit : " Il t'en cuira, mon cher,
Je détruirai ta ſecte fanatique,
Tu rôtiras dans le feu de l'Enfer,
Et par le cou ferai pendre ta clique.

" Et puis de plus après la pendaiſon
On la vidra tout comme une bourrique,
Ou comme on vide un imbécile oiſon.
Qui t'a permis faire ainſi la critique
De l'Oint de Dieu ? tu feras, vil braillard,
Mis hors la loi de notre Sainte Egliſe,
Honni, chaſſé, traité comme un pendard
Si tu ne veux dà changer ton empriſe !"

Le Pélican dit : " Je ne crains cela,
Ton anathème eſt de valeur bien mince,
J'eſpère en Dieu—c'eſt ma foi, la voilà !
Ta fauſſeté,—c'eſt fauſſeté de prince,
Et tu n'as pas du tout de Charité ;
Comme Néron tu rêves la vengeance,

Mais n'ai pas peur, le dis en vérité,
Je ſuis tout prêt accepter la ſouffrance.

" Le Chriſt jadis à tous ſes ſerviteurs
A dit : ' Souffrir pour moi, . . . c'eſt méritoire !'
Donc je me ris, vois-tu de tes fureurs,
Tâche ſur toi remporter la victoire.
Si je craignais du monde le courroux,
Vrai, je ſerais bien peu digne d'éloges,
Et que me fait ton haut rang, entre nous,
Je puis groſſir moi les martyrologes.

" Les tiens et toi ſi laiſſiez là l'orgueil,
Et votre port altier, et vos richeſſes,
Vous n'auriez pas pour nous ſi dur accueil,
De vos diſcours ni non plus les rudeſſes :
Que le bon Dieu vous mette en droit chemin !
Je ne crains rien de ce que pouvez faire,
Je ſuis tout prêt ſouffrir votre dédain,
Allons, voyons, ſoufflez votre colère !"

Lors le Griffon grimaça comme un fou,
Puis il jura le ſang du Chriſt lui-même,
(Il avait l'air charmant d'un vieux hibou !)
Qu'il détruirait le parleur et ſon thème !
" La Sainte Egliſe ! oh ! méchant impoſteur !
Tu l'avilis par tes propos . . . Canaille
Prendrai plaiſir, à t'égrener le cœur,"
Ajouta-t-il, " tu n'es qu'un rien qui vaille !"

Le fier Griffon prit ſon vol hautement,
Le Pélican lui dans ſa ſolitude
Reſté, pleura, puis dit : " Si ſeulement

Au fond du cœur j'avais la certitude
Que du troupeau du Seigneur Jéſus Chriſt
Un ſeul ayant entendu chaque dire,
Eut le pouvoir le garder dans l'eſprit,
Et pour l'amour de Dieu voulut l'écrire?"

Le Laboureur.

Je répondis que je le ferais, Moi,
Si l'on voulait me payer pour ma peine.

Le Pelican.

" Oui," reprit-il : " Jéſus leur Dieu, leur Roi
Ils l'ont vendu ceux-là pour une aubaine!"

Le Laboureur.

" Raconte-moi," je dis, " car tu le peux
Pourquoi tu dis toi les péchés de l'homme?"

Le Pelican.

Pour l'amender, c'eſt le vœu de mes vœux,
Si j'ai de Dieu, pour ce, la grâce en ſomme;

Car Jéſus Chriſt dont fut percé le flanc
Mort ſur la Croix pour le ſalut du monde,
Et qui nourrit ſes oiſeaux de ſon ſang,
Comme moi fut objet de haine immonde;
Mais ces méchants font du mal contre Dieu
Et ſous couleur de l'aimer, qu'on l'entende!
Je leur ai dit qu'ils mentaient à leur vœu:
Dans ſa pitié que Jéſus les amende!

Le Laboureur.

Dis ! qu'a-t-il donc le Griffon ? Dis pourquoi
Tient-il ſi ferme et ſi fort pour ſa clique ?
Les deux côtés, ſont, ce me ſemble à moi,
D'une nature à peu près identique.

Le Pelican.

Le fauve oiſeau déploie autant d'orgueil
Que Lucifer volant de par l'eſpace,
Du mal depuis il a franchi le ſeuil
Il a péché de Dieu contre la grâce.

Tel que l'oiſeau qui plane dans l'éther
Des oiſeaux doux vit, et fait ſa pâture,
Ainſi le Pape imitant Lucifer
Vit des brebis ſimples de leur nature.
Pauvres brebis en état de péché,
Il vous les happe, et c'eſt chère friande,
Dont par l'odeur ce Prêtre eſt alléché . . .
Dans ſa pitié que Jéſus Chriſt l'amende !

Et ſa ſequelle a force de Lion,
Elle brigande, elle pille et rapine
Le pauvre peuple, et . . . malédiction !
Sur l'univers et s'impoſe et domine !
De loin, de près ainſi de cet oiſeau . . .
Avec ſa force il pourchaſſe et gourmande
L'humanité qu'il range à ſon niveau . . .
Dans ſa pitié que Jéſus Chriſt l'amende !

Le Pélican s'envola tout penaud
L'aile traînante, auſſi la vue éteinte,
Mais le vilain Griffon revint bientôt,
Et le ſuivait en cette vaſte enceinte
Nuage épais de funeſtes oiſeaux
Au Pélican pour faire vider place.
Je veux narrer le nom de ces magots
Si le bon Dieu m'en accorde la grâce.

Donc le voici le nom de ces oiſeaux :
C'étaient Buſards, Buſes, Corneilles, Pies,
Butors auſſi, Grolles et noirs Corbeaux,
Tous aſſemblés, mais non pour œuvres pies :
C'étaient encor d'innombrables Vanneaux,
Qui pour mentir ont renom dans leur race,
Et puis encor ſtupides Etourneaux,
Tout ça de Dieu dénué de la grâce.

Le Pélican fut quelque temps abſent,
Mais il revint, amenant à ſa ſuite
Le fier Phœnix ;—ſi, ſoit dit en paſſant,
Que le Griffon eut voulu prendre fuite.
Et *ſubitò* s'enfuirent les Oiſeaux,
Et le Phœnix de leur donner la chaſſe,
Mais vainement fuyaient ces Etourneaux,
A nul d'entr'eux le Phœnix ne fit grâce.

Il les broya comme chair à pâté
Juſqu'au dernier le ſerf comme le libre,
Quand le Griffon par terre fut jeté,
On cria fort,—n'en remua ſa fibre :
Il n'en tint compte,—et calme l'égorgea,
Et l'envoya ſe briſer dans l'eſpace ;

Tous ces oiſeaux, le crois, beuglent déjà
Dans ces bas lieux où n'habite la grâce.

Le Pélican de demander alors:
" Pour mes écrits onc ſi quelqu'un me blâme,
Qui viendra donc toutes voiles dehors
Me garantir et me ſauver de blâme?
Lui le Sauveur qui naquit ſans péché,
Qui, doux agneau, s'immola pour la maſſe,
Qui de Judas ſe ſoumit au marché . . .
Du mal ſouvent il nous advient la grâce!"

De mes lecteurs donc je prie un chacun
De ces écrits d'excuſer la rudeſſe,
Du Pélican ſeul ils ont le parfum,
Et ne ſont miens, ici je le confeſſe.
Nouvellement je me ſuis raviſé,
Je ne veux pas maintenir ſa menace,
Car le démon s'eſt ſouvent déguiſé
Pour amener l'homme en mauvaiſe grâce.

Le Pélican a parlé, non pas moi,
Ce qu'il a dit je n'en ſuis reſponſable,
Grands et petits auxquels j'en fais l'octroi
Vous pouvez dà l'accepter comme fable.
Devant la Sainte Egliſe, et ſes avis,
M'incline, moi! Chriſt ſauve notre race!
Que celui-là trouve bien mes écrits
Qui dans le ciel eſt puiſſant par ſa grâce!

Ici finit le Conte du Laboureur.



LE PROLOGUE,

OU LA

JOYEUSE AVENTURE DU PARDONNEUR,

OU VENDEUR D'INDULGENCES, AVEC LA CABARETIERE

A L'AUBERGE DE CANTORBERY.



UAND tous ces gens partis ſi joyeux du Tabard
De vers Cantorbéry, fatigués la plupart,
Arrivèrent enfin dans cette ſainte ville,
Force leur fut à tous y trouver domicile.
Ils avaient, c'eſt un fait, égayé le chemin
Par des contes narrés avec un grand entrain,
Les uns remplis d'un ſens ſubtil de ſapience,
Les autres moult empreints d'un vernis de licence,
Comme il convient à ceux à la folie enclins
Qui des obſcénités ſe font les paladins ;
Mais aſſez de cela du moins pour le quart d'heure,
Pour ces travers ne veux pas les mettre en demeure,
Ni ne veux critiquer leurs ſentiments pervers,
C'eſt une économie et de temps et de vers.

Ils s'inſtallèrent donc pendant la matinée
A l'Echiquier,—auberge,—ou plutôt maiſonnée
En bon renom alors, où l'Hôte du Tabard
Qui les accompagnait, un fameux tranchelard,
Avant que tous ces gens n'allaſſent à l'Egliſe,
Commanda leur dîner, très difficile empriſe.

Témoin de tous les ſoins au ſervice apportés,
Notre excellent ami le Vendeur d'Indulgences
Quitta la place à pas très peu précipités,
Et s'en fut promener plus loin ſes eſpérances.
L'Hôtelier ſe trouvait occupé tellement
De ci, de là, partout dans le même moment,
Que prenant ſon bâton, vers la Cabaretière
Il dirigea ſes pas.—" Bien-venu, ſoyez, frère!"
A-t-elle dit ſoudain, ſon regard amical
Diſant: " Si m'embraſſez ne le trouverai mal!"
De ce que l'on doit faire en telles circonſtances,
Parfaitement au fait, le Vendeur d'Indulgences
L'empoigna par la taille, et lui fit bon accueil,
En louant ſon corſage, et le feu de ſon œil.
Elle le conduiſit ſans façon le bon frère
Dans le petit réduit où l'on tirait la bière,
Où ſe trouvait ſon lit. " Plaignez mon triſte ſort,"
Dit-elle, " c'eſt ici que ſe dreſſe la couche
Où chaque nuit m'étends toute nue, et me couche
Seulette, bien ſeulette et ſans nul reconfort,
Depuis que mon chéri Jenkyn Harpour eſt mort.
C'était un fameux gars, et des pieds à la tête!
Avec lui chaque nuit était un jour de fête;
Il était vigoureux, toujours prêt à danſer,
Et nul danſeur, c'eſt ſûr, n'eut pu le ſurpaſſer.
Et dans ces ſouvenirs trouvant encor des charmes,

Sur ces plaiſirs perdus elle verſa des larmes,
Des larmes par torrents qu'avec ſon tablier
Tout blanc, gentil à voir, coquet dans ſon entier,
Elle eſſuya, pouſſant des ſoupirs lamentables,
Echos de ces douleurs, las ! incommenſurables,
Qui s'infiltrent aux cœurs aimant avec excès,
Et les fait déborder dans de pareils accès ;
Puis elle ſe moucha faiſant piteuſe mine.
" Oh ! vous vous en donnez du chagrin, ma divine !
Et dépenſez de pleurs un par trop grand amas,"
Fit, la prenant au cou, le Vendeur d'Indulgences.
—" Ce n'eſt pas étonnant !" reprit-elle, tout bas,
" D'amour c'eſt qu'il avait ſi riches opulences,
Qu'il était ſi donnant dans ſes munificences,
Qu'il avait ſi grand cœur, et ſi puiſſants diſcours,
Que jamais avec lui ne chômaient les amours."
En proférant ces mots la belle inconſolée
D'un fort éternuement fit retentir l'écho.
" Le beau temps vient toujours après la giboulée,
A vos ſouhaits !" reprit le Moine *ſubitò*,
" Vos chagrins paſſeront, vous ſerez conſolée
Avant long-temps," dit-il, " j'en ai le ferme eſpoir."
—" Puiſſiez-vous dire vrai, mais je vois tout en noir,"
Répondit la donzelle, " et n'ai plus d'eſpérances."
Par le menton alors le Vendeur d'Indulgences
La prenant : " Oh !" dit-il, d'un air amouraché,
" Quel malheur que l'amour ſoit un ſi gros péché ?
Car vous qui poſſédez cœur ſi vrai, ſi ſincère,
Vous rendriez heureux tel qui pourrait vous plaire,
Puiſque votre défunt dans votre ſouvenir
Exiſte verdoyant, et ſurvit au mourir.
Votre grande douleur me fait bien de la peine,
J'en aurai du chagrin pour plus d'une quinzaine !"

" Grand merci ! gentil Sire ! . . oh ! vraiment grand
merci !
Vous êtes un brave homme—aſſeyez-vous ici,
Vous boirez bien un coup ?"—" Selon toute apparence,
Car ſuis encore à jeun, et meurs de défaillance."
—" Encore à jeun ! " dit-elle,—" oh ! pour ça, je
connais
Un remède excellent, et dans l'inſtant je vais
Vous le quérir très cher."—Sans parler davantage,
Elle fut au marché ſis dans le voiſinage,
Chercher un pâté chaud que de ſa belle main
Sur la table du Moine, elle étala ſoudain.
" Par mon nom de Jenkyn ! " reprit alors le Frère,
" Vous êtes, ma parole, une femme exemplaire,
Oui, vous êtes pour moi plus qu'un frère, une ſœur,
Et m'eſt avis auſſi que vous avez bon cœur.
Mais quel eſt votre nom ? . . Céleſte ou Céleſtine ? . ."
—" Non, maman me donna le nom de Catherine."
—" Et c'eſt un joli nom qui te ſied bien, morbleu,
Et qui ne peut manquer d'être béni de Dieu."
Puis amoureuſement careſſant ſon corſage
De l'œil, et le rivant en plein ſur ſon viſage,
Il fredonna ſoudain avec grand abandon :
" Ma mignonne, fais moi de ton cœur le guerdon ! "

" Mangez, et ſoyez gai, rompez-moi votre jeûne,"
Dit-elle, " il faut ma foi que tout homme déjeûne !
Mais pourquoi vous montrer en telle pâmoiſon,
Eſt-ce pour vos amours laiſſés à la maiſon ?"
—" Nenni dà, mon cher cœur, ſi vous parais moroſe,
De mes profonds ennuis vous ſeule êtes la cauſe."
—" Moi ! " répondit la belle, " oh ! je ne vous crois
pas ! "

—" C'eſt pourtant vrai," reprit le Vendeur d'Indul-
gences!
—" Allons, buvez, mangez; quand à vos doléances
Nous en reparlerons après votre repas; [tiède,
C'eſt que chat échaudé, comme on dit, craint l'eau
Et plus encor le feu le ruſé quadrupède!
Tout bien conſidéré je penſe qu'il vaut mieux
Reſter veuve et ſeulette, et ſans un amoureux,
Quoique ſois jeune encore et paſſablement fraîche
Que ma foi d'aimer trop, et c'eſt par où je pèche."
—" Ah! parbleu! c'eſt charmant! que le Seigneur
Jéſus
Vous béniſſe en ce jour pour toutes vos vertus,
En vérité, voyez très aimable chrétienne,
J'ai le même défaut; mais qu'à cela ne tienne,
Ne puis m'en abſtenir, car il faut bien toujours
Malgré ci, malgré ça, que Nature ait ſon cours."
Et ſur ce beau diſcours le Vendeur d'Indulgences
De ſa chaiſe bondit dans ſes efferveſcences,
Et jeta noblement un groat* ſur le comptoir.
" Pourquoi faire cela? Dites-moi, gentil Sire,
Par ma cotte! n'attends, m'empreſſe de le dire,
De vous aucun argent, n'en ſaurais recevoir!"
Mais notre Pardonneur ne voulut rien entendre,
Et jura ſes grands Dieux ne vouloir rien reprendre,
Payer c'était ſon droit, qui plus eſt ſon devoir!
—" M'eſt avis que c'eſt trop, beaucoup trop cher,
Meſſire,

* Grote, groat—pièce d'argent de la valeur de quatre pence (huit ſous ou quarante centimes de France). Cette monnaie frappée d'abord à l'effigie d'Edouard III, a été depuis frappée à l'effigie de la Reine Victoria.

Mais c'eſt votre vouloir, je n'ai plus rien à dire :
Adonc je la mettrai votre pièce d'argent
Dans ma bourſe, de peur de vous faire une offenſe,
Ce qui, je le ſais bien, ſerait déſobligeant."
Ce diſant, elle fit une humble révérence.
Reprit le Pardonneur : " Soyez mon tréſorier !
Et n'ayez pas ſurtout par trop humble manière,
J'aime toujours laiſſer quelque choſe en arrière,
C'eſt un jalon qui fait qu'on ne peut oublier."
" Vous êtes, ſûrement," dit la Cabaretière,
" De conſeil excellent, vive eſt votre lumière,
Auſſi je voudrais bien avoir par vous la clé
D'un ſonge que je fis ſous l'azur conſtellé
Quand la lune argentait le ciel la nuit dernière.
Je rêvai que j'étais,—c'était prodigieux !
Sous le dôme voûté d'une ſuperbe Egliſe,
L'autel était paré d'ornements ſomptueux
On entendait les ſons d'une muſique exquiſe :
Bien fervente de cœur je priais le bon Dieu,
Quand le Prêtre et le Clerc, et des deux la mégnie,
Me dirent rudement : il faut quitter ce lieu
N'avons beſoin ici de votre compagnie !"

" Mais de par Daniel !" reprit le Pardonneur,
" Dans ce rêve ne vois ſigne d'aucun malheur :
Car ordinairement les rêves ſont menſonges
Et la vérité vraie eſt à rebours des ſonges ;
Adonc ſoyez heureuſe, et bientôt, entre nous,
Vous aurez, c'eſt certain, vous aurez un époux ;
Le Prêtre qui vous mit en dehors de l'Egliſe
Vous y ramenera,—vous le dis ſans feintiſe ;
Et par lui vous aurez, conſervez-en l'eſpoir
Un mari qu'aimerez du matin juſqu'au ſoir.

Catherine voilà le mot du fameux rêve !
Te plaît-il ? . . ."—" Il plaira fi le roman s'achève !"
Pour revenir bientôt alors le Pardonneur
Prit congé, pour aller rejoindre, c'était fage,
Les autres compagnons du faint pélerinage,
Le troupeau ne pouvant fe paffer du pafteur.

Et maintenant vous tous qui me prêtez l'oreille
Patientez un peu, vous entendrez merveille ;
Vous entendrez comment ainfi qu'un maître fot
Toute la nuit durant le Vendeur d'Indulgences
Eut à fubir hélas ! mille et mille endurances,
A récolter de l'ail, à croquer le marmot ;
Vous apprendrez comment cette fainte n'y touche
Fauffe comme un jeton, fine comme une mouche,
Fit au même en riant ce fringant Pardonneur
Qui fe croyait de cœurs fi grand accapareur !
Mais maintenant je veux laiffant cette mégni
De nouveau retourner devers la compagnie.

Quand chacun fut logé, depuis le Chevalier
Jufques au plus petit, jufqu'au brave Meunier,
Selon l'âge et le rang, pour fe rendre à l'Eglife
On dut fe mettre en route, et cela fans remife,
Chacun fuivant fon cœur pour faire offrande à Dieu
De préfents tout exprès apportés en ce lieu.
Toutefois arrivés à la porte du temple,
Il y eut temps d'arrêt qui peut fervir d'exemple
De la civilité du bon temps d'autrefois.
Le Chevalier qui lui, favait au bout des doigts
Les coutumes, les us, enfin la poëfie
De ce bon ton inné qu'on nomme courtoifie,
Fit paffer en avant le Prélat, le Curé,

Et les gens éminents *in utroque jure ;*
Le goupillon tenu de façon magiſtrale
Par un Moine épandit ſur les fronts l'eau luſtrale ;
Le Moine paraiſſait heureux de ſon labeur,
Mais je crois qu'à ſon poſte il n'avait tant de cœur,
Que pour voir quel était le minois de la Nonne,
La curioſité ne fait grâce à perſonne.
Le Chevalier s'en fut alors avec les ſiens
Pour remplir ſes devoirs où ſe trouvait la châſſe
Vers l'autel principal ; là tous, en bons chrétiens,
Firent à deux genoux une offrande efficace.
Mais notre Pardonneur, mêmement le Meunier
Et nombre encor de ſots de leur ſtupide eſpèce
Furetaient dans l'Egliſe, et partout et ſans ceſſe,
Regardant hébétés et d'un œil ſingulier
Les vitraux, les blaſons, donnant, c'eſt bien notoire,
A chaque occaſion croc-en-jambe à l'hiſtoire.
" Tiens !" dit l'un, " celui-là certe eſt original,
Il porte un long bâton dont un bout n'eſt égal
A l'autre, j'en ſuis ſûr."—" Va tu bats la berloque,"
Retorqua le Meunier, " ça ne vaut une loque
Ce que tu nous dis là.—Parbleu ! ce long bâton
C'eſt une lance quoi ! . . . non pas un mirliton !"
—" Laiſſez-là les vitraux, voyons ! . ." s'écria l'Hôte,
" Car de propos oiſeux ne vous faites pas faute ;
Allons vite à l'autel qu'on aille vertuchoux !
Avec vos ſots diſcours vous me paraiſſez fous.
Puiſque de braves gens êtes en compagnie,
Sachez les imiter en honnête mégnie ;
Qui règle ſon effor ſur des gens vertueux
A chance, c'eſt certain, de ſe conduire mieux !"

Lors aſſez rudement les yeux à fleur de tête

Il s'en fut à la fois ce troupeau trouble-fête
De vers la ſainte châſſe, et tous s'agenouillant
Dirent leur chapelet leurs lèvres bredouillant,
Priant tous Saint Thomas du mieux qu'ils pouvaient
faire ;
Et puis chacun baiſa du ſaint le reliquaire,
Cependant qu'un vieux Moine à ces gens enſeignait
Le nom de chaque choſe, et le leur expliquait.
Ils furent viſiter d'autres châſſes enſuite,
Puis l'office achevé, l'un de l'autre à la ſuite,
Ils furent acheter qui des certificats
Conſtatant qu'ils avaient fait le pélerinage,
Qui des os, qui des croix de différents formats,
Pour en tirer parti dans leur ville ou village ;
Chacun bien entendu, d'un eſprit diligent,
Ainſi qu'il l'entendait, dépenſant ſon argent.

Le Meunier tout d'abord pour relever ſa mine,
De plaques et de croix étoila ſa poitrine,
Mais la réflexion lui vint un peu plus tard
De cacher ces tréſors, en ſorte qu'à l'écart
Il les mit dans ſa poche ainſi qu'il le vit faire
Aſſez ſournoiſement par le cher Pardonneur ;
Si que, hormis l'Huiſſier témoin de ce myſtère,
Perſonne n'en ſut rien ; mais lui d'un ton railleur :
« J'en voudrais bien moitié," lui dit-il à l'oreille.
—« Chut ! chut !" dit le Meunier—« Voyez, le
Frère veille !
Il convoite mon bien de ſon œil le maudit !
Rien pour lui n'eſt caché,—c'eſt un méchant eſprit,
Notre Dame lui donne à ce chien qui veut mordre
Très peu d'os à ronger, et du fil à retordre !"
« Amen !" a dit l'Huiſſier.—« Que du ſoir au matin

Il ne puiffe trouver que peine et que chagrin ;
Sur moi, ce mauvais drôle, a fait, lorfque j'y penfe,
Un conte fi vilain, de fi vilaine effence,
Que ne veux l'épargner au retour du chemin,
Et qu'on verra des deux quel eft le plus malin !"

Sur ce, nos Pélerins comme de faints infignes,
Sur les bonnets, bérets, ayant placé leur fignes,
S'acheminèrent tous vers la falle à manger
Après avoir lavé leurs mains, c'était l'ufage,
Et puis felon fon rang chacun fut s'étager
Comme à chaque repas ; n'en dirai davantage.
Les convives d'abord furent filencieux,
Mais quand eut fermenté dans chaque cerveau l'*ale*,
Les efprits échauffés devinrent garruleux,
La gaité fe fit jour, voire la bagatelle.
L'Hôte alors fe leva, l'Hôte Henry Bailly,
Qui dit : "Notre projet à tous n'a pas failli,
A vous grands et petits, à vous cher auditoire
Du profond de mon cœur je dis : c'eft méritoire
D'avoir ainfi tenu notre convention,
En narrant un chacun hiftoire ou fiction ;
Maintenant il s'agit de décider de faire
Même convention pour le chemin contraire ?"
—"Cher Hôte," dit le Frère, "il eft pour le retour
Dû par chacun de nous une hiftoire à fon tour,
J'ajouterai de plus, ce n'eft difcourtoifie,
Que ce foir avec vous, par votre courtoifie,
Nous devons tous fouper, n'eft-ce pas, Chevalier ?"
—"N'eft befoin de témoin, ne veux me délier,"
Dit l'Hôte, "et pour ma part je m'en tiens à l'ouvrage
Que fîmes au Tabard avant notre voyage."

"Ah!" dit le Chevalier, "cher Hôte, parlez d'or,
Pour moi ſous votre loi je déclare être encor,
Le voulez-vous auſſi, dites la compagnie?"
Le Moine et le Marchand, bref toute la mégnie
Cria bravo! bravo!—Reprit l'Hôte ſoudain:
"Puiſqu'il en eſt ainſi que chacun ſans feintiſe,
Tout cet après midi s'éjouiſſe à ſa guiſe,
Puis ſoupons de bonne heure afin que tous demain
Après un bon repos, dès le premier matin,
D'être frais et diſpos nous ayons l'avantage,
Et puiſſions à rebours reprendre le voyage."

De table ſe leva pour lors le Chevalier,
En même temps auſſi ſe leva l'Ecuyer,
Ces deux nobles ſeigneurs voulant courir la ville
Mirent plus bel habit, ce n'était difficile,
De rechange avec eux ayant des vêtements;
D'autres également ſe firent gais, pimpants,
Puis la ſociété comme bras de rivière,
Se diviſa ſoudain en avant, en arrière,
Par groupes, tous ſelon leurs inclinations,
Comme c'eſt l'ordinaire en ces occaſions.

Des menus Pélerins laiſſant là la mégnie
Le Chevalier s'en fut avec ſa compagnie
Examiner à fond les murs de la cité,
Deviſant ſciemment ſur leur ſolidité,
Sur les moyens d'attaque, auſſi ſur la défenſe,
Démontrant à ſon fils ſans en omettre rien,
Et le fort et le faible; et comme de ſcience
Son fils était un puits, il goûtait l'entretien,
Bien qu'il fut abſorbé, ne fais pas d'épigramme,
Par trop de ſoins donnés, je le crois, à ſa dame.

Alors le Clerc d'Oxford interpella l'Huiffier :
" M'eft avis," lui dit-il, " tu ne peux le nier,
Qu'avec le haut clergé maintenant tu t'accointes,
Car tantôt dans ce fens t'ai vu pouffer tes pointes,
Quand tu faifais reproche au Frère avec aigreur
Qu'en vices, il était, difais-tu, connaiffeur ;
Ta manière de voir, moi, je ne la partage,
De connaître le mal je crois qu'il eft très fage,
Car alors on le peut aifément éviter,
On y tombe autrement, on y peut fe jeter
Faute l'avoir connu d'abord au préalable.
Pour le Frère d'ailleurs était-ce un cas pendable
De nous narrer un conte à propos d'un Huiffier ?
Et devais-tu le prendre à mal ? . . . Chaque métier
Chaque rang, dirai plus, parmi fes membres compte
Plus d'un fujet véreux, et ce n'eft une honte
Pour la communauté, pour le corps tout entier."
—" Voyez ! que c'eft charmant," reprit le Chevalier,
" D'être Clerc . . . pour ma part au deftin je rends
grâce
Qu'en notre compagnie, il ait ici fa place ;
J'admire fon efprit et fa profeffion,
Il fauve la vertu, c'eft bénédiction."
Le Moine prit alors, et le Prêtre et le Frère,
Et de par amitié les pria de lui faire
Compagnie ;—il était depuis plus de trois ans
Invité d'aller voir un ami qui céans
Demeurait ; et voulait voir par fon témoignage
Comme il les recevrait, eux, oifeaux de paffage.

Ils s'en allèrent donc en devifant entr'eux
De chofes, c'eft certain, ayant pour but les cieux ;
Mais lorfque chez l'ami tous les trois fe trouvèrent,

De converſation tous les trois ils changèrent,
Prodigieuſement on but, et du meilleur,
Et l'on fit chère lie avec la.joie au cœur.

La Commère de Bath était ſi fatiguée,
Par la route elle avait été ſi ſubjuguée,
Qu'elle n'avait envie aller ſe promener,
Prenant donc par la main l'Abbeſſe après dîner :
" Madame," lui dit-elle, " il fait un temps ſuperbe
Voulez-vous au jardin aller voir pouſſer l'herbe,
Puis aller cauſotter de l'Hôteſſe au parloir,
Juſqu'au ſouper que nous ramenera le ſoir ?
Je vous régalerai de bon vin, ſuis ſincère,
Car juſques au ſouper n'avons rien mieux à faire."
L'Abbeſſe de ſang noble, et dont, en vérité,
Les moindres actions ſentaient la qualité,
Conſentit ; et les deux ſur cela s'en allèrent
Devers le potager qu'elles examinèrent ;
Car mainte herbe y croiſſait qui pouvait ou ſervir
A préparer les mets, ou ſervir à guérir ;
On y voyait de tout, et la ſauge et l'hyſope,
Et ce qui peut charmer un eſprit philanthrope ;
Ajoutez à cela de bien charmantes fleurs
Répandant à l'entour des parfums enchanteurs.

Le Bailli, le Marchand, le Meunier peu docile,
Auſſi le Pourvoyeur s'en furent par la ville,
Et tout le monde enfin, ayant la joie au cœur
Vite quitta l'hôtel, hormis le Pardonneur,
Qui tout furtivement d'une façon légère,
Se gliſſa vers la chambre où l'on tirait la bière,
Car il avait pour but et pour ambition,
Oui, c'était là le fond de ſon intention,

De la Cabaretière allér dans la chambrette,
Et s'il faut l'avouer, partager ſa couchette.
Mais c'eſt bien évident, encor qu'il fut malin,
Contre lui cette fois ſe trouvait lé deſtin ;
Mieux eut valu pour lui coucher dans une mare
Cette nuit là, plutôt que riſquer d'attraper
Ce qu'on reçoit toujours dans vilaine bagarre
Où rien ne vous forçait de vous faire écharper ;
Mais il ne ſavait pas cet égrillard de Frère
Ce que lui réſervait la fortune contraire ;
Pour le dire en paſſant, c'eſt à tous notre lot,
De ne jamais ſavoir de l'avenir le mot.
Le voilà donc entré dans la chambre à la bière
Où dormait d'un ſeul œil notre Cabaretière
Qui le guignant venir, fit ſemblant, entre nous,
Dormir profondément ſi que ſur ſa poitrine
Soudain mettant la main : " Allons donc, ma divine,
Eveillez-vous," dit-il, " la belle, éveillez-vous !"

" Ah ! *Benedicite !*" dit la Cabaretière,
" Qui vous aurait cru là ?" . . Puis ſimulant la peur :
" Meſſire, en vérité, m'avez cauſé frayeur,
Je pourrais être ainſi votre priſonnière ?"
—" Cédez donc," lui dit-il, " cédez donc maintenant !"
—" Il le faut bien, hélas !" dit-elle incontinent,
" N'ai de force d'ailleurs ; mais c'eſt un peu ſauvage
Que chercher attraper une ſouris en cage,
Vous euſſiez dû, monſieur, touſſer en arrivant,
Sont-ce là les façons qu'on apprend au couvent ?
Vraiment je dois gronder, car ne ſaurais le taire,
D'une femme la chambre eſt le vrai ſanctuaire,
Si l'on entre chez nous comme entrerait le vent,

Je vous demande un peu ce qui nous reste à faire?"
—"Je ne le ferai plus; oh! pardon, mon doux
cœur!
Oui, pardon mille fois, calmez votre colère,
Les amants sont souvent malavisés, ma chère,
C'est ma faute, j'eus tort, ne me tenez rigueur.
Et maintenant au but: ce ne peut être un crime
Venir vous demander comment ma bellissime
Vous vous sentez depuis que vous vis en ce lieu;
Car s'il vous fut venu des ennuis, de par Dieu!
Cela, je vous le dis, déteindrait sur ma vie,
Je ne serais alors certe un objet d'envie."
—"Eh bien!" dit Catherine,—"il le faut avouer,
Ne sais depuis tantôt à quel saint me vouer,
Dites, de Dieu là haut n'avez-vous pas de crainte?
Vous aviez bien besoin de mettre votre empreinte
Dessus mon pauvre moi, vrai! de me subjuguer,
Moi qui n'ai que mon corps dont puisse me targuer,
Que deviendrai-je hélas! si sa chaste nature
Se trouve tout à coup couverte de souillure?
Oh! m'est avis, Jenkyn, m'est avis, entre nous,
Qu'il est bien dangereux de se fier à vous;
Les Clercs en leur savoir ont tant de confiance,
Qu'ils veulent nous gagner avec par trop d'aisance!"
Notre Jenkyn pensa: bon! ça chauffe d'honneur!
Et prenant sur le champ un maintien plus vainqueur:
"Mon amour," lui dit-il, "d'une mine futée:
Ici qui couchera, qui fera sa nuitée?"
—"Tout beau! le savez bien!" d'un petit air bou-
deur,
Lui dit-elle assez bas, "le savez-bien, Messire!...
Si vous devez venir!... Mais cela va sans dire,
Vous prierai-je autrement d'être mon confident?

Venez, mais un peu tard, de crainte d'accident,
Ne manquez pas ſurtout; j'aurai ſoin que la porte
Soit tout contre pouſſée, et ſi d'humeur accorte
Vous arrivez ſans bruit, et ſans éveiller ceux
Qui ſont en haut, Jenkin, tout ſera pour le mieux!"
—" N'ayez ſouci, petite! . . . on aura ſoin, vous jure,
De l'amener à bien cette gente aventure!"
Et ſur ce, tous les deux pour cimenter l'accord
Burent à leur ſanté dans un plein rouge bord;
Elle le cajola, l'emmitoufla la chatte,
Si qu'il ſe vit déjà de ſon lit dans l'ouate.
Adonc de ſon amour étant bien convaincu
Il crut devoir tirer de ſa bourſe un écu,
Et le mit dans la main de ſa belle future, [conjure,
Lui diſant: " Mon cher cœur, prends ſoin, je t'en
D'ordonner un ſouper chenu pour tous les deux,
De l'*ale* et du bon vin, le brouet des heureux!
De manger loin de toi, car je n'aurais envie
Tant je t'aime avec feu cher tiſon de ma vie!"
Alors prenant congé, très content il s'en fut
Joindre la compagnie, et ſans qu'il y parut,
Il donnait la pâtée à des penſers obſcènes,
De ſes vœux éhontés en arrangeant les ſcènes;
Pour la nuit, penſait-il, j'ai gentil logement,
Bon ſouper qui m'attend, et quoique ça me coûte,
Me conduirai ce ſoir ſi bien, ſi galamment,
Qu'à mon tour je pourrai la rançonner ſans doute,
Et rentrer dans mes ſous en lui vendant l'abſoute.

Maintenant, chers lecteurs, n'allez pas m'en vouloir
Si ce gai Pardonneur le quitte juſqu'au ſoir,
Si vous le voulez bien rentrerons dans l'auberge
Où la ſociété ſe tient, et ſe goberge.

Quand on fut revenu de la ville ou des champs,
Notre Hôte de Southwark qui n'attendait long-temps
Pour avoir l'œil à tout, pour mettre tout en ordre,
Mais ſuivait ſon chemin tout droit ſans en démordre,
Dit: " Sire Chevalier, voyons ! qu'en penſez-vous ?
Si nous allions ſouper ? . . ."—" Sommes préparés
tous,"
Reprit le Chevalier, " à ſuivre l'ordonnance,
Ne vous devons-nous pas entière obéiſſance ?
Prenez donc ces Prélats, puis allez vous aſſeoir
Après l'ablution,—je veux être ce ſoir
Votre écuyer tranchant et vous ſervir,—enſuite
Prendrons notre ſouper et les miens et leur ſuite."

Sitôt dit, ſitôt fait ; et tous nos Pélerins
Commencèrent parler de ce qu'en leurs chemins
Ils avaient vu, louant ſouvent la bonne chère
Que depuis le dîner chacun avait pu faire ;
Mais notre Pardonneur diſcret ne ſouffla mot
De ſes geſtes et faits ; il était trop finaud !
Il comptait trop d'ailleurs ſur la bonne fortune
Qu'il devait rencontrer au lever de la lune.
On ſervit, et chacun ſe tint pour ſatisfait,
Bien que le ſouper n'eut qu'un ſervice de fait,
Mais la raiſon voulait, le prix étant infime,
Et le même pour tous, qu'on fut à ce régime ;
Mais comme ceux là qui ſe trouvaient ſous le dais
Des bons morceaux avaient certes les plus parfaits,
Ils firent à leur frais circuler à la ronde
Une fois du bon vin dont goûta tout le monde.

Le ſouper terminé, les gens de qualité
Furent dans leur dortoir réparer leur ſanté ;

Mais le joyeux Meunier n'agit pas de la ſorte,
Non plus le Rôtiſſeur qui lui prêta main-forte
En l'aidant à vider, ça c'eſt la vérité,
Au milieu des jurons, de mille impertinences
Un broc d'*ale ;* et ſur ce, le Vendeur d'Indulgences
D'une voix ſans couleur qui n'avait rien d'humain,
En ricanant chanta : « L'entends-tu mon refrain ? »
Il ne jetait au vent ſa voix populacière,
Que pour être entendu par la Cabaretière ;
Et puis il appela ſoudain le Vavaſſeur,
L'Huiſſier et le Bailli, de plus le Pourvoyeur,
Et tout ça de beugler ſans raiſon ni meſure,
Juſqu'à ce que le ſoir amena la clôture.
L'Hôte les entendit ainſi que le Marchand
Quand ils faiſaient leur compte, et nul n'était content,
Pourtant pour éviter de les mettre en colère
En leur diſant à tous bruſquement de ſe taire,
Ils leur firent ſentir ſans par trop les fâcher
Qu'il était temps d'aller dormir et ſe coucher,
Et chacun d'eux alla cuver ſes turbulences,
Hormis bien entendu le Vendeur d'Indulgences,
Qui ſans faire ſemblant de rien, près d'un bahut
Qui par là ſe trouvait, diſcrètement s'en fut,
Afin de ſe cacher juſqu'à ce que ſa belle
D'amour fit ſonner l'heure en ſoufflant ſa chandelle.

Tandis qu'il eſt caché non pas ſans quelqu'émoi,
Chez la Cabaretière arrivez avec moi,
A ſes côtés ſe tient ſon amant, et puis l'Hôte
De la maiſon, aſſis, et ne ſe faiſant faute
De déguſter les vins, et même le brouet
Que le cher Pardonneur a commandé de fait ;
Non plus que de manger en nageant dans la joie,

De tout Cantorbéry, je crois, la plus belle oie.
Tant il eſt archi-faux ce proverbe qui dit :
« Du côté de la barbe eſt la toute puiſſance,"
La femme, le ſoutiens, en mainte circonſtance
Sur l'homme, quelqu'il ſoit, domine par l'eſprit.
Ne parle toutefois dans la préſente inſtance
Des dames de palais, ou de noble naiſſance,
Qui ne ſe conduiraient jamais, c'eſt bien certain,
Ainſi que Catherine à l'égard de Jenkin ;
Mais je dis que d'amour les luronnes laſcives,
S'il s'agit de happer d'hommes le Saint Fruſquin,
A jouer un bon tour ne ſont jamais rétives,
Ce tour fut-il pendable, oui, fut-il un larcin.

Maintenant revenons à la Cabaretière
Qui dans ſa compagnie a fait ſi bonne chère.
Quand on fut au deſſert elle a dit à tous deux
Comme elle avait berné le ſtupide amoureux,
Le don qu'il avait fait, et comme un diable à quatre
Avec elle la nuit comme il penſait s'ébattre ;
« Mais quant à ça, bernique ! . . . et comme un maître ſot,
J'entends bien, ça c'eſt ſûr, qu'il croque le marmot,
Pendant que tous les deux nous dormirons enſemble,"
Dit-elle à ſon amant, « en nous mettant à l'amble
Comme nous le faiſons depuis un mois entier ;
Et s'il nous fait du bruit, fais-le moi Chevalier ;
A défaut, vois-tu bien, d'accolade ou d'épée,
Tiens, voici ſon bâton. Notre particulier
Eſt ivrogne et gourmand, fais-lui franche lippée
Pour qu'il ait ſouvenir de ſa belle équipée !"
—« Oui, ma charmante, oui," repliqua ſon amant,
« De ſon propre bâton il tâtera vraiment."

Ajouta l'Hôtelier : " A moi qu'il ne ſe frotte,
Ou mal en adviendra ſans doute à ſa culotte!"
C'étaient, dit entre nous, de ruſés compagnons
Avec leſquels on peut avoir tous les guignons ;
Ils avaient déjà fait au même plus d'un hère,
Avec de telles gens pour Dieu n'ayez à faire.
Catherine reprit : " Il faut un tantinet
Veiller, mon cher amant, car certe il fait le guet,
Et ne tardera pas venir à ma fontaine
Pour rafraîchir ſon cœur et ſoulager ſa peine."
—" Sois tranquille, parbleu ! je veillerai ſans bruit,
Couche-toi, cher amour, et ſouffle la chandelle ;
Moi pendant ce temps là me tiens en ſentinelle."
La chandelle eſt éteinte ; alors ſonnait minuit.

Lorſque tout fut muet, hormis ſes eſpérances,
De ſon bahut ſortit le Vendeur d'Indulgences,
Et puis, à pas de loup, joyeux comme un pinſon,
Il chercha le dortoir, ainſi qu'un limaçon
Se traînant pour trouver la bienheureuſe porte
Qui devait être ouverte on peu s'en faut . . . n'im-
porte !
Toutefois en tâtant, il ne ſavait trop où,
Il crut que par mégarde était mis le verrou ;
Mais n'ayant point ſoupçon d'une anguille ſous roche,
Plus près encor, plus près de la porte il approche,
Y gratte, et puis jappant ainſi qu'un petit chien
Fait un tout petit bruit—un bruit éolien.
—" Va-t-en, chien !" a-t-on dit, en dedans de la
porte,
" Que t'empoigne la mort ! que le diable t'emporte !"
—" Oh ! je ſuis fait au même,—on s'eſt gauſſé de
moi,"

Se dit le Pardonneur tout à coup à part ſoi,
" C'eſt avec mon argent qu'ils ont fait grande chère,
M'eſt avis que je ſuis dans un vrai guet-apens,
Que derrière la porte on rit à mes dépens ;
Cette drôleſſe là, je la croyais ſincère,
Elle m'aimait d'amour, diſait-elle, naguère,
Plût à Dieu qu'elle fut la gredine en priſon,
Et que je puſſe ſeul la payer ſa rançon,
Elle n'en ſortirait certes pas de ſa vie !
Elle feignait de moi d'avoir lubrique envie,
Hélas ! pour ſoutirer mon pauvre argent—ſeigneur,
Sur cette infâme femme épandez le malheur !"
De ſes déſirs d'amour alors la frénéſie
Se rua contre lui ;—colère et jalouſie
Vinrent de leurs excès lui labourer le cœur,
Et portant au zénith ſon immenſe fureur,
Il ne ſe connut plus, il rêva la vengeance,
Et frénétiquement l'attendait—par malheur
Pour lui, de l'obtenir, il n'avait pas puiſſance,
De ſon ingrate car le collaborateur
Se trouvait à l'abri dedans l'intérieur,
Et plus léger que lui, plus fort auſſi peut-être,
Pouvait bien l'éreinter, et ſe poſer en maître.
Alors le Pardonneur n'ayant plus de raiſon,
A la porte à nouveau gratta comme un oiſon,
Tant il lui démangeait d'entendre davantage
Cet amant qui tenait ſa place dans la cage.
—" Catherine ! quel chien eſt là ? Dis—le ſais-tu ?"
Dit l'amant.—" Oui, vrai Dieu ! c'eſt cet eſprit pointu,
Ce menſonge ambulant, ce faiſceau d'impudences
Qu'on appelle partout le Vendeur d'Indulgences."
—" Ah ! s'il en eſt ainſi malheur ! ſur lui malheur !"

—" C'eſt un gredin, Meſſire, et de plus un voleur !"
Ajoute Catherine.—" Oh ! tu mens par mon âme !"
Hurle le Pardonneur, " Va, tu n'es qu'une infâme !
Ton corps eſt une ordure et plein de fauſſetés,
Sois maudite à jamais ſource d'iniquités !"
Bref, et pour en finir, quand il eut de la ſorte
Long-temps déblatéré, venant près de la porte :
" Donnez-moi mon bâton," dit-il inſolemment !
—" Allons ! va te coucher, ne fais plus de ſcandale,
Ton bâton tu l'auras demain aſſurément,"
Dit la voix du dedans,—" file ton nœud, détale."
—" Je ne quitterai pas, ſans avoir mon bâton !"
—" C'eſt là ton dernier mot ! . . . tu vas changer de
ton !
Ah ! tu veux du bâton ! tiens, corrupteur ! attrape !"
Et ſoudain ſur l'endroit où ſe porte la chape,
Le bâton de pleuvoir, et delà, quel affront !
Plus bas, plus bas encore, et plus haut ſur le front.
L'Hôtelier entendant de ſon lit ce tapage
Vint muni d'un bâton, et feignant d'être en rage :
—" Qui cauſe tout ce bruit ?" cria-t-il en fureur.
—" Chut !" repliqua l'amant ; " chut ! Jean, c'eſt
un voleur."
—" Un voleur !" reprit Jean,—" en mains j'ai ſon
affaire,
Et je vais l'étriller de la bonne manière !
Mais ici je n'y vois, vraiment c'eſt un malheur,
Si ſeulement pouvions avoir de la lumière,
J'aimerais l'égayer ce zélé maraudeur ;
C'eſt comme un fait exprès la clé de la cuiſine
Avec la bourgeoiſe eſt là haut je m'imagine,
Et ſi je m'aviſais de troubler ſon ſommeil
Dieu ſait quelle tempête adviendrait au réveil !

Mais," reprit l'Hôtelier, " mais maintenant j'y penſe,
Deux hommes ont ſoupé ce ſoir ici tout près,
Tous deux ont eu du feu ; ſelon toute apparence
Dans la braiſe on pourra trouver quelques déchets
Qui vite enflammeront bientôt une allumette."
—" Sus ! allez-y !" dit Jean, " d'une façon diſcrète
Je garderai la porte, et certes le voleur
Sera cloitré, le jure ici ſur mon honneur !"
—" Non, je n'en ferai rien," repliqua ſoudain l'Hôte :
" Du mécréant ne veux riſquer une calotte !
Et la riſquer pour toi ; car toi tu l'as battu
Cet inſigne voleur."—" Eh bien ! à l'impromptu
Cherchons le tous les deux, le crois ſur ma parole
Près de l'endroit où dort la large caſſerole."
Ah ! c'eſt bon à ſavoir, penſa le pourſuivi,
Cet excellent avis il faut qu'il ſoit ſuivi,
Puis avec quelques pots en faiſant carambole,
Il parvint à ſaiſir la large caſſerole
Et s'en couvrit le chef, c'était certe un bon ſoin !
Puis toujours furetant il trouva dans un coin
Quelque choſe de long, la cuiller à potage,
Et du nez de l'amant ſur le blanc cartilage
En appliqua ſoudain un coup ſi vigoureux
Qu'il lui fit entrevoir dà des milliers de feux,
Et que pendant huit jours, par ſuite de l'aubaine,
Pleurèrent ſes deux yeux comme une Madeleine !
Accident malheureux, je le conſtate ici,
De Catherine qui ne cauſa le ſouci,
Bien que, comme on le ſait, notre Cabaretière
De ces rudes combats fut la cauſe première.

Le Pardonneur alors content de cet exploit
En voulant s'eſquiver, ce n'était maladroit,

Rencontra l'Hôtelier lui barrant le paſſage,
Et s'il faut l'avouer pas à ſon avantage;
Or ſi vite il courait le prétendu voleur
Que de ſon chef tomba ſoudain la caſſerole,
Mais lors Jean l'Hôtelier en ſuivant le coureur
Heurta cet inſtrument, et perdant la bouſſole
Patatri patatras ſur le ſol il tomba
Et ſe fit à la jambe une large coupure;
Contre ça tout d'abord notre homme regimba,
Mais quand d'un rouge ſang dégoutta ſa bleſſure,
Il jura tous les ſaints, Saint Amyas auſſi
Qu'au ſatané voleur il ne ferait merci.

L'entendit dans ſon coin le Vendeur d'Indulgences
Faire ſur tous les tons piteuſes doléances,
Mais ſon dos, mais ſon front, mais juſques à ſes bras,
Ce qu'il avait reçu de coups dans ces combats,
Tout lui diſait ſans doute au milieu du ſilence
Qu'à reſter au port d'arme il y avait prudence.
—"Jean!" dit alors l'amant, "où donc eſt le voleur?"
—"Je ne ſais," reprit Jean,—"pour lui c'eſt un bonheur,
Car encor bien qu'il ſoit aujourd'hui fort ingambe
Si le trouve, il ſera demain veuf d'une jambe,
Il m'a fait du bobo, le lui rendrai, c'eſt ſûr;
S'il pouvait ſeulement être contre ce mur?"
Ce diſant, il frappa de ſi rude manière
Qu'il briſa ſon bâton. "Jean!" repliqua l'amant,
"Je crois qu'il nous faut mieux, n'ayant pas de lumière,
Et la lune venant de clore ſa paupière,
Regagner notre lit; attendu qu'en fermant

Avec grand ſoin ici des deux côtés la porte,
Du diable ſi ce ſoir il pourra faire en ſorte
De ſe gliſſer dehors. Il fera jour demain!
Et comme ſur ſon front de ſon bâton il porte
Une empreinte appliquée, et ce, pas de main morte,
Nous ne pourrons manquer happer le Pélerin;
A ſes compagnons lors nous le ferons connaître,
Et puis il nous paiera les pots caſſés le traître.
Qu'en dis-tu, Jean?"—" Je dis que ton eſprit eſt droit,
Rentrons chacun chez nous, bon ſoir, et qu'ainſi ſoit!"
Alors des deux côtés ayant fermé la porte:
" Nous te verrons demain ſi Satan ne t'emporte!"
Dirent-ils tous les deux! " tu dors ſous notre toit!"

Qui reſta là pantois?... Le Vendeur d'Indulgences,
Saignant de tous côtés, palpitant de ſouffrances,
A la tête ayant mal, à ſes bras, à ſon dos,
Et ne pouvant goûter un inſtant de repos,
Car il était forcé, c'était triſte beſogne
D'être couché tout droit comme acier de cologne.
Labouré de penſers, il voyait tout en noir,
Jurait et ſe livrait au plus grand déſeſpoir,
Maudiſſant dans ſon cœur la femelle perfide
Qui ſur ſon fol amour avait ſoufflé le vide.
Ajoutez à ſa peine auſſi qu'il regrettait
Le vin payé d'avance et le fameux brouet;
Et puis il avait froid, bien froid le pauvre hère,
Quel climat!... Ce n'était le climat de Cythère!
Tout en cherchant un gîte il ne ſavait trop où,
Il advint près d'un chien ayant tronçon au cou,
C'était un animal de méchante nature,
Aſſez enclin à mordre, et de haute ſtature;

Son maître en l'affublant d'un énorme tronçon,
Semblait avoir voulu dire à tous d'aventure :
Défiez-vous de lui, prenez garde à l'ourſon.
Près de lui cependant le Vendeur d'Indulgences
Etendit lentement ſes os pleins de ſouffrances,
Mais le dogue éveillé le mordit ſans remords,
Impitoyablement lui déchirant le corps,
Si qu'il dut ſe paſſer partager ſa litière,
Et s'en aller plus loin coucher ſur une pierre,
Jurant, mais las trop tard, qu'on ne le prendrait plus
D'une fille d'auberge amorcer les vertus !

Le lendemain matin, il fut, ça va ſans dire,
Le premier habillé ce galant pauvre Sire,
Car de cette nuit là dans toute la longueur
Il n'avait eu beſoin déboutonner ſon cœur,
Ses habits encor moins, ſes habits et le reſte ;
A ſe lever auſſi notre homme fut-il preſte ;
Et puis ayant lavé le ſang de ſes bobos,
Et de ſon capuchon entouré ſa figure,
Il parvint à gagner, pimpant malgré ſes maux,
Le bahut où le ſoir s'abrita ſa luxure ;
Et puis fut chevauchant encor bien que ſes os
Lui rappelaſſent, las ! ſon coucher ſur la dure.
Si que malgré ſes ſoins, le matin l'Hôtelier
Ne put le découvrir, tant il ſut pallier
En fredonnant toujours, en ſemblant à ſon aiſe,
Les élans douloureux de ſon cruel malaiſe.
Toutefois et bientôt ſe calma ſon chagrin,
Quand devers le Tabard il ſe vit en chemin.

Le Chevalier, auſſi toute la compagnie,
Les grands et les petits, et toute la mégnie,

S'étaient levés à point, et tous ſans nul retard
Se trouvaient de la ville approchant le rempart
Quand le jour commençant à ſortir de ſes langes
Ornait le firmament de magnifiques franges.
Dit l'Hôte de Southwark à la ſociété :
« Qui vit jamais un jour plus grand de majeſté ?
Et que du mois de Mai la gentille apparence
A ſuaves beautés, a de douce éloquence,
Le mauvis et la grive et le chardonneret
Ils charment chacun d'eux le taillis, le boſquet,
Mais que du roſſignol la voix voluptueuſe
Dans ſes élans d'amour vibre délicieuſe !
Les arbres, voyez-les ! naguère dénudés,
Par les larmes d'Avril comme ils ſont fécondés,
Comme ils rient maintenant ſous l'œil de la nature,
Et comme tous les prés ſe couvrent de verdure ;
Sous le frais du gazon voyez donc que de fleurs,
Que de variétés, que de fraîches odeurs !
Oh ! dans le mois de Mai que la nature eſt belle !
Et quel baume divin pour notre âme immortelle !
Or, puiſque maintenant dans ſon divin amour
Le Maître tout puiſſant nous fait un ſi beau jour,
Voyons qui d'entre nous pour tromper la diſtance
Veut d'un conte amuſant nous régaler d'urgence ?
Car ſi nous nous mettions à la merci du ſort,
Peut-être ſerions-nous défaits de prime abord,
Peut-être que le ſort dans cette circonſtance
Pourrait nous envoyer quelque méchant conteur
Non dégriſé d'hier, ou bien quelque dormeur,
Et comment viendrait-il lors à bout de ſa tâche ?
Car un bon narrateur doit ſoulever la gâche
De ſon eſprit, s'il veut plaire à ſon auditeur.
Quelques uns d'entre nous ſont à jeun, je le penſe,

Or à jeun bien des gens n'ont aucune éloquence,
De leur bouche les mots ſont rétifs à ſortir,
Et qui ne peut parler avec exubérance
Ne gagne l'écouteur, ne ſaurait divertir.
Adonc moi je conclus : ce ſerait courtoiſie
Si, ſans tirer au ſort, ſelon ſa fantaiſie,
A mes vœux ſe rendait ſoudain un narrateur
Qui de notre chemin vint charmer la longueur."
—" Par la croix de Bromholm, j'ai couru d'aventure,"
Dit alors le Marchand, " bien des pays, vous jure,
Mais oncques je ne vis un homme avant ce jour
Plus que notre Hôte habile, et ſachant tour à tour
Comme on peut gouverner et noble compagnie,
Et gens de bas étage, et voire la mégnie;
Ce que puis dire c'eſt ma foi qu'il parle d'or,
Comme feu Salomon, ou comme feu Neſtor.
C'eſt pourquoi moi je vais vous narrer une hiſtoire,
Pour de ſuite obéir à ſon réquiſitoire.
Lorſque j'aurai fini quelqu'autre parlera,
Et ſon vouloir ainſi notre loi deviendra.
Maintenant pardonnez les écarts de ma muſe
J'ai déſir de vous plaire, et c'eſt là mon excuſe :
De ce conte je vais vous donner l'or de l'œuf,
J'en mettrai de côté l'argent . . . ce ſera neuf!"





Le Second
CONTE DU MARCHAND,
OU L'HISTOIRE DE
BERYN.



ANS les temps d'autrefois quand
 ſelon la juſtice
Etaient faites les lois, non ſelon
 le caprice,
Et principalement de Rome en la
 cité
La plus noble en ſon temps de par la dignité
De ſon gouvernement la conſervant proſpère,
Et de par le reſpect des peuples de la terre,
La reconnaiſſant Reine, oui, quelque fut leur foi,
Et s'empreſſant alors de courber ſous ſa loi,
Dans ces vieux anciens jours, dans ce ſiège du Pape,
Lorſque dans ſon palais l'Empereur en ſanté
Dans ſa coupe buvait le doux jus de la grappe,
Rome de l'univers était l'enfant gâté,
Mais ainſi des cités comme de toutes choſes,
Ce n'eſt qu'une fois l'an qu'eſt la ſaiſon des roſes,

Et comme le trouvons en rimes et romans,
Tout change avec le temps, avec le cours des ans
Tout paſſe et dépérit, de l'homme l'exiſtence,
Des anciens temps n'a plus la verte exubérance,
Nous vivons moins long-temps, et ne pourrions léguer
A nos bardes des chants faits pour tout ſubjuguer.
Mais puiſque ſur la terre, il n'eſt rien de durable,
Ce n'eſt merveille ſi Rome eſt moins admirable
Qu'elle ne l'était lors.—Nous avons ces temps-ci,
Meſſieurs vu Ry décroître ainſi que Winchelſea.
Pourtant ce nom de Rome, il eſt toujours le même
Que celui qu'un beau jour lui donna Romulus
Qui la fondit ainſi que ſon frère Rémus,
Comme on nous le raconte en un bien vieux poème;
Mais ne veux aujourd'hui vous parler de ces gens,
Héros ſelon les uns, ſelon d'autres brigands;
Il me vient à l'eſprit Meſſires autre choſe,
Adonc plus près de moi venez ouïr ma gloſe.

Après . . . long-temps après Romulus et Rémus,
Advint Jules Céſar Empereur et grand homme,
Qui de ſes ennemis fit autant de vaincus,
Et ſut, c'était adroit, très bien gouverner Rome.
Il ſoumit à ſon joug force peuples divers,
Et même les Anglais, je le dis dans ces vers.
Après Jules Céſar, et depuis la naiſſance
Du Chriſt—Rome eut auſſi fort bon gouvernement
Quand par les douze Pairs elle fut notamment
Gouvernée, on peut dire avec grand' compétence.
Car ainſi que paraît l'indiquer la raiſon,
D'un ſeul homme l'eſprit n'a le loin horizon
De pluſieurs,—ce qui fait que leur haute juſtice
Dans les pays chrétiens reſplendit protectrice.

Puis vint Conſtantin III après ces douze Pairs,
Qui de Rome Empereur, régna beaucoup d'années.
Puis quand Conſtantin III tourna l'œil à l'envers,
Son fils Auguſtinus, alors plein de journées
Lui ſuccéda ſoudain, et devint Empereur.
Cela lui deſcendait d'ailleurs par héritage,
Et certes de ſes jours dans Rome avec honneur
Les Sages, ſept en nombre, oui ſept, pas davantage
Eurent dans la cité romaine leur ſéjour,
Et ſi voulez ſavoir leur nom par parenthèſe,
Je vous les dirai tous pour peu que ça vous plaiſe ;
Et les voilà poſant chacun d'eux à leur tour.
Le premier fut nommé Sother le légiſère,
Qui veut dire en anglais homme portant la loi
Avec honneur toujours et ſans penſée arrière ;
Et c'eſt ce qu'il faiſait vous en donne ma foi,
Car il eut préféré certes ſe faire occire,
Que d'être en déſaccord par action ou dire
Avec les rudiments de la ſimple raiſon.
Le ſecond que je vois poindre à notre horizon
Eſt Marcus Stoycus,—du droit gardien fidèle,
Il écrivait les plaids ; et c'était un modèle
De probité vraiment ; il ne prenait jamais
Dà ! que le ſtrict montant de ſon dû pour ce faire :
Heureux pour nous, chrétiens, ſi lors de nos procès
Nos Procureurs ainſi mitigeaient l'honoraire !
Le troiſième avait nom Craſſus *dit* Auſulus
Ou *Maiſon de repos*,—que vous dire de plus ?
Sinon qu'il arrangeait les affaires douteuſes,
Etant un parangon de leçons vertueuſes.
Le quatrième était appelé Judeus,
Et ſon prénom, le ſais, était Antonius,
Ce qui, je vous le dis, voulait dire Puiſſance ;

D'un caractère égal et de grand' consistance,
Il était sans chagrin, et sans anxiété,
Et son cœur était gai comme l'oiseau d'été.
Summus Philopather—qui dirait l'Amour même,
Sachez-le bien, ainsi se nommait le cinquième ;
Quand on aurait voulu sans pitié l'égorger,
Il n'en n'aurait pas moins en face du danger
Aimé l'humanité soit de cœur soit de bouche ;
Son vouloir ne craignait pas la pierre de touche.
Le sixième des sept avait nom Stypio,
Et le dernier enfin se nommait Sithero.
De leur savoir, remplis étaient les catalogues,
Aussi tous deux avaient le surnom d'astrologues.
Mais maintenant, je veux laisser là ce détail,
De mon conte pour mieux vous ouvrir le portail.

A cette même époque où vivaient ces sept Sages
Dans Rome, il y avait un noble Sénateur
Ayant large fortune et de puissants lignages,
Et dont tout l'alentour annonçait la grandeur.
Sa maison, en effet, une maison princière
Bien que dehors les murs mêmes de la cité,
Etait un résumé des splendeurs de la terre,
Ses portes, de grand prix, en disaient la beauté.
Ce noble Sénateur vertueux et digne homme
Se nommait Favinus, et n'avait son pareil
Pour la vertu, l'éclat dans la ville de Rome,
Car il éclipsait tout comme fait le soleil.
Sa suite était nombreuse, et grande sa puissance :
Il avait pris pour femme une égale en naissance ;
Car dans ces temps passés, on regardait bien plus
A l'éducation qu'au nombre des écus ;
De nos jours la vertu n'est rien sans l'opulence,
Si qu'on épouse l'or bien plus que la naissance.

Adonc ce Favinus, ce noble Sénateur,
Avec la digne époufe ainfi chère à fon cœur
Pendant quinze ans vécut, fans que du mariage
Il advint un enfant cimenter le bonheur
Des deux époux amants: fi qu'en pélérinage
Ils allaient bien fouvent afin de prier Dieu
Leur envoyer un fruit, et d'exaucer leur vœu;
Car un enfant, pour eux c'était la grande affaire,
Mieux valait un enfant que tout l'or de la terre.
Voilà qu'enfin un jour, ainfi le voulut Dieu,
Comme pieufement elle quittait l'églife,
Elle fentit foudain, jugez de fa furprife!
Un enfant remuer dans fon fein tout en feu;
Si qu'elle fit des pas bien plus courts, et que même
Elle fut fort malade, et devint pâle et blême.
Ses femmes, cependant, eurent de la frayeur
En la voyant ainfi prife par la douleur,
Mais fans lui dire rien, elles la ramenèrent
Doucettement chez elle, et puis tout difposèrent
Pour la reconforter; c'eft qu'elle avait bon cœur,
Etait courtoife à tous, fecourable au malheur,
Aimait fort le bon Dieu, fi qu'elle favait plaire
A chacune, à chacun vu fon doux caractère.
Quand donc en peu de temps on fe fut apperçu
Qu'Agéa,—c'eft fon nom,—avait enfin conçu
Un enfant,—qu'elle avait fait l'acte d'une femme,
Dieu feul fait le plaifir qu'en reffentit la Dame,
Ainfi que Favinus; fi je ne dois mentir
Dirai qu'il éprouva certe autant de plaifir
Qu'en pourrait éprouver Empereur fur mon âme!
Auffi la choya-t-il avec amour fa femme!
Et quand cette Agéa du temps felon le cours
Approcha de fon terme un peu plus tous les jours,

Le noble Favinus prépara ſans doutance
Tout, pour mieux célébrer l'imminente naiſſance ;
Et Dieu voulut encor que la belle Agéa
Eut un fils que ſon ſein bien portant dégagea,
Si que ce Favinus ne ſe ſentant de joie,
Ne ſe connaiſſant plus, comme au délire en proie,
Vitement fit quérir quatre femmes, pas moins,
Pour le gouvernement du petit homme en herbe.
Et l'enfant fut l'objet de tant, de tant de ſoins,
Qu'il devint par la ſuite un jeune homme ſuperbe.
L'enfant fut élevé ſans quitter la maiſon
De ce bon Favinus, qui, ça paſſe croyance,
L'aimait tant qu'il n'eut pu s'en ſéparer, je penſe,
Sans riſquer, ma parole, en perdre la raiſon.
A vous dire le vrai, c'était un petit être
Tout menu, tout gentil, vif autant que ſalpêtre ;
On lui donna pour nom Berinus, ou Béryn,
Mais étant trop gâté, lui ſurvint du chagrin,
Comme vous l'apprendrez en oyant ſon hiſtoire,
Car à notre début ſi mangeons trop de miel,
Plus tard nous courons riſque avoir amer et fiel.
Or, auſſitôt qu'il put marcher, parler et boire
Tout ce qu'il convoita, ſi j'ai bonne mémoire,
Tout lui fut accordé ; mais c'eut été bien mieux
D'avoir ſu proteſter contre ſon : « Je le veux ! »
Car il devint plus tard hargneux et trouble-fête
Et dans ſes jeux d'enfant il vous caſſait la tête
D'un camarade, ſi ne lui plaiſait le jeu ;
Ou bien juſqu'à la mort le tranſperçait morbleu !
Ce qui fait que partout chez ſon honoré père
On le craignait ainſi que la peſte ou le feu ;
Ceux-là qui n'avaient pas le bonheur de lui plaire
Etant victimiſés par lui, pas de milieu !

Ce dont s'éjouiſſait beaucoup Monſieur ſon père,
Et par malheur auſſi, dois le dire; ſa mère,
Bien que tous les hauts faits de cet enfant gâté
Fuſſent fort mal vus par la généralité.

Quand Béryn eut paſſé ſept ans, qu'il crût en âge,
Il fit maints mauvais coups, et commit maint outrage,
Car telle était hélas ! ſa verve pour le mal,
Qu'en fait de méchants tours il n'avait ſon égal,
Auſſi bien léſa-t-il maint et maint pauvre hère
Mais Favinus ſon père, et Madame ſa mère
Ne s'inquiètaient point de ſes débordements,
Et quoiqu'on ſe plaignit de ces actes méchants,
On n'y gagnait jamais que prou, je puis le dire,
Car Favinus était ſi puiſſant dans l'empire
Qu'il était craint partout, ſi qu'on laiſſait paſſer
Tous les torts de ce fils impoſſible à dreſſer.
Ajoutons que Béryn autant que ſa pareſſe
Aimait le jeu, les dés, et qu'il perdait ſans ceſſe ;
Qu'il paſſait bien des nuits dans d'aſſez mauvais lieux,
Et qu'il rentrait chez lui preſqu'auſſi nu qu'un gueux,
Mais n'avoir plus d'habits ne l'inquiètait guère,
Il ſavait bien qu'à neuf le vêtirait ſa mère !

Ainſi vécut Béryn juſques à dix-huit ans,
Pilier d'affreux tripots, héros de guet-apens,
Quand parfois il faiſait action trop atroce,
Favinus l'étouffait, paſſait deſſus la broſſe,
Avec vergettes d'or ;—ſi que ce Favinus
Fut cauſe que ſon fils fut ſevré de vertus ;
Ainſi de leurs enfants par trop grande indulgence,
Des pères font ſouvent du gibier de potence ;
Si d'un jeune cheval ne modérez le trot

Il ne ſaura jamais comment aller à l'amble,
Si ne matez de même auſſi chaque défaut,
Ils iront au galop avec par trop d'enſemble.
C'eſt ainſi qu'il en fut à l'égard de Béryn;
Après l'avoir laiſſé, petit, faire à ſa tête,
L'arrêter dans ſa courſe eut certes été vain,
Car il avait du mal atteint déjà le faîte;
Seulement la Fortune a pouvoir ſurhumain
Pour enrayer le ſort des heureux de la terre,
En les jetant broyés ſoudain dans une ornière,
Comme, oyez! il advint bientôt à ce Béryn.

Voilà donc qu'Agéa ſa noble et digne mère
Etant malade fit quérir Monſieur ſon père,
Pour cauſer avec lui, l'entretenir d'un vœu
Avant dire à ce monde un éternel adieu.
Lorſque Favinus vint, qu'il vit pâle ſa femme
Doux choix de ſon amour, la moitié de ſon âme,
Ce n'eſt merveille ſi ſon cœur fut en grand deuil,
Car il voyait la mort planer au-deſſus d'elle;
Cependant des époux cet époux le modèle
S'efforça d'interdire une larme à ſon œil,
Pour montrer à ſa femme un tranquille viſage,
Et de ſécurité lui donner meilleur gage.
Mais Agéa levant ſon doux regard ſur lui:
« Meſſire!» lui dit-elle, «eſt-ce là la manière
Nous conſoler tous deux, adoucir notre ennui
Que d'avaler un pleur rentré ſous la paupière?
Dépoſons, croyez-moi, comme un trop lourd fardeau
Le chagrin qui nous vient aux portes du tombeau,
Et ſachons tous les deux parler de nos affaires
Car s'avance la mort, et du temps n'en ai guères.»
—« Parlez!» dit Favinus, « laiſſerai mon chagrin

Autant que je le puis repofer en mon fein,
Mais jamais, non jamais, je le fais chère femme,
Jufqu'à mon dernier jour n'oublierai votre mort."
"Adonc, noble Meffire," en faifant un effort
Dit Agéa, "foyez bon envers ma pauvre âme,
Lorfque dans peu mon corps de ces lieux fera loin,
Vous qui fûtes pour moi, le ciel en eft témoin,
Toujours fi généreux; ne donnez de marâtre
A notre cher enfant, qui depuis qu'il eft né,
N'a prefque rien appris, eft peu difcipliné,
Car une marâtre eft toujours acariâtre.
Un homme ne devrait fe remarier, mais
Il devrait vivre feul, oui feul, à tout jamais
Meffire, c'eft ainfi du moins que je le penfe;
Maintenant que favez mon vœu, j'ai confiance
Que vous y fongerez."—"Certes," dit Favinus,
"Après vous, je n'aurai de femme jamais plus!"

Le Prêtre maintenant étant venu près d'elle
Pour ouvrir le ciel même à cette âme fidèle,
Favinus prit congé,—comme auffi fes amis
Alliés et parents; chacun à tour de rôle
Lui donna le baifer qu'on donne *in extremis*,
C'était trifte et touchant, croyez-en ma parole.
Agéa cependant regarda tout autour
Efpérant découvrir l'objet de fon amour,
Béryn, pour l'embraffer dans ce moment fuprême;
Mais il était dehors, ce qui fut peine extrême
A fon cœur maternel; car aux jeux de hazard
Il était ce Béryn pour ne rentrer que tard.
Si que par la cité s'en fut une fuivante
D'Agéa, le chercher. Pendant cette tourmente,
Béryn jouait fa robe, et le regard èn feu

Tempêtait et jurait le ſacré nom de Dieu.
La ſuivante auſſitôt ſe hâta de lui dire :
" Vitement au logis, il faut venir Meſſire,
Votre mère eſt mourante, et ſi la voulez voir
Vivante encor, venez, il n'y a, vous aſſure,
Pas un inſtant à perdre."—" Et qui t'as d'aventure
Permis me relancer de la ſorte au terroir,
Impertinente Kitt?" . . . dit Béryn en colère.
—" Meſſire, ici je viens au nom de votre père!" . . .
—" Retourne à la maiſon, ne trouble plus mes jours,"
Dit Béryn ; " puiſſes-tu proſpérer à rebours!
Va-t-en ſotte, va-t-en, va-t-en à tous les diables,"
Pourſuivit-il avec des jurons effroyables,
Jurant Jacques et Pierre et les ſaints du bon Dieu,
" Va-t-en, et garde-toi de chiffonner mon jeu.
Si tu n'étais ici de la part de mon père,
Je te ferais paſſer le goût du pain, mégère !
Que ma mère fut morte, oh ! oui ! l'aimerais mieux
Que de riſquer ainſi perdre tous mes enjeux !"
Diſant ces mots il mit la ſuivante à la porte
Avec ce vœu bénin : " Que le diable t'emporte !"
Et puis violemment ſur le tapis ſoudain
Jetant les dés, du coup perdit ſon Saint Fruſquin.
Alors ſur les gagnants en frémiſſant de rage,
Il bondit, ſe rua, caſſa tout, fit tapage,
Mais ſes vils compagnons qui craignaient Favinus
N'oſant pas ripoſter s'en furent mordicùs !
Toujours prêts cependant à la fin de l'orage
Rejouer avec lui, lui gagner ſes écus !

Dès qu'Agéa fut morte, on le ſut par la ville,
Et quand ſonna le glas pour elle, il fut facile
Voir comme on l'eſtimait ;—mais ſon fils, mais Béryn

N'y prit garde vraiment ; et n'en eut nul chagrin :
Il s'en fut rechercher de nouveaux camarades
Avec leſquels il but Dieu ſait quelles raſades ;
De ſon père Béryn, je le dis, faiſait fi,
A Dieu même, je crois, il eut porté défi !

D'Agéa Favinus fit pour les funérailles
De grands préparatifs, force Prêtres, Prélats,
Y furent conviés ;—nombre de victuailles
Furent miſes à ſac dans ces triſtes ébats ;
Pour la femme d'un Roi jamais plus de largeſſes
On ne les vit ; jamais on ne dit plus de meſſes.
Pendant un mois et plus du jour de ſon trépas
Dans un cercueil de plomb de Favinus la femme
Reſta dans la maiſon ; mais Béryn ne vint pas,
Et ne dit un *pater*, un *ave* pour ſon âme :
Sa penſée était toute à la dépenſe, au jeu,
A la luxure auſſi ; car ſi l'on n'y prend garde,
La jeuneſſe, c'eſt ſûr, n'a pas de ſauvegarde ;
D'emblée elle ſe rue au vice palſembleu !
Adonc il me paraît que dis avec juſteſſe
Que quiconque ſans frein a paſſé ſa jeuneſſe
Reſſemble à l'arbre qui n'étant pas émondé
Ne peut plus ſe plier, croît mais dégingandé,
Incapable porter des fruits, mais en revanche
Très déméſurément allongeant mainte branche.
C'eſt que nous ſavons tous que dans les premiers ans,
La verge fait pouſſer la vertu des enfans ;
Quand une plante eſt verte, il n'eſt pas difficile
Sous nos fragiles doigts de la rendre docile ;
Mais laiſſez la pouſſer à ſon gré quelque temps,
Nos bras pour la courber reſteront impuiſſants :
Favinus ne put donc, et ce fut grand dommage,

Quand Béryn devint grand le ſoumettre au pliage ;
Car chaque jour Béryn ſe levait et dînait
Sans ſe laver ; et puis vitement s'en allait
De vers ſes compagnons, et ſans vergogne aucune,
Jouer inſolemment ſes habits, ſa pécune ;
Et puis il revenait au logis vers le ſoir
Tout débraillé ſouper, et dormir comme un loir :
Telle était de Béryn la manière de vivre,
Quand il ne ſe battait alors qu'il était ivre,
Et c'eſt pourquoi ſaignait le cœur de Favinus
De le voir de ſa mère oubliant les vertus
Aller le jour, la nuit courir la pretentaine,
Sans égard pour la morte, et ſans montrer de peine ;
Et de par la cité tout le monde en jaſait
Et trouvait ce Béryn par trop mauvais ſujet.

Un jour lorſque Béryn vint vers ſon domicile
Aſſez tard ;—Favinus crut qu'il ſerait facile
Par bonté, par douceur le ramener au bien,
Donc il le ſermona, mais las ! n'en obtint rien !
Si que ce pauvre père avec viſage blême,
Le cœur gros de chagrin ſe ſépara de lui.
Ne puis vous dire ici quel il fut ſon ennui,
Croyez-le, dans ces jours ſa peine fut extrême.
Bref et pour en finir, vous dirai qu'Agéa
Fut duement enterrée.—Il y avait déjà
Trois ans que Favinus vivait veuf et ſans femme,
Ce qui, faiſait, le dis, honneur à ſa grande âme,
Lorſqu'un beau jour on vint inſtruire l'Empereur
Que Favinus était plongé dans la douleur
Toujours, toujours, toujours, et ſans fin et ſans ceſſe,
Pleurant cette Agéa l'objet de ſa tendreſſe ;
Ce qui fit qu'Auguſtin de Rome l'Empereur

En fut marri, chagrin jusques au fond du cœur,
Si bien qu'il convoqua de suite les sept Sages,
Et tous les Sénateurs avec leurs parentages,
A l'effet discuter, examiner ce cas,
Savoir si Favinus au delà du trépas
A Madame Agéa devait être fidèle,
Et rester sans solace à sa douleur cruelle.
Le Conseil décida que pour un grand malheur,
Le seul remède était un aussi grand bonheur !
Et lorsque l'Empereur eut su cette nouvelle
Il se dit : Favinus de par une autre belle
Doit certe être guéri ;—si que comme il avait
Je dirai sous la main, beauté qu'il adorait
En tout bien tout honneur, plus que sa propre vie,
Mais qu'il ne pouvait point épouser cette fois
Puisqu'il était déjà de l'hymen sous les lois,
Il voulut, c'était bien, que cet objet d'envie,
Cette femme modèle, et ce morceau si beau
Devint de Favinus la perle, le joyau.
Or désirs d'Empereurs en toutes les contrées
Comme désirs de Rois sont des choses sacrées.
Adonc ce Favinus tenté par cet appeau
Je le dis, c'est un fait, ne se ressouvint guère
De Madame Agéa sa défunte première,
Non plus de sa promesse à jamais rester veuf,
Que voulez-vous cet homme avait le goût du neuf?
Si bien que tous ses soins furent plaire à la femme
Qui se nommait Ramé ; que vive fut sa flamme,
Si qu'il ne trouvait dà ni repos, ni plaisir,
S'il ne pouvait toujours et la voir et l'ouïr ;
Que rien n'était plus beau pour lui que son visage,
Si bien qu'on l'accusa d'être en plein radotage.
Mais vrai ! que voulez-vous ? Nous sommes le jouet

Du deftin qui de nous fe moque s'il lui plaît !
Auffi bien, entre nous, je le dis fur mon âme,
Jamais ne vécut homme affolé d'une femme
Plus que ne le devint de Ramé, Favinus ;
Ajoutez à cela, je vous le dis en fus,
Que la dame Ramé fachant, c'était peu brave,
Combien ce Favinus il était fon efclave,
Sut très bien profiter de l'amoureux pouvoir
Qu'elle obtenait fur lui pour en faire à fa tête ;
Et contre Béryn pour attirer la tempête
Elle inventait la dame au gré de fon vouloir
Quelque rufe fubtile ou quelque ftratagème
Pour faire le Béryn ainfi qu'on dit au même.
Et plus ce Favinus fe courbait fous Ramé,
Plus elle s'efcrimait cette femme maîtreffe
Afficher de l'humeur, fi bien qu'à point nommé
A bien elle amena fon deffein la traîtreffe !
Ce que ne trouve beau, certe en l'état normal,
Mais chez dame Ramé, c'était un peu moins mal,
La dame obéiffant aux vœux de fa nature,
Qui n'était, entre nous, douce, je vous affure.
Mais encor que Ramé de la forte intriguât,
Ce n'eft dire que femme ait la griffe du chat,
D'autrui ne touchons pas indûment la bleffure,
Et prenons, comme il eft, le monde d'aventure ;
Difons-le cependant, l'efprit et la raifon,
Et l'éducation, tout fait que les marâtres
Ont peu de charité, font très acariâtres
Envers les malheureux enfants de la maifon,
Que pour les évincer elles emploient la rufe,
Se laiffant offenfer pour avoir une excufe
Plus tard, mener à bien leur lâche trahifon.

Maintenant de Ramé plongeons un peu dans l'âme ;
Et voyons le défir fecret de cette femme ;
Pour le dire, en paffant, c'était, ça fe conçoit,
Jeter entre le fils et le père du froid
D'abord, et puis enfuite, et fans miféricorde
Semer la zizanie, attifer la difcorde,
Car elle favait bien que l'aimant comme un fot,
Favinus la croirait fi dans une occurrence
Elle accufait Béryn un beau jour d'une offenfe,
Et qu'elle aurait ainfi pardieu le dernier mot !

Cependant ce Béryn découfue et fans fuite
Continuait toujours fon indigne conduite,
Fine mouche, Ramé lui fit force mamours,
Lui donna beaucoup d'or, des habits de velours,
Lui donna qui plus eft de bien bonnes paroles
Pour mieux diffimuler fes inftincts malévoles ;
Elle eut mangé pourtant fon cœur fans pain ni fel,
Mais elle fut cacher fi bien fa félonie,
Et joua fi ferré toujours fon jeu cruel,
Que Béryn ne fut pas en voir la vilénie.

Donc voilà qu'une nuit que le dit Favinus
Etait au lit avec Ramé fa jeune femme,
Il la prit dans fes bras, lui dit force rébus,
L'appela fon amour, fon tréfor et fon âme,
Et fa joie, et fon bien, voire fon paradis,
Et lui dit : " Pourquoi donc avez-vous des foucis,
Etes-vous auffi trifte alors que je vous aime
D'un amour fans égal, et d'une ardeur extrême ?
Parlez," pourfuivit-il, " parlez, dites cher cœur
Qui peut ainfi caufer cette fombre douleur ?
Si c'eft en mon pouvoir, oh ! foyez en certaine

Sitôt que la ſaurai s'éteindra votre peine."
Sur ce, Ramé gémit, et d'un ton pleurnicheur
Du fiel qui l'oppreſſait débaraſſa ſon cœur :
" Si j'ai tant de chagrins, mon Dieu ! ce n'eſt merveille !"
Dit-elle en ſoupirant de ſa bouche vermeille :
" Je perdis le repos quand je vous épouſai,
Mais contre le hazard lutter, ce n'eſt aiſé,
Donc je dois ſupporter mon ſort ſans trop me plaindre,
Et ſur moi ne laiſſer mes maux par trop déteindre."
Alors par des propos vagues et tortueux,
Elle enflamma le cœur de l'époux amoureux,
Ne ſaurais dire ici ſes paroles hargneuſes,
Ses coups de patte adroits, ni ſes plaintes piteuſes,
Suffit que vous ſachiez que de ce Favinus
Elle empauma l'eſprit . . . Que vous dire de plus ?
Elle lui fit tourner ſans pitié la cervelle,
Pleurant ou piaillant, mais toujours reſtant belle ;
Elle en fit tant et tant, le prit d'un ton ſi haut,
Qu'elle le fit échec et l'emporta d'aſſaut.
" Hélas ! ſur moi malheur !" . . . en pleurant, criait-elle,
" Hélas ! ſuis mariée . . . et c'eſt peine éternelle !
Voyez, s'il arrivait qu'il m'advint de par vous
Un enfant ! . . . oh ! mon Dieu, que ferais-je entre nous ?
Puiſque votre Béryn d'un premier mariage
Etant le fruit, aura droit à votre héritage ?
Il faudrait donc alors que mon malheureux fils
Pour gagner du ſavoir, il s'en fut à l'école,
Car il mourrait de faim ce fils ſur ma parole ! . . .
La belle deſtinée ! . . . oh ! pour moi que d'ennuis,
Comme votre Béryn ſi mon fils devait être

Vaudrait mieux pour lui dà ! certes ne jamais naître ;
Car Béryn, votre fils, et vraiment c'eſt hideux,
Ne revient au logis au plus qu'un jour ſur deux ;
Depuis les trente jours que nous faiſons ménage,
Par pitié, quinze fois, ſans doute davantage
Lui donnai des habits neufs pour remplacer ceux
Perdus, prétendait-il, dans ſes tripots affreux.
Oh ! s'il était mon fils ! j'aimerais mieux, l'avoue
Le voir mis à néant, que grouiller dans la boue :
S'il continue ainſi, voyez-vous, notre avoir
Entier y paſſera ; ça fait mon déſeſpoir.
Si n'en étiez marri, par Saint Jean ! ſuis ſincère,
De ce jour il irait loin d'ici ſe refaire,
Et ne ferait vêtu, j'en prends à témoin Dieu,
S'il s'aviſait encor perdre ſa robe au jeu."
—" Merci ! très grand merci, ma gentille épouſée
Pour ce ſage diſcours ; bonne eſt votre viſée,"
Repartit Favinus ; " ce ſera faute à lui
Si de voir Béryn nu je dois avoir l'ennui ;
Auſſi bien, je le ſais, ſa conduite eſt vilaine,
A des jeux de hazard il perd, choſe certaine,
Beaucoup d'or et d'argent ; donc à vous grand merci
De m'avoir éclairé ;—n'ayez plus de ſouci."

Le lendemain Béryn ſe leva de bonne heure,
Et jetant les hauts cris, demanda des habits ;
De ſon appel en vain retentit la demeure,
Nul ſerviteur ne vint ; la fortune avait pris
Sa route ailleurs, bien ſûr.—En entendant ſon fils
Crier et tempêter Favinus ſe réveille,
N'ayant rien oublié du ſermon de la veille,
Donc il ſe lève vite, et s'en va de ce pas,
Trouver Béryn ſon fils qui ne l'attendait pas,

Et ſans plus de façon ayant pris une chaiſe
L'ire au cœur cependant, ainſi lui dit ſa thèſe :
" Je viens pour te donner, mon noble fils Béryn
De gentille manière une leçon utile,
Prends pitié de toi-même, et ſois ton médecin,
La cure, ſi tu veux, ne ſera difficile.
Pour toi l'âge viril eſt venu, très cher fils,
Il eſt temps et grand temps que changes de conduite,
A vingt ans ton eſprit n'a pas la moindre ſuite,
Tu ne ſais rien, Béryn, car tu n'as rien appris,
Adonc ſi tu voulais chercher la ſapience,
L'honneur et la vertu, voire la bienſéance,
Tu cauſerais, vois-tu, grand plaiſir à mon cœur.
Quitte une bonne fois tous tes jeux de malheur,
Et ta ribauderie, ainſi que tes marelles,
Tes vilains compagnons, tes femmes de ruelles,
Et rentre, mon doux fils, rentre dans le giron
Des gens de bien, mais ſi tu fais le fanfaron,
Auſſi vrai que le Chriſt ſur la croix rendit l'âme,
Pour le ſalut de nous pécheurs,... par Notre Dame!
Tu devras te tenir dà ſur tes propres piés,
Car ne veux plus ſouffrir un tel état de choſe,
Ni te vêtir à neuf de deux jours l'un, ne gloſe.
Que ſi tu veux quitter tous ces diſgraciés,
Tes compagnons d'orgie, et ſuivre la ſageſſe,
Te donnerai ta part, je t'en fais la promeſſe
Des biens dont le bon Dieu me fit un jour l'octroi,
Si tu ne veux changer, mets cela dans ta tête,
Tu n'auras, crois-le bien, mon doux fils, rien de moi.
Avec tes jeux de dés, dis ! toi que rien n'arrête,
Après ma mort crois-tu maintenir mon honneur ?"
Lors Béryn s'aſſombrit, et d'un ton fort revêche
Répondit à ſon père : " Eſt-ce un ſermon ?... un
prêche ?

Je ne vous ſavais pas, oui-dà, prédicateur !
Mes habits, mes habits que je portais naguère
Faites-les moi donner, Monſieur mon très cher père,
Mes compagnons de jeu m'attendent, je le ſais,
Et de mon pied léger ſans plus tarder, je vais
Les rejoindre, le veux ; pour tous vos héritages,
Ne quitterai mes dés, ni tous mes débraillages,
Faites de vos argents pendant que vous vivez
L'emploi qu'il vous en plaît, tout ce que vous voulez,
Quand ils me reviendront à mon tour, à ma tête
Moi j'en ferai l'emploi,—nargue de la tempête !
Alors je fêterai les jeux et les amours ! . . .
Tu-Dieu ! qui vous a fait la leçon très cher père !
Pour me traiter ſoudain de ſi bruſque manière ?
Je ſais d'où vient le vent . . . que proſpère à rebours
La femme qui ſi bien ſait confiſquer vos jours !
Vous êtes affolé de cette péronnelle,
Tout le monde le dit, gare à votre cervelle !
Dire qu'un homme ſage, auſſi de bon conſeil,
Se laiſſe d'une femme écraſer ſous l'orteil !
Maudit ſoit-il le jour où cette acariâtre
En fîtes votre épouſe, en fîtes ma marâtre,
Sous ſon jupon avez laiſſé, j'en ſuis fâché
Votre nom, votre honneur, et c'eſt un grand péché !"

Sur cela Favinus ſe leva de ſa chaiſe
Et l'envoya rouler au loin, par parenthèſe,
Jurant dans ſa fureur par le Dieu tout puiſſant,
Qu'il ſe repentirait de ſon dire indécent
Son fils Béryn. Mais lui, rude en ſa vaillantiſe,
Ne tint compte de rien. "Je veux une chemiſe !"
Dit-il, "j'en ai beſoin." Puis il chercha partout
Pour en aviſer une, et n'en trouva du tout.

Lors allant fureter, fouiller dans ſes défroques,
Dans ſa mauvaiſe humeur il s'affubla de loques,
Et put voir cette fois nud quel homme il était,
Ce qui je l'avouerai, le mit fort en colère,
C'eſt que, dit entre nous, ſans pudeur il montrait
Ce que l'on cache aux yeux par devant, par derrière.
Alors il s'avança de vers Monſieur ſon père :
" Voyez dà," lui dit-il, " comme ſuis fagoté,
Si pour moi c'eſt honteux, c'eſt une indignité
Pour vous!" . . . Mais Favinus le laiſſa parbleu faire,
Et beugler bel et bon, le tout ſans ſouffler mot,
Ce qui fit que Béryn penſa tout auſſitôt
Que ce n'était point las! une plaiſanterie,
Et que ſon père dà n'entendait raillerie.
Maintenant, ſe dit-il, je ne le vois que trop,
Que Madame ma mère elle a quitté ce monde!
Alors il commença dans ſa douleur profonde
De la vie à trouver bien amer le ſirop.
Béryn! mon bel ami! prends garde à ta bleſſure,
Elle eſt béante, et vive en ſera la piqûre,
Si tenais pour certain ce qui doit t'advenir,
Maintes et maintesfois ſouhaiterais mourir.
Il n'eſt bâton ſi ſûr qui dans l'ire vous mette,
Que lorſqu'on eſt battu par ſa propre baguette,
Le poirier a fleuri ſaute, ſaute Béryn!
Mais de tomber ſur toi le fruit eſt en chemin;
Dans la ſaiſon d'été tu ne fus ſur tes gardes,
L'hiver vient qui t'apporte épreuve par tes hardes!

Par pudeur ce Béryn ne fut dans la cité,
Mais il prit le chemin déſert du cimetière,
Ayant pour ennemie une belle mégère,
Hier encore amie,—il était dépité,

Et comme un fou bouillait de honte et de colère.
" Hélas !" disait Béryn, " où donc avant ce jour
Etait-il mon esprit, que—le diable m'emporte !
Je ne susse vraiment que ma mère était morte !
Maintenant, le crains bien, j'aurai des raisons pour
En acquérir la preuve—hélas ! la messagère
Qui venait me parler pour la revoir ma mère—
Avant que sur ses yeux la mort ne vint s'asseoir,
N'ai daigné l'écouter, quelque fut son vouloir,
Sans pitié ni remords je l'ai mis à la porte
Avec un 'je le veux !' de bien vilaine sorte !
Hélas ! pauvre je suis ! . . . oui, je suis demi-nu ;
J'ai dormi lourdement, oui, c'est un fait connu !
Hélas ! oh ! j'ai bien faim ! . . . oh ! quelle affreuse
peine !
Pour l'homme qui me voit suis un objet de haine."
Tel était de Béryn l'assez peu gai refrain
Lorsque du cimetière il suivait le chemin.

Quand Béryn à la fin arriva dans l'église,
Que de sa bonne mère il fut près du tombeau,
Il changea de couleur, et le dis sans feintise
Il devint pâle et blême, et certes n'était beau.
La douleur le frappa d'une rude manière,
Si que sans connaissance il tomba sus ! à terre !
Il y resta long-temps avant de s'éveiller,
Ses cinq sens étaient morts, ne faut s'émerveiller ;
Quand il revint à lui, crois qu'il vit sans lacune,
Que des petits, des grands se fiche la fortune.
Lors il frappa des pieds, s'arracha les cheveux,
Et des pleurs, de vrais pleurs coulèrent de ses yeux.
Moult il se repentit d'avoir laissé sa mère
Avec grand' dureté quand elle était sur terre,

S'accouda ſur ſa tombe, et d'un regard piteux
Remonta ſon paſſé—paſſablement hideux.

Maintenant, fit Béryn, ô Dieu rempli de gloire!
Qui de rien avez fait tout, c'eſt là de l'hiſtoire;
Ciel et terre, homme et bête, enfin tout au total,
La penſée auſſi bien que l'ignoble animal,
Puiſque dans le guignon ſuis tombé par ma faute,
Vous demande pardon, aide, grâce, ſecours,
Pour folie et méfaits . . . car vous êtes mon hôte,
Et les débordements les pardonnez toujours!
Mettez, vous le pouvez, ma douleur et ma peine
Dans la balance avec mon préſent déſeſpoir,
Ma prière, Seigneur, ne la rendez pas vaine,
Que je ne ſois réduit toujours broyer du noir.
La fortune m'a pris d'abord ma pauvre mère,
Depuis en m'enlevant l'amitié de mon père
Elle m'a laiſſé nu, mais Seigneur des Seigneurs
Vous pouvez les mater ces cruelles rigueurs;
La fortune à préſent me laiſſe l'exiſtence
Pour me vexer, c'eſt ſûr, parce que j'ai ſouffrance,
Que ſuis ſevré de jeu, de joie et de plaiſir
Et que ſerais heureux, ſi je pouvais mourir.

Maintenant ce Béryn le laiſſe à ſa misère,
Au culte un peu tardif de ſa défunte mère;
Il me plaît retourner à Madame Ramé
Qui ſe mit à penſer quand tout fut conſommé,
Que Béryn fut parti, qu'on pourrait par la ville
La blamer le laiſſer promener ſa guenille,
Voilà pourquoi virant de bord cette Vénus
Dit à ſon cher époux, au noble Favinus:
« A propos de Béryn qu'avez-vous fait, Meſſire!

Parce qu'en plaiſantant, de lui j'ai pu mal dire,
Voilà que vous ſouffrez qu'il s'en aille partout
Nu comme un ver, ce n'eſt pas du tout de mon goût;
Que dira-t-on de moi? mon cher, de par la ville?
On dira que vous ai tant remué la bile,
Que je vous ai forcé renvoyer votre fils,
De grâce faites-le revenir au logis."
—"Nenni!" dit Favinus, "pour ce qui me regarde,
De ſitôt le mander ici je n'aurai garde;
Puiſque de mes avis il fait ſi peu de cas,
Son état quelqu'il ſoit ne m'inquiète pas;
De ſa conduite on ſait quel eſt l'affreux programme,
Et s'il va dévêtu, ce n'eſt pas à vous, femme,
Qu'on s'en prendra, bien ſûr, mais ſeulement au jeu
Qu'il aime à la folie, et dont il fait ſon Dieu!"
—"Vous êtes dans l'erreur," dit Ramé, "ſur mon
Je le ſais bel et bon on m'accuſera moi; [âme
Adonc ſi vous m'aimez, gentil Sire, pourquoi
Ne pas le ramener au logis?... le proclame,
Vraiment ce ſerait mieux. Vous eſſaierez, cher cœur,
Plus tard le corriger en uſant de douceur.
Faites-lui donc donner nouveaux habits de grâce,
Qu'entre Béryn et vous la diſcorde s'efface."
Ainſi parla Ramé, toutefois dans ſon cœur
Poitrinant pour Béryn ſa haine et ſa fureur.
"Eh bien!" dit Favinus, "oubliant ma colère,
M'en vais aller chercher Béryn,—mais foi de père!
L'euſſe laiſſé tout ſeul à ſon ſort malheureux
Si ce n'était Ramé pour plaire à vos beaux yeux!"

Immédiatement donc ſuivant ſa parole,
Avec un, deux ou trois ſuivants ou ſerviteurs,
De la ville il s'en fut de l'un à l'autre pôle

Dans tous les mauvais lieux hantés par les joueurs,
S'informant de Béryn, mais là, pas plus qu'ailleurs
Ne pouvant le trouver; dans ce moment de crise
On arriva soudain au porche de l'église,
Si que les serviteurs entendirent Béryn
Qui disait aux échos son immense chagrin.
Favinus en plongeant son regard sous la voûte,
Vit la tombe où gisait Dame Agéa sans doute,
Car tout à coup son œil il se voila d'un pleur,
Et puis il s'écria du profond de son cœur:
" Agéa! mon trésor! la moitié de mon âme,
Agéa! mon ancien et mon nouvel amour!
De nos deux cœurs hélas! pourquoi faut-il qu'un
jour,
Un jour affreux!... la mort ait séparé la flamme,
Car dans ces jours passés et perdus à jamais,
Mes plaisirs furent grands, autant que mes regrets."
Et puis se rappelant de son Béryn la mère,
Et comme elle était bonne, avenante, et sincère,
Il vint près de Béryn le cœur gros d'un soupir.
Mais sitôt que Béryn eut reconnu son père,
Il ne voulut rester, il voulut déguerpir;
Si bien que Favinus lui dit: " De par la ville
Nous t'avons, mon doux fils, cherché, ne t'en va pas.
A mon cœur, malgré moi, si donnant un soulas,
Je t'ai parlé tantôt d'une humeur peu facile
Pour t'engager à suivre un peu mieux la vertu,
Tu n'aurais dû le prendre autant à cœur, vois-tu,
C'est pourquoi laissons là tout levain de colère.
Je vois bien ta douleur par rapport à ta mère,
Par ainsi calme-toi; fais trève à ton chagrin,
Que les plaisirs décents soient tes plaisirs, Béryn.
Au logis trouveras, ne te mets pas en peine,

Harnais pour ton cheval, vêtements par douzaine ;
Que ſi tu veux, Béryn, devenir Chevalier,
J'irai voir l'Empereur ce ſoir pour le prier
T'accorder cette grâce ; et toute la dépenſe
Qu'il faudra, la ferai, je t'en réponds d'avance :
Car, vois-tu, tant qu'aurai, mon cher fils, de l'argent,
De rien ne manqueras, je me fais ton agent."
" Mon père, grand merci !" dit Béryn d'un air triſte,
" Mais la Chevalerie eſt fort peu de mon goût ;
Pourtant à m'obliger ſi votre cœur perſiſte,
Après m'avoir ouï, le pouvez malgré tout.
Tenez, père, tenez, vous avez une femme
Que tendrement aimez ; ſi, je l'ai pour certain,
Vous avez des enfants par elle, ſur mon âme,
Depuis l'aube du jour juſques à ſon déclin,
Elle complotera pour ſemer la diſcorde
Entre nous deux ; cherchant, et ſans miſéricorde
A happer pour les ſiens votre or et votre argent,
Car ſi royalement vous vivez, mon cher père,
De votre fils Béryn ſi vous faites l'agent,
Votre femme elle aura des tréſors de colère
Sur le père et le fils à déverſer, c'eſt ſûr !
Juſqu'à ce que pour elle enfin le fruit ſoit mûr,
Que votre volonté par elle ſubjuguée,
Lui ſoit à tout jamais acquiſe et déléguée.
Pour arriver au but conſtant de ſes déſirs,
Cette femme uſerait vos jours en déplaiſirs,
Et d'excès en excès cette tendre colombe
Alors vous lancerait ſans pitié dans la tombe.
Je ne veux pas cela. Donc pour arranger tout,
De me faire Marchand, j'ai deſſein, c'eſt mon goût ;
Et j'abandonnerai mon héritage, père,
Et le relâcherai pour toujours ſans colère,

En échange, pourtant, de cinq larges vaiſſeaux
Ayant pour chargement de belles marchandiſes,
Afin mener à bien mes futures empriſes,
Et gagner de l'argent, de l'or à frais nouveaux.
Si vous y conſentez, dites-le moi, mon père,
Et faites en dreſſer contrat chez un notaire."

Favinus fut charmé dans le fond de ſon cœur
De voir ſon fils Béryn dans un mode auſſi ſage,
Il lui dit cependant: "C'eſt un enfantillage
D'abandonner ainſi pour un ſi grand labeur
Honneurs et dignités." Pourtant la joie à l'âme
Il partit au galop pour rejoindre ſa femme,
Et ſitôt qu'il la vit, avec préciſion
Il lui dit de Béryn la réſolution.
Ramé ne put cacher, quoique bien fine mouche,
Son immenſe bonheur, ſa ſatisfaction,
En apprenant ceci, jouant l'affection,
Elle embraſſa ſoudain Favinus ſur la bouche,
Et puis le câlina, lui diſant: "Favinus
M'accorderez ce que je déſire le plus,
Rentrerez, n'eſt-ce pas, dedans votre héritage,
De votre amour pour moi, me donnerez ce gage."
Et puis, en minaudant ces amoureux diſcours,
Elle épluchait ſa robe, en chatte bien appriſe
Pour empaumer ſon homme; avec grand' mignardiſe
Sur Favinus paſſant ſa patte de velours.
Favinus n'y tint plus, il la prit par la taille,
Et de brûlants baiſers ſur ſon front fit ripaille;
Lui diſant: "Cher amour, compte qu'avant ce ſoir
Sans arrière penſée aurai fait mon devoir."
—"Grand merci!" . . . dit Ramé, "mon Souverain, mon Maître,

Vous que pour mon ſoutien, me plais à reconnaître ;"
Lui jurant ſes grands Dieux qu'elle ſerait toujours
Pour lui gentille et bonne. Et ſur ce beau diſcours
Qui devait être cru, tant ſimple était ſon ſtyle,
Ce Favinus s'en fut. Oh ! pourquoi Dieu du ciel
Ce monde eſt-il ſi plein d'amertume et de fiel ?
Oh ! pourquoi dans les champs auſſi bien qu'à la ville
L'infâme trahiſon prend-elle domicile ?

Paſſons pour le moment l'éponge là deſſus
Revenons, s'il vous plaît au Seigneur Favinus.

Quand il revit ſon fils il aiguiſa ſa langue,
Dans ſa tête arrangea, combina ſa harangue,
Et pour le faire au même il le prit par la main,
Et puis en mi bémol lui lança ſon latin :
" Je te l'ai déjà dit, c'eſt un enfantillage,
Vouloir être Marchand, mon très cher fils Béryn
Puiſqu'un jour, tu le ſais, auras un héritage.
Car vois-tu, ſi tes biens, tu les perdais jamais
Plus que toi cher Béryn certes j'en ſouffrirais ;
Et puis ſi je mourais pendant ta longue abſence,
Ma fortune pourrait t'être priſe par chance,
Ou n'en aurais au plus qu'une bien foible part.
Mais d'un autre côté, je te le dis ſans fard,
S'il me faut t'acheter ton futur héritage,
En frêtant cinq vaiſſeaux, pour faire un tel naulage,
Ne ſais comment m'y prendre à moins d'hypothéquer
Mes terres, et mes droits ſur mon bien d'abdiquer.
Et tu ne voudrais pas dans cette circonſtance
A cette extrémité me réduire, je penſe.
Cependant dans ton cœur ſi tu nourris l'eſpoir
D'être Marchand, Béryn, je ferai mon devoir,

Duſſé-je de très près toucher, c'eſt mon affaire,
A ma propriété ; ce que, je ſuis ſincère,
Je ne ferais que pour contenter ton vouloir."

Je ne peux pas ici m'arrêter pour vous dire
Leur converſation, ce qui doit vous ſuffire
C'eſt d'être informé que ſi bien vira de bord
Favinus, qu'auſſitôt qu'ils devinrent d'accord,
Par-devant l'Empereur ſans tarder davantage
Favinus emmena ſon très cher fils Béryn
Pour faire ceſſion de ſes droits d'héritage
Contre les cinq vaiſſeaux chargés de leur butin.
Adonc, ouvertement, et non pas à voix baſſe,
Fut dreſſé le contrat par-devant l'Empereur,
Les Anciens de la ville, et plus d'un Sénateur ;
Cette publicité le rendant efficace.
L'acte de ceſſion fut dûment cacheté,
Ainſi que le contrat, ou plutôt le traité
Du père avec le fils, et le tout prit ſa place
Entre les mains d'un tiers juſqu'à ce que Béryn
Fut de ſes cinq vaiſſeaux ſaiſi ; ce fut la fin.

Qui quitta la ſéance avec la joie à l'âme ?
Ce fut ce Favinus ! . . . il alla vers ſa femme
Et lui dit : " Maintenant mon amour, mon doux cœur,
Eſt conclu le marché par-devant l'Empereur,
Il n'y manque plus rien,—rien que la marchandiſe,
Avec les cinq vaiſſeaux dont je dois livrer priſe."
" Cela ne manquera pas long-temps," dit Ramé,
" Je brûle que ce ſoit un marché conſommé."
Et puis elle danſa ; puis tous deux aviſèrent

Aux moyens d'y pourvoir, et très long-temps causèrent.
Oh! que ce monde eſt faux! . . . N'eſt-ce pas une horreur
Le voir tromper ſon fils ce noble Sénateur!

Quand à la fin de tout ces cinq larges navires
Equipés et frêtés furent pleins de ſourires,
Favinus et ſon fils furent vers l'Empereur
Où maint Grand de l'Etat, auſſi maint Sénateur
Se trouva d'aventure; et ſe fit le partage
Des deux contrats. Béryn ſaiſi des cinq vaiſſeaux
Fit de ſa ceſſion à Favinus hommage,
Et chacun fut content. N'en dirai davantage.
Favinus glorieux et jouant le héros,
A ſa femme apporta l'acte d'inveſtiture,
Et Ramé ſe trouva bien heureuſe, vous jure;
Car elle avait vaincu Favinus et Béryn,
Et le prix du vainqueur le tenait dans ſa main.
Je quitte maintenant Favinus et ſa femme,
Et de Béryn je vais voir quel fut le programme.

Quand pilotes, marins furent prêts, ce Béryn
A la grâce de Dieu fit mettre voile enfin
Devers Alexandrie; un vent très favorable
Les porta gentiment pendant plus de deux jours,
Mais il ne ſe maintint, et ne fut pas durable,
Et ſur eux deſcendit ſoudain durant le cours
De la troiſième nuit une brume ſi forte,
Qu'ils ne pouvaient ſe voir, eux, non plus leur eſcorte;
Et qu'on était heureux en telle occaſion,
De ſa mère avoir eu la bénédiction.

Pendant trois jours, ſur eux tombèrent des ténèbres
Qui leur fit un réſeau de voiles ſi funèbres,
Qu'un chacun et que tous, et ſur chaque vaiſſeau,
Crut dans ſon déſeſpoir être près du tombeau,
Si qu'au Dieu tout puiſſant ils firent leur prière,
Remettant dans ſes mains leur âme en leur misère :
Le quatrième jour enfin leva ſur eux
Un ciel plus homogène, un ciel moins nébuleux,
Mais un vent s'éleva ſi puiſſant, ſi colère,
Qu'il fit faire aux vaiſſeaux école buiſſonnière,
Les lançant dans l'eſpace, et les faiſant marcher
Tout à rebours du port qu'ils prétendaient toucher.
Chacun ſur le vaiſſeau fit grand' preuve d'adreſſe,
En manœuvrant pendant ces moments de détreſſe.
Notez que de la mer telle fut la fureur
Que, le premier, Béryn, qui certe avait du cœur,
A toute ſa mégnie offrit le bel exemple
Sous la voûte du ciel, de Dieu le plus beau temple,
De confeſſer tout haut ſes péchés fort nombreux,
Et chacun confeſſa ſes penchants vicieux,
Entre les mains de Dieu remettant d'aventure
Leur planche de ſalut, voire leur vie impure.
Le vent était ſi fort et ſi mauvais le temps,
La foudre avait des ſons ſi fréquents, ſi ſtridents,
Que pendant cette nuit, une nuit bien atroce,
Ils ne furent ces gens, pas du tout à la noce.
Après cela pourtant Dieu voulut que le vent
Devint un peu plus doux, ſi que Béryn trouvant
Qu'il ſerait bon ſavoir ſans tarder davantage
Le ſort de ſes vaiſſeaux, fit venir un marin
Et lui dit de monter au plus grand mât ſoudain,
Et de ſes yeux guigner au loin dans l'entourage,
Si les quatre vaiſſeaux il ne les voyait pas ;

Car ſans l'aide de Dieu de chacun l'équipage
Avait, c'était certain, bien pu périr hélas !
En un temps le marin du haut du mât de hune :
" Dans ce jour," a-t-il dit, " vous ſourit la fortune,
Meſſire ; j'apperçois tous vos quatre vaiſſeaux
Fendant à qui mieux mieux le vaſte ſein des flots,
Et de plus, pas très loin, Meſſire, je vois terre ;
Si nous nous dirigeons vers l'orient, j'eſpère,
Que la marée aidant, nous y pourrons toucher,
Ou de très près au moins pourrons en approcher."
" Lors," pourſuivit Béryn, " béni ſoit Dieu le père !
Car où nos cinq vaiſſeaux jetteront l'ancre, eſpère,
Que ne pourrons avoir ni guerre à redouter,
Ni moleſtation ;—de ce, puis me vanter,
Que notre cargaiſon contient dans ſon eſſence
Marchandiſes de choix, et de grande importance,
Qui ne craignent en rien la prohibition,
Et que ne touchent pas lois d'exportation.
Pilote ! c'eſt pourquoi ne ſaurais trop le dire,
Le mieux que tu pourras devers la côte vire ;
Afin que lorſqu'en vue il feront nos vaiſſeaux,
Du port en même temps entrions dans les eaux ;
Lors tu pourras lacer une ou bien deux bonnettes,
Afin que ſans danger nous approchions plus près !"

Et lorſque de la côte ils furent tout auprès,
Que l'on diſtinguait tout ſans ſecours de lunettes,
Pas un des matelots ne put dire, de fait,
Quel était le pays duquel on approchait ;
Si que Béryn voulant dans cette circonſtance
Des penſers d'un chacun s'éclairer par prudence,
Fit mander deux marins de chacun des vaiſſeaux
Pour avoir, en conſeil, leurs avis ſpéciaux,

Et puis incontinent leur parla de la ſorte :
" L'aſpect de cette ville et plaît et reconforte,
Cependant ne ſavons, c'eſt un fait avéré,
Parmi ſes habitants comment on ſe comporte ;
M'eſt avis, ce ſerait un moyen aſſuré
De connaître ces gens, que ſeul d'abord j'y fuſſe
Afin de m'enquérir de leur gouvernement,
Et prévenir ainſi par légitime aſtuce
Les torts qu'une imprudence amène trop ſouvent.
Qu'en dites-vous, Meſſieurs ? . . . Si croyez cette marche
Conforme à la raiſon, ſus ! vers ce but je marche !"
Tous ils furent d'accord, à l'unanimité,
Que ce moyen était le ſeul, en vérité,
Qui fut le plus prudent, et le plus profitable,
Et qu'il menerait tout à bien, c'était probable ;
" Car," pourſuivit Béryn, " ſi je ſuis reçu mal,
Ailleurs irons chercher monde plus amical."

Mais vous tous maintenant qui liſez cette gloſe
De merveilleux allez entendre quelque choſe :
Dans l'univers entier nul peuple ne vécut
Plus faux et plus trompeur ; et mêmement qui fut
Plus ruſé, plus retors que les gens de la ville
Où Béryn s'en allait en quête d'un aſyle.
Ces gens avaient entr'eux pris un moyen ſubtil
Donner à l'étranger à retordre du fil,
Sitôt que dans leur port arrivait un navire
Chacun d'eux ſe cachait ſans rime ni raiſon,
Immédiatement au fond de ſa maiſon,
Et nul ne ſe montrait au dehors.—A vrai dire,
Ce peuple cependant n'était pas bien malin,
A la méchanceté mais il était enclin,

Ce qui tournait ſouvent pour lui de mal en pire,
Comme vous le ſaurez, ſi vous daignez me lire.

Béryn ſe requinqua, ſe fit beau, m'eſt avis,
Ainſi qu'il appartient à Marchand bien appris,
Puis ſur un palefroi bel à voir, je vous jure,
Un page à ſes côtés, fut tenter l'aventure.
Il chevaucha d'abord le long de la cité,
Sans pouvoir rencontrer une âme, en vérité,
De chacun des côtés les portes étaient cloſes,
Ce qui l'étonna fort; pourtant il fut plus loin,
Et reluqua bientôt arrangée avec ſoin
Toute fraîche et nouvelle, et couverte de roſes
D'un Pourvoyeur public la gentille maiſon,
Si qu'il s'y dirigea; le voulait la raiſon.
La porte cette fois étant ouverte grande,
Au galop il entra riſquant la réprimande.

De ce logis le Maître était, ne fais erreur,
De toute la cité l'homme le plus trompeur,
Tout ce qu'il agrippait par trahiſon, par ruſe,
Il vous le partageait,—ce n'était une buſe
Pourtant,—avec les ſiens—les gens de ſon métier,
Gens de ſac et de corde et du genre épervier.
Adonc notre Béryn laiſſant là ſa monture,
Devers l'intérieur s'avança d'aventure.
Et *ſubitò* trouva l'homme de la maiſon
Qui jouait aux échecs, jeu de combinaiſon,
Avec un ſien voiſin, très madré perſonnage,
De ſon même acabit, et fait à ſon image.
Mais ſitôt que le dit homme de la maiſon
Eut apperçu Béryn, ſitôt en pâmoiſon
Il laiſſa là ſon ſiège, et parla de la ſorte:

"Ici, béni ſoit Dieu ! quel bon vent vous apporte ?
Que ne m'eſt-il donné, pour vous fêter, d'avoir
Toutes choſes à gré pour mieux vous recevoir ;
Mais vous excuſerez dans cette circonſtance
Mes moyens exigus et leur inſuffiſance."
Car il ſavait très bien le ruſé magiſter
De Béryn en voyant les vêtements et l'air,
Que ſur les cinq vaiſſeaux qu'on voyait à diſtance,
Il devait bien avoir autorité, puiſſance ;
C'eſt pourquoi l'entourant des ſoins d'un bon accueil,
Il le prit par la taille, et puis dans un fauteuil
Le força de s'aſſeoir ;—avec grand' déférence
Arrangeant le couſſin,—en rembourant l'eſſence.
"Grand Dieu !" pourſuivit-il, "ce jour eſt un beau jour
Qui vous amène ainſi dans mon propre ſéjour,
Parlez ! . . . en quelque choſe et ſi je puis vous plaire,
Ordonnez ! . . . vous ſervir eſt ma plus grande affaire !"
L'autre bourgeois finot s'en vint à pas de loup
Et très courtoiſement auprès de ſon compère,
Et lui dit à voix baſſe, et cependant bien claire :
'Ce très noble Etranger le connaiſſez beaucoup ?
Vous l'avez vu déjà ?'" . . .—"Certe, et comme à mon frère
Je voudrais en tout point lui faire ici plaiſir,
Car vrai, dans ſon pays, le dis en conſcience,
C'eſt un homme de poids, un homme d'importance !"
—"Seigneur !" dit le ſecond des bourgeois, "ſans mentir
Vous trouverez chacun dans notre grande ville
Prêt à vous ſeconder, prêt à vous être utile."
—"C'eſt ſûr !" repartit l'autre. Et puis près de Béryn

Ce maître du logis de l'inſtaller ſoudain,
Le priant inſtamment lui tenir compagnie,
Tandis qu'il s'en allait lui, veiller ſa mégnie,
Afin que tout d'abord on eut ſoin du cheval.
" Pour tout cœur bien placé le ſoin d'un animal,"
Dit-il, " eſt le premier beſoin que reſſent l'homme
Il s'oublierait plutôt, quand il eſt gentilhomme !
Et puis," ajouta-t-il, " je veux veiller au vin
Afin de m'aſſurer le meilleur, le plus fin."

D'un accueil ſi ſoudain, de ſi franche nature
Béryn fut tout d'abord honteux, je vous aſſure ;
Cependant le bourgeois s'aſſit auprès de lui,
Sans façon le priant, s'il n'y voyait d'ennui,
De lui dire ſon nom, ſon pays, ſa famille ;
Et lui ne trouvant pas la tâche difficile,
Répondit ſur le champ : " On me nomme Béryn,
A Rome je ſuis né, ſi que je ſuis Romain.
De plus j'ai cinq vaiſſeaux de ce port ſous les briſes,
Cinq vaiſſeaux bien gréés, chargés de marchandiſes,
Mais je m'étonne moult que l'homme de céans
Ait pour me recevoir vraiment prit tant de peine,
D'où cela peut-il donc venir ?". .—" Choſe certaine,
Seigneur !" dit le bourgeois, " ce ſont vrais compli-
ments :
Maintes et maintes fois, ſachez le bien, cet homme
Viſita vos marchés ;—et m'eſt avis qu'à Rome
Il a reçu le jour."—" Oh ! s'il en eſt ainſi
Il ſe peut qu'il m'ait vu, comme le prouve ici
Son accueil courtois ;—mais par le fils de Marie :
Moi, ne l'ai point connu, le dis ſans menterie !"

Si dans un jeu n'eſt pas égale la partie,
On n'y rencontre plus plaiſir, mais apathie,
Donc je vais vous quitter, mais garde, ſans mentir
De votre bon accueil le plus doux ſouvenir."
—" Nenni, courtois Béryn, ce n'eſt pas choſe à faire,
Ne vous en irez pas ainſi, du moins l'eſpère;
M'eſt avis qu'aux échecs lorſque je joue au jeu,
Ce n'eſt jouer vraiment ſi ne mets un enjeu;
Ce n'eſt pas plus jouer que ſi d'une ſonnette
On agitait le fil quand dans l'intérieur
Nul ne ſerait là pour répondre à la clameur:
Décocher dans le vide un dard à l'aveuglette
M'irait preſqu'auſſi bien; mais pour le prochain jeu,
Si vous voulez, Seigneur, que faſſions un enjeu,
Et que des deux côtés convention ſoit faite
Que celui qui ſera par l'autre échec et mat
Fera la volonté du vainqueur du combat,
Faute s'il ſe dédit d'ingurgiter en ſomme
Toute l'eau de la mer,—tope! je ſuis votre homme!"
Croyant jouer bien mieux que le bourgeois, Béryn
De ſuite y conſentit par la main ſur la main.
Cependant que des gens qui faiſaient galerie
Autour des deux joueurs ſavaient quelle avarie
Attendait ce Béryn; car ce Bourgeois était
D'échecs un beau joueur,—même le plus parfait
Qu'on eut trouvé, je crois, du pays à la ronde.
Mais en cela Béryn ne connaiſſait ſon monde,
Il plaça les échecs, et prit un plus grand ſoin
Au jeu qu'auparavant,—il en avait beſoin!
Le bourgeois réfléchit longuement avec calme
A chaque mouvement pour mieux gagner la palme;
Si qu'en une heure ou deux il eut frappé Béryn
Quelque peu ſur la hanche, et ſi bien qu'à la fin

Béryn eut le deſſous. Il eut voulu maudire,
Ce Béryn qui peſtait plus que ne ſaurais dire,
Pourtant il fallait bien qu'il endurât ſon ſort,
Il faut ſe réſigner quand on n'eſt le plus fort.
Vaillant contre vaillant n'a pas même fortune,
L'un ſurvit au combat, l'autre gît ſur la dune.
Et maintenant un mot qui me vient à l'eſprit,
Mot de philoſophie,—et comme tel écrit :
Dès le commencement celui-là qui prend garde
A ce qui doit venir—à la fin par mégarde,
Ne va pas déplacer, m'eſt avis, le buiſſon
Par lequel la fortune adverſe ſans façon
D'emblée entre chez nous !—Mais hélas ! la jeuneſſe
Dans l'univers entier n'a pas cette ſageſſe ;
Il en était ainſi de ce pauvre Béryn
Qui ſe trouvait en train perdre ſon Saint Fruſquin.
Béryn jouait ſerré, mais toute ſa prudence
Ne pouvait ſuppléer au défaut de ſcience.
Le bourgeois cependant fit demander le guet,
" Aux Sergents il avait à remettre un placet,"
Diſait-il ; et ſitôt qu'ils furent dans la ſalle
Ils marchèrent deci, delà, foulant la dalle
Comme s'ils ne ſavaient rien de rien, c'eſt un fait,
Quoiqu'ils ſuſſent très bien du bourgeois le projet ;
Ne vous étonnez pas, de façon ſubreptice
S'ils guettaient ce Béryn pour le prendre au total
Sitôt que le bourgeois donnerait le ſignal ;
Car arrêter les gens tel était leur office.
Seigneur ! que voulez-vous que faſſe un ſimple ag-
neau
Parmi de vilains loups en voulant à ſa peau ;
Il ne peut s'en tirer, la choſe eſt bien certaine,
Qu'en laiſſant le pauvret des flocons de ſa laine.

Ah ! mon ami Béryn, tu peux être grognon
Car tu nages, mon fils ! en plein dans le guignon !

La ſalle cependant de monde était remplie,
Béryn levant la tête, avec mélancolie
Vit les Sergents montrer leurs maſſes,—il comprit
Qu'il était fait au même,—et pour lui tout fut dit.
" C'eſt à vous de jouer," dit le Bourgeois, " Meſſire,
Avancez ! . . . Vous avez le deſſous, je puis dire."
Et chacun commença raconter à chacun
Le pacte, le contrat fait entr'eux en commun.

De ſe ſauver pendant qu'il cherchait une chance
Sans pouvoir la trouver ; dans ſon impatience
Béryn tout ahuri joua ; lors à ſon tour
Le bourgeois enleva ſur le champ une tour
Sans perdre aucun pion, ce qui rendit colère
Béryn, qui dans ſon for, je ne ſaurais le taire
Maudit le jour et l'heure où le bel échiquier
Avait du jeu chez lui rallumé le braſier,
Mais à quoi ſervait-il ce remords retrograde,
Puiſqu'il était en plein tombé dans l'embuſcade ?
Du moment qu'il vit qu'il ſerait échec et mat,
Son teint devint blafard, et piteux ſon état.
Le bourgeois dit alors : " Sus ! venez tous voir comme
A l'inſtant il eſt fait échec et mat cet homme."
Sur ces mots il joua criant : " Echec et mat !
Je reſte," ajouta-t-il, " le vainqueur du combat !"
Les ſergents étaient prêts, et ſoudain par la manche :
Ils ſaiſirent Béryn. " Pourquoi mettre la main
De la ſorte ſur moi ?" dit aux Sergents Béryn :
" Ici de m'inſulter avez-vous carte blanche ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?"...Dit le premier Sergent :

« De la force il ne faut méconnaître un agent,
Il ne faut barguigner, je parle comme un livre,
Par devant l'Intendant fur l'heure il faut nous fuivre ;
Lui feul en fa fageffe il peut juger du cas :
Allons fus ! en avant ! fus ! emboîtons le pas ! »
« Doucement, » dit Béryn, « que fert la violence ? »
—« Point de raifonnements — et dans les rangs
filence !
Marchons, vite marchons et trève aux altercas, »
Reprirent les Sergents ; « nous n'avons, c'eft notoire,
Aucun befoin ici d'entendre votre hiftoire. »
—« Si fait ! fi fait ! Meffieurs, de grâce écoutez-moi,
On n'arrête les gens fans leur dire pourquoi :
Aux échecs j'ai joué ;—j'ai perdu la partie,
C'eft affaire à régler, dans ce, point d'argutie,
Entre mon Hôte et moi, pourquoi vous en mêler ?
Avec vous, c'eft certain, n'ai rien à démêler ! »
En géfoléutant de la maifon le Maître
Fit un cri fort hideux l'abominable traître !
« Penfe-tu me flouer dà ? » dit-il à Béryn,
« Vois-tu, quoiqu'il arrive, il n'en fera rien certe,
De moi ne recevras aucune injure ;—alerte !
Va plus vite que ça,—près l'Intendant enfin,
J'expliquerai mon cas. »—« Mon hôte, qu'eft-ce à
dire ? »
Soudain reprit Béryn,—« c'eft hiftoire de rire
Ce que vous dites là quoiqu'affez peu courtois,
Vous m'avez répété tantôt, et mille fois
Que connaiffiez mon nom, mon pays, et ma mère »...
—« Si je l'ai dit, c'eft que, ça m'était néceffaire :
Mais il n'en était rien. Voulais, c'était mon but
T'attraper dans mes lacs, c'eft fait ! maintenant zut !
Je me moque de toi, je te tiens dans mon piège,

Et tu n'en fortiras, je t'en donne mon plege!"
En creufant chaque pas, tout en caufant entr'eux
Dans la falle du juge, ils entrèrent tous deux.
Cet Intendant, ce juge, avait pour nom Evandre,
Etait rufé, fubtil, n'avait pas le cœur tendre,
Si qu'il était hardi celui qui devant lui
Ofait porter fa plainte ou narrer fon ennui.
A fes côtés était lui fervant d'acolyte
Un bourgeois très futé, Prévot de la cité,
Hannibal de fon nom, grand donneur d'eau bénite,
Qui n'avait fon pareil pour la fubtilité.
De Béryn l'Hôte alors narra d'une voix ferme
Entre Béryn et lui ce qui s'était paffé,
Et ce qui du procès avait été le germe,
Et comme quoi Béryn s'était cadenaffé.
—" Maintenant que tu viens d'entendre cette hiftoire,"
Fit alors l'Intendant à Béryn, " je dois croire
Que tu n'ignores plus quel il eft ton malheur;
Tu t'es cru le plus fort, et l'on t'a fait au même,
A préfent tu ne peux fortir de ce dilemme :
Faire la volonté de l'Hôte ton vainqueur,
Ou boire tout d'un coup, ou bien par écuellée,
On t'en laiffe le choix, de la mer l'eau falée.
Entre ces deux moyens il t'en faut choifir un,
Avife par toi-même ou confulte quelqu'un.
Pour vous rendre à tous deux la meilleure juftice
Je ne faurais mieux dire : on ne te fera tort
Si je puis l'empêcher ; mais choifis tout d'abord
Et ne me blâme en rien, dans le libre exercice
De tes penfers puifés au for intérieur,
Si de ces deux partis ne choifis le meilleur."

Béryn fut atteré ;—ce n'était pas merveille !
Car il ne s'attendait à demande pareille.
Adonc à l'Intendant il dit : " J'en fais l'aveu
Vous répondre à l'inſtant, je ne le pourrais guère,
Laiſſez-moi la journée, et ſi le ciel m'éclaire,
Je répondrai demain avec l'aide de Dieu !"
" Alors," dit l'Intendant, " il vous faut pour ce faire
Donner caution, c'eſt du dernier néceſſaire."
" Ecoutez !" dit ſoudain le Prévot Hannibal :
" Il a dans notre port cinq vaiſſeaux au total,
Si moi, comme Prévot, pour notre garantie,
J'en opère ſaiſie, on peut par ſympathie
Lui laiſſer le délai qu'il déſire obtenir."
—" Bien parlé !" dit Evandre, " il doit y conſentir,
Cependant écoutons ce qu'il voudra nous dire."
—" J'y conſens," dit Béryn, " puiſqu'il le faut Meſ-
ſire !"
Lors pour aller ſaiſir les cinq vaiſſeaux ſoudain
Hannibal ſe leva, l'accompagna Béryn,
Et tous deux en cauſant tout comme ils faiſaient route :
" Je t'ai ſauvé, Béryn, d'une immenſe déroute,"
Dit Hannibal, " ta cauſe eſt meilleure à préſent,
Et ſi de mes conſeils tu fais cas ſuffiſant,
Tu n'auras, je le crois, du ſort pas à te plaindre,
Et de tout ce procès bien peu de choſe à craindre.
Sans plus ample délai tu ſais bien que demain
Il te faudra répondre au tribunal, Béryn,
Si tu n'as pas demain une réponſe prête
Sur ta tête Dieu ſait quelle immenſe tempête !
De ſuite il me faudra leur livrer tes vaiſſeaux,
Je m'y ſuis engagé ; je ne puis m'en dédire ;
Mais pour leur chargement, pour ça, *neſcio vos*,
Je n'en ſuis reſponſable. Or de chaque navire

A terre ſi tu mets le complet chargement,
Par contrat, je le prends, au plus haut prix vraiment ;
Que ſi tu veux d'abord viſiter ma demeure,
Viens avec moi, c'eſt près d'ici que je demeure,
Tu verras, j'ai chez moi deux ou trois entrepôts
Qui de notre cité certes ſont les plus beaux.
Quand ſeras convaincu de ma richeſſe extrême,
Auſſi de mon côté quand j'aurai par moi-même
Vu ce que tes vaiſſeaux portent de précieux,
Nous ferons un marché ſuperbe entre nous deux
Qui rendra rouge encor ton viſage ſi blême !"

" Grand merci !" dit Béryn, " ſi n'enfreins pas la
loi,
De faire un tel marché, ſerai charmé ma foi !"
—" A mon riſque et péril, parbleu ! je fais l'affaire
Elle me va, Béryn, je le dis ſans myſtère,"
Repartit Hannibal. Et ſur ce, tous les deux,
Tout en continuant de deviſer entr'eux
S'en furent d'Hannibal viſiter la demeure,
A ſa deſcription du tout inférieure,
De marchandiſes pleine, et certes dépaſſant
Ce qu'il imaginait du Prévot commerçant.
Puis quand tout fut montré, qu'on eut vidé la coupe,
Ils montèrent ſoudain tous les deux en chaloupe,
En hâte, de Béryn pour gagner les vaiſſeaux ;
Et quand cet Hannibal en détail comme en gros,
Eut vu le chargement : " La marchandiſe eſt bonne,"
Dit-il, " ami Béryn, ce ferait monotone
D'en dire davantage. Allons faites chez moi
Débarquer tout cela, puis c'eſt là notre loi,
Vous choiſirez parmi mon tas de marchandiſes
Ce qui pourra le mieux faire pour vos empriſes,

Et tous vos cinq vaiſſeaux, ce ſera merveilleux,
Seront vite remplis :—je ne puis dire mieux.
Que ſi ce marché là vous voulez le conclure,
Tenez conſeil avec vos hommes d'aventure.
Moi je ne puis reſter plus long-temps avec vous,
Il me faut vous quitter ayant un rendez-vous!"

Voyant que le Prévot lui fauſſait compagnie,
Béryn ſoudainement appela ſa mégnie,
Pour prendre ſon conſeil; mais d'abord il narra
Ses tribulations, ſa honte *et cætera*,
Pour avoir aux échecs été lui fait au même;
Et puis il demanda ce qu'en ce cas extrême
Il convenait de faire, enfin ſi mieux valait
Faire avec le Prévot le marché qu'il offrait.
Chacun dit ſon avis, différant l'un de l'autre,
Car l'avis du voiſin eſt rarement le nôtre;
Or ce ſerait trop long que de vous dire ici
De chaque conſeiller les mais, les car, les ſi,
Finalement ſuffit de dire que l'échange
Leur parut à chacun mieux ſans comparaiſon,
Si qu'emboîtant le pas, ſe formant en phalange,
Ils furent d'Hannibal vers la vaſte maiſon.

Maintenant écoutez, et vous allez entendre
La plus audacieuſe et laide trahiſon
Que l'on puiſſe inventer,—que l'on puiſſe comprendre.

"Entre!" dit Hannibal, ſitôt qu'il vit Béryn
Avec ſa compagnie, "entre et choiſis ſoudain
Selon notre contrat tout ce qui peut te plaire."
Or la maiſon était déſerte en vérité,

Ce n'était difficile en faire l'inventaire,
Car tout avait été ſtrictement emporté,
Par ordre d'Hannibal, lorſque parmi la tourbe
Des gens de ce Béryn, il mijotait ſa fourbe.
Quand le pauvre Béryn vit vide la maiſon,
Qui contenait naguère, avant la trahiſon
Du Prévot, un faiſceau de riches marchandiſes :
"Je ne ſais," penſa-t-il, "que d'énormes ſottiſes,
Je ſuis perdu, c'eſt ſûr ;" et croyez que ſon cœur
Ne fut, comme l'on dit, pas du tout à la noce ;
Il ſe rua dehors dans une humeur atroce,
Et ſe mordant la lèvre avec rage et fureur,
Il ſe mit à courir avec viteſſe et force
Vers ſes vaiſſeaux, étant ſéduit par cette amorce,
Qu'ils n'étaient déchargés tous qu'incomplètement,
Et qu'il pourrait ſauver un peu du chargement.
Mais las ! peine inutile, inutile viteſſe,
Il trouva que complète elle était ſa détreſſe.
Par l'ordre d'Hannibal venus ſecrètement
Trois cents hommes avaient tout pris rapidement.
Alors vers Hannibal Béryn d'un pas rapide
S'avança furieux ; mais lui ſans s'émouvoir
Il fit face à Béryn :—"Pourquoi broyer du noir,
Et puis à ta colère ainſi lâcher la bride ?
Bel et bon tu le ſais, tes vaiſſeaux ſont ſaiſis,
Quand à leur chargement, il eſt mien, te le dis.
Tenons notre contrat, nous avons fait affaire,
On ne ſait avec toi, parole, comment faire ?
Tu veux, tu ne veux pas, ne ſais que terminer,
Tu n'es jamais content ; dans ma longue exiſtence
N'ai connu ton pareil ;—conſtant dans l'inconſtance,
Même le noir démon tu le ferais damner !
Oh ! puiſque je te trouve en une humeur pareille

C'eſt devant l'Intendant que nous irons.—Merveille !
S'il ne nous fait juſtice immédiatement,
Et ſi notre marché n'a pas ſon agrément."
" Nenni !" reprit Béryn.—" Ça te pend à l'oreille."
Repartit Hannibal, " que le veuilles ou non
Je m'en moque pas mal ! ſi le veux, je t'accuſe,
Comme Prévot le puis ; et tu n'as pas d'excuſe
D'eſquiver mon pouvoir. Ce n'eſt du galbanon !
Mais mon autorité certe eſt fort étendue,
Et ta vie, en mes mains, peut avoir courte iſſue.
Allons ! prends ton cheval et ceſſe tout ce bruit
Ne le ſais-tu donc pas dà ! que trop parler nuit !"
Alors d'un cœur chagrin rentrant en lui ſa peine,
Béryn prit ſon cheval, puis à ſes gens tout bas
Dit : " Vers mes cinq vaiſſeaux allez tout d'une haleine,
Viendrai quand je pourrai ; car ſuis dans vilains draps !"

Et maintenant je dis à ceux qui de ce conte
Se font les auditeurs, eſclaves ou Seigneurs,
Ou de l'humanité plus ou moins ſerviteurs,
Que ſageſſe, vertu, prudence—en fin de compte
Ne ſervent à grand' choſe, ou pour mieux dire à rien,
Si le hazard, le ſort s'acharne comme un chien
Sur nous qui n'en pouvons. A quoi ſert la richeſſe,
A quoi ſert la bonté, voire la hardieſſe,
Le haut lignage et l'or, l'eſprit et la bonté ?
Je le répète à rien,—ſi le ſort n'eſt maté !

Adonc et pour paſſer vitement ſur les choſes,
Il fut dit, convenu, parmi toutes ces gloſes,
Que Béryn aurait tout le jour avant demain

Pour mieux se consulter;—si qu'il se mit soudain
En devoir de gagner ses vaisseaux;—mais bernique!
Il en trouva plus d'un pour lui faire la nique,
Car par toute la ville on glosait, on riait
Parbleu! de ce qu'au même il avait été fait;
Et chacun à part soi se plaisait à l'idée,
Par la ruse agripper un peu de sa glandée.

Cependant ce Béryn effrayé chevauchait
De colère étouffant; son page le suivait,
Il n'était pas bien loin qu'un Aveugle hydrophobe
Sans dire un mot le prit par le pan de sa robe,
En hurlant, en criant comme une virago
Ces mots sacramentels: "Haro! haro! haro!"
Se supposant l'objet d'une plaisanterie
Béryn piqua des deux; mais avec brusquerie
L'Aveugle le saisit des deux mains, et lui dit:
"Tu penses m'échapper, mais malgré ton esprit,
Et ta richesse aussi, de toi j'aurai justice,
Et tu ne fileras, je t'en donne notice
Qu'après avoir tâté quelque peu de la loi!"
Béryn voulut passer et forcer la consigne,
Il le voulut en vain,—la foule en double ligne
Lui ferma le chemin, criant en désarroi:
"Quoique riche il vous faut vous soumettre à la loi."
—"Certes," reprit Béryn, "ne vais pas à l'encontre,
Mais quel tort ai-je fait? . . . Voyons! qu'on le démontre!"
—"De plaider," dit l'Aveugle, "ici n'est pas le lieu,
Car ici nous n'avons aucun juge pardieu!
Mais l'Intendant Evandre il sera notre juge,
Et lorsque devant lui j'aurai sans subterfuge

Tout bonnement narré mon cas et mon grief
Nous verrons ſi tu peux, excuſer ton méchef.
Et maintenant mon Dieu, mon adorable Maître,
Merci de me livrer enfin cet affreux traître !
Tu te moques pas mal ſi je vais demi-nu,
Toi mon aſſocié jadis, c'eſt bien connu,
Qui n'a jamais voulu, malgré mon vœu contraire
Me payer mon *quantum* après notre inventaire ;
Mais ne m'échapperas certes pas aujourd'hui
Et me paieras les fruits d'un long, bien long ennui ;
Car ainſi que le dit un proverbe vulgaire,
La vérité toujours à ſon jour ſur la terre."
Ainſi parlèrent-ils juſqu'à ce qu'au total
Ils furent tous les deux devant le Tribunal.
L'Aveugle, le premier, s'exprima de la ſorte :
" Meſſire l'Intendant, oh ! prêtez-moi, main-forte
Comme le veut la loi pour l'amour de Celui
Que vendit le Judas,—car voici qu'aujourd'hui
Je vous amène ici l'homme qui ſur la terre
M'a fait le plus de mal, je ne ſaurais le taire.
Meſſire, devant vous, me ſuis plaint maintes fois
D'avoir été trahi, laiſſé tout de guingois,
Comme quoi, certain jour, un homme, un vilain homme
Sur ſon air qu'on aurait pris pour un gentilhomme
M'avait ſi bien leurré par des mots captieux,
Qu'enſemble, tous les deux, nous avions changé d'yeux ;
Eh bien ! l'homme ici près eſt la même perſonne ;
Il ne veut l'avouer, mais c'eſt la bailler bonne ! . . .
Moi je ne penſais pas avoir hypothéqué
Pour ſi long-temps mes yeux, car nous avions troqué
Pour un temps ſeulement ;—c'eſt la vérité vraie :

Mais parce que mes yeux n'ont pas la moindre taie,
Le voleur les retient; ſi que faute des miens,
Ma parole! ne peux rien voir avec les ſiens.
Vous m'avez toujours dit, fidèle eſt ma mémoire,
Que pour ce tort affreux de méchanceté noire,
Vous ne pouviez rien faire avant que l'homme ici
Ne fut préſent; Meſſire aujourd'hui le voici:
Ne le laiſſerez fuir, pour cela je l'eſpère,
Car m'avez toujours dit pour calmer ma misère
Que ſi pouvais jamais le pincer le gredin,
Il lui faudrait payer mon immenſe chagrin.
Puiſque vous le tenez, quoique ſans doute il biſque,
De le laiſſer partir ne courez pas le riſque,
Avant qu'il n'ait rendu ce vil aſtucieux
Mes yeux, mes pauvres yeux; je veux, je veux mes yeux!"
"Béryn!" a dit Evandre, "entends-tu comme il plaide
Avec ſubtilité . . . que Dieu te ſoit en aide!"

Béryn reſta muet, atterré, ne dit mot,
Et ce fut ſon ſalut; on le verra bientôt.
Car s'il eut mal parlé de ſon rude adverſaire,
Ou bien s'il eut dit non; c'eut été grand' misère;
Dès lors il eut été, devenant négatif,
Défait à tout jamais, c'eſt un fait poſitif:
C'eſt qu'ils étaient ces gens de grands juriſconſultes,
De la loi du *probat*, non de moyens occultes,
Se ſervant chaque jour; ſi que l'affirmatif
Devait prouver ſon fait ſans abréviatif.
Et voilà la raiſon qui faiſait qu'à toute heure
Les gens de ce pays vous mettaient en demeure
Un homme pour un fait qui n'avait exiſté,

Mais qui venait en aide à leur perverſité
Pour lui voler ſes biens par quelque tromperie,
La règle de leur vie étant la fourberie.
L'Aveugle ſavait bien qu'il eut perdu ſon temps
A pourſuivre Béryn pour de la marchandiſe,
Ses vaiſſeaux étant pris, tout étant en ſuſpens,
Selon lui c'eut été commettre une ſottiſe;
Mais en le pourſuivant pour réclamer ſes yeux,
Ou bien pour lui payer une amende à ce gueux,
Si Béryn les gardait, il avait l'avantage
Juſqu'à ce qu'il payât le tenir en ôtage;
De l'Aveugle voilà cependant par Saint Luc
Quelle était la marotte et quel était le truc!

Béryn, répétons-le, demeura ſans parole.
"Prends garde," dit Evandre, "à ne faire une école,
Ne va pas oublier, Béryn, c'eſt capital,
Que tu réponds ici devant un Tribunal!"
"Meſſire," dit Béryn, "ça ne ſervirait guère,
Que répondiſſe ici, ſans l'aide d'un conſeil,
La préſence d'eſprit, des hommes le ſoleil
Me fait défaut d'ailleurs, et n'ai plus de lumière.
Voilà pourquoi j'implore auprès de votre Honneur
D'ajourner à demain, comme inſigne faveur
Ma réponſe à ces faits qu'à tort certe on m'impute,
Car vrai, je n'y ſaurais répondre à la minute."
—"De par Dieu! je l'accorde, et qu'il en ſoit ainſi!"
Repartit l'Intendant; "tu peux ſortir d'ici."
Béryn donc prit congé croyant bien, vous l'aſſure,
Qu'il pourrait s'éloigner ſans nouvelle aventure,
Mais à peine était-il monté ſur ſon cheval,
Que voilà qu'une femme arrête l'animal!
Elle avait un enfant dans les bras cette femme

Et bien forte la poigne ;—oyez ! voici ſa gamme :
" Meſſire ! avez bien tort de vouloir vous hâter,
Ne pouvez m'échapper, donc il vous faut reſter,
Car bien que vous n'ayez l'air de me reconnaître,
Avec vous j'ai couché ſouventefois mon Maître !
Adonc vers l'Intendant vite il vous faut venir
Entendre le narré que ferai ſans mentir :
M'abandonner ainſi ! mais c'eſt une infamie !
Moi qui vous aimais tant ! . . . ſur ma faibleſſe hélas !
Malheur ! trois fois malheur ! . . . Mais la femme en
tel cas
Quand elle aime eſt toujours atteinte d'ophthalmie ! . .
Oh ! j'ai beaucoup ſouffert depuis tantôt deux ans,
Mais devant l'Intendant, maintenant vous attends !"

Béryn tout confondu, ne ſachant plus que faire,
Etant pouſſé, preſſé de par le populaire ;
De nouveau fut contraint à ſon corps défendant
Une troiſième fois d'aller vers l'Intendant !

Maintenant, oyez tous, c'eſt preſqu'à n'y pas croire,
Comment cette drôleſſe arrangea ſon hiſtoire.

Avec un teint blafard et de pâles couleurs,
Une voix étranglée et nageant dans les pleurs,
Elle dit : " Devant vous j'ai comparu, Meſſire,
Oh ! bien ſouventefois ! pour me plaindre et vous dire
Comment, ſans nul ſecours, ni conſolation,
Le père de mon fils . . . abomination !
S'eſt détourné de moi, me laiſſant dans ſa haine
Enceinte que j'étais, patauger dans la peine,
Si que, dans ma misère, et pour nourrir ce fils
Dans mon malheureux ſein que l'infâme avait mis,

Il m'a fallu ſouvent vendre mes pauvres hardes,
Car n'avais pour manger que de vieux choux les
cardes;
Jamais, femme, je crois, n'ayant ſou, ni denier
N'a vécu de ſi peu dans l'univers entier,
Et cependant, Seigneur, j'étais une luronne
Qui pour gagner ſa vie eut certe eu la main bonne,
Mais comme il me fallait ſoigner l'enfant d'abord,
Ne pouvais travailler, car c'eut été ſa mort!
Et voyez-vous, Seigneur! aujourd'hui c'eſt merveille
Que ſois encore vivante après douleur pareille!
Allaiter ſon enfant, ça me fendait le cœur
C'était comme un couteau qui dans mon ſang . . .
horreur!
Tournait et retournait; car hélas! pauvre mère,
De lait n'en n'avais plus aſſez dans ma misère!
Auſſi mon incarnat qu'eſt-il devenu? . . . Vert!
Avec ma pauvre taille il a fui de concert;
Et maintenant voyez! celui qui par ſon vice
A cauſé tout le mal, il eſt là devant vous,
Froid, et du ciel, je crois, dédaignant le courroux,
Ne doit-il pas payer tous les mois de nourrice?
Puiſqu'il eſt mon mari, qu'il n'a pitié de moi,
Puniſſez-le, Seigneur! pour ſon manque de foi;
S'il oſe dire non, tenez voici mon pleige,
Sortirai du procès, auſſi blanche que neige."

L'Intendant prit le gage, et puis avec douceur:
" Cette plainte eſt piteuſe, et fait grand mal au cœur,"
Dit-il, " au tribunal, ici, c'eſt fait notoire,
Maintes fois cette femme a conté ſon hiſtoire,
Mais ſans un défendant que pouvait ſon effet?
Et maintenant, Béryn, que réponds-tu de fait?"

Béryn abafourdi demeura fans parole.
" Béryn!" dit l'Intendant, " dors-tu ? Dis! . . .
veilles-tu?
Morbleu fais ta défenfe, et fut-ce à l'impromptu
Réponds-nous une fois, rattrapant ta bouffole
Si la femme a dit vrai."—" Seigneur!" reprit Béryn,
" Sans l'appui d'un confeil, je perdrais mon latin
A répondre, c'eft fûr: à votre courtoifie
Je viens donc demander, ce n'eft par fantaifie,
De remettre à demain ma réponfe à ce cas."
—" Je veux bien t'accorder encore ta demande,"
Repartit l'Intendant;—" mais fi ne réponds pas
Demain! . . . comprends le bien—gare! gare à
l'amende,
Car de nouveaux délais certes tu n'en n'auras!"

Lors Béryn prit congé. Ce n'était pas merveille
Si fon cœur commença comme vin en bouteille
A fermenter d'angoiffe—à fe gonfler d'ennui . . .
Dans les chofes du monde il perdait tout appui.
Il était tourmenté de chagrin, de déboire,
Et qu'il méritait ça, lui difait fa mémoire.
Béryn donc lentement s'en fut vers fon cheval,
Et regarda partout, mais ne vit rien de mal.
" Précieux Dieu du ciel!" lors, dit-il à fon page,
" M'eft avis, c'eft certain, que nul homme à mon âge,
Ne fe vit tout vivant dans un bourbier pareil
Plongé, fans un ami de qui prendre un confeil.
Et cela le mérite;—ai dedaigné ma mère,
Elle pour moi fi bonne eut dû m'être fi chère!
Voilà pourquoi fur moi comme des champignons
Pullulent tour à tour et pleuvent les guignons!

Il eſt tant de démons dans cette grande ville,
Remplis de trahiſon, et d'humeur peu facile,
Qu'ils me perdront, c'eſt ſûr. Maintenant plût à
Dieu!
Que je ſuſſe comment me garer de leur jeu!"
Sur ce dire il mena ſon cheval vers ſon page,
Et lui dit: "Conduis-le là bas vers les vaiſſeaux
Et fais-le moi garder pas très loin du rivage
Par quelqu'un de nos gens, dans un calme repos,
Moi je m'en vais à pied eſſayer ſi peux faire
De vers mes cinq vaiſſeaux école buiſſonnière,
Sur le chemin que ſuis,—ſans riſquer la priſon,
Et d'être appréhendé ſans rime ni raiſon."
L'enfant prit le cheval, abandonnant ſon maître
A des réflexions ayant leur raiſon d'être,
Qui n'étaient pas du tout douces à careſſer,
Et qu'il eut bien voulu probablement chaſſer;
Car je dois l'avouer, nud comme un ver en ſomme,
Il eut bien ſouhaité, voyez-vous être à Rome!
Et ce n'était merveille en ce pays maudit,
Il riſquait perdre tout, tout y compris l'eſprit.

Maintenant écoutez comme en tournant ſa roue
A rebours, la fortune à ce pauvre Béryn
De piteuſe façon, fit une laide moue,
Puis encor le plongea dans un affreux pétrin.

Adonc Béryn s'en fut lentement vers la grève
Où ſes vaiſſeaux étaient, mais ſans donner de trève
A ſes chagrins cuiſants;—cependant il s'aſſit
Moitié mort de chagrin ſur une ſtalle, et fit
A Dieu du fond du cœur cette triſte complainte:
"Dieu plein de gloire au ciel, daigne écouter ma plainte,

Toi qui de rien fis tout, pourquoi donc ſouffres-tu
Que ces maudits ſur moi tombent à l'impromptu
M'accuſant, tu le ſais, dans ton omniſcience,
De crimes inouis malgré mon innocence?"

Pendant que ce Béryn ainſi ſe lamentait
Sans bruit un happechair près de lui ſe gliſſait,
Il avait nom Machaigne. Or, pour la circonſtance,
Cet homme, fin matois, cuiraſſé d'impudence
Pour engueuſer Béryn, c'eſt un fait poſitif,
S'était en un manteau comme un contemplatif
Drapé, portant en main ainſi qu'un patriarche
Un long bâton noueux pour ſoutenir ſa marche;
De par la ville car il avait ſu déjà
Les tribulations de ce fils d'Agéa!
De Béryn s'approchant, notre faux philoſophe
D'un ton mielleux lui fit cette douce apoſtrophe:
"Le puiſſant Dieu du ciel qui de rien a fait tout,
Vous béniſſe, gentil Seigneur, et que ſurtout
Pour ſupporter vos maux, votre douleur immenſe,
Il vous donne pouvoir de prendre patience;
Si voulez me narrer de vos maux le pourquoi,
Dieu permettra peut-être à mon infime Moi
Par mes pauvres conſeils de vous tirer de peine,
Comme l'ai fait ſouvent.pour d'autres; car par Dieu!
J'ai grand' pitié de vous;—puis, le ſais, quand on traîne
Une douleur ſecrète, et qu'on porte en tout lieu
Sans la communiquer jamais à ſon ſemblable,
On rend la maladie à peu près incurable;
De vos chagrins, Meſſire, ôtez donc les verroux,
Parlez! ne craignez rien! et déboutonnez-vous!"

"Grand merci!" dit Béryn, "vous me femblez fincère,
Vous fais gré compâtir, Meffire, à ma misère,
Mais fi je dois ici vous confeffer mon cœur,
Ne fais vraiment à qui me fier . . . là! . . d'honneur!
Car l'homme qui ce jour m'accueillit à fa table,
Il m'a fait arrêter."—"Ah! c'eft épouvantable!"
Repartit le Machaigne.—"Quoi! vous feriez celui
Qui depuis ce matin avez fi long ennui?
De moi ne craignez rien, vous plains courtois Meffire;
Dans cette grande ville il demeure, à vrai dire,
Nombre de gens tarés, et menteurs effrontés,
Dont les actes font ceux de coquins éhontés,
Mais fuivez mes confeils vous agirez en fage,
Et tout d'abord parlez de fuite à l'Intendant,
A Dieu, plus qu'à fes faints, nous dit un vieil adage,
Il eft bon s'adreffer; et l'avis eft prudent.
L'Intendant, voyez-vous, eft un homme rapace
Tirant bon an, mal an grand profit de fa place,
Long-temps il a voulu pofféder un couteau
Joli, je vous affure, ou pour mieux dire beau,
Ce couteau m'appartient, s'il peut vous être en aide,
Pour cinq marcs feulement, tenez, je vous le cède;
A l'Intendant alors vous pourrez le donner,
Et puis pour vous aider fortir de votre impaffe,
Et vos procès divers à bien les amener,
Promettez ajouter vingt livres . . . fi ça paffe,
Qu'il accepte le don, Meffire, êtes fauvé,
Et pouvez, tout joyeux, au ciel dire un *ave;*
Car vaut mieux rattraper partie au bout du compte,
Que de perdre le tout, on a moins de mécompte.
Et je veux avec vous m'en aller de ce pas

Pour le trouver, et pour lui dorer votre cas,
Vous ferez mon coufin, ça fera je l'efpère,
Un bon point pour lui faire arranger votre affaire,
Et quand j'aurai tout dit, alors vous *fubitò*
Vous lui ferez cadeau de ce joli couteau!"

Béryn le remercia du fin fond de fon âme,
Et la main dans la main fut fcellé le programme.
Béryn crut qu'il était en chemin d'être heureux,
Tout lui parut aller cette fois pour le mieux,
Et comme on dit fouvent marcher fur des roulettes:
Mais il n'en était rien! . . . Qu'était-ce? . . . des
fornettes!

Tous deux en devifant s'en allaient cependant
Devers le Tribunal où fiègeait l'Intendant.
Béryn qui dans Machaigne avait grand' confiance,
Poffédait le couteau, rempli du fol efpoir
Qu'il cefferait bientôt de voir le monde en noir.
Mais avant de quitter la falle d'audience
Son efpoir fe fondit dans un grand défefpoir;
Et fitôt que devant l'Intendant vint Machaigne,
L'efpoir de ce Béryn vit la fin de fon règne;
Car le Machaigne étant tombé fur fes genoux:
"Intendant!" cria-t-il, "je me confie à vous,
Pour moi daignez, Meffire, être juge équitable,
Contre ce vilain traître,—un homme abominable.
Faites-le furveiller de bien près,—autrement
Il pourrait bien quitter la place impunément.
Oh! mon digne Intendant! de la miféricorde! . . .
Vous m'avez entendu vous défiler ma corde,
Me plaindre amèrement depuis fept ans, chaque an,
A caufe, le favez, de mon père Mélan

Qui fut à Rome, hélas! avec ſept dromadaires
Enormément chargés pour tenter des affaires;
Depuis ce temps,—ſept ans! . . . oh! oui! ſept ans
et plus!
De mon père avoir vent bien en vain je voulus,
Mais maintenant j'en ſais, oh! je puis bien le dire,
Plus que je ne voudrais en ſavoir, bon Meſſire!"

Quand Béryn entendit ce diſcours menſonger,
"Las! de ce mauvais pas comment me dégager?"
Penſa-t-il dans ſon cœur; et de ſon pied l'empeigne
En avant fit un pas, mais ſoudain le Machaigne
Le ſaiſit par la manche, et lui dit: "Nenni dà!
Tu ne fileras pas, arrête ton dada—
N'ai pas fini d'ailleurs encore mon hiſtoire,
Et ſi tu m'échappais j'aurais trop grand déboire."
Diſant ces mots il prit l'autre manche à Béryn,
Et puis vers l'Intendant ſe retournant ſoudain:
"Daignez de mon hiſtoire ouïr la fin, Meſſire,
Car les hommes ont beau d'ombre s'envelopper,
Un meurtre ſe découvre, et l'horreur qu'il inſpire
Au ſcrutin d'un chacun ne ſaurait échapper;
Faites fouiller cet homme, et ſur lui, mon bon juge,
Trouverez le couteau, ce n'eſt un ſubterfuge,
Que mon père portait en quittant ſon comptoir,
Quand il s'en fut à Rome un bien malheureux ſoir;
Le coutelier qui fit ce couteau, dans la ville
Reſte, de le trouver il ſera bien facile,
De mon dire il viendra prouver la vérité."
Suffoquant de colère, et plein d'anxiété,
Sans plus tarder Béryn dans ce moment ſuprême
A l'Intendant remit le couteau de lui-même.
"Mon ami!" dit alors l'Intendant à Béryn:

" Il faut bien réfléchir dans un cas ſi vilain,
Et je dois t'avertir qu'autrement ne puis faire
Qu'inſiſter fortement pour que dans cette affaire
Tu nous livres le corps de ſon père Mélan,
Sa marchandiſe auſſi, ſinon gare au carcan !
Aviſe maintenant, aviſe à ta défenſe,
De ma bouche demain recevras ma ſentence,
Tu peux te retirer ;—tu vis ſur un volcan !"

Quand Béryn eut quitté l'Intendant de la ſorte,
Que de ce Tribunal il eut franchi la porte,
Il jeta les yeux ſur le vilain bâtiment
Et ferme le maudit, et très amèrement ;
Souhaitant maintefois dans un accès de rage,
Que le feu conſumât l'abominable cage.
" M'eſt avis," ſe dit-il, " qu'homme jamais ne fut
De la ſorte trahi, ni jamais plus le but
Des Judas que le ſuis.—Divine Providence !
Que mon cœur eſt chagrin ! . . . Las ! depuis mon enfance
Je n'ai voulu jamais me tourner vers le bien ;
De hanter la folie—aujourd'hui vois combien
J'eus grand tort ;—j'euſſe pu certes dans ma jeuneſſe
Quand j'en avais le temps apprendre la ſageſſe,
Mais baſte ! ne voulais pas être gouverné !
Ah ! maudit ! maudit ſoit le jour où je ſuis né !
Maintenant ſuis cinglé de par ma propre verge,
Les maux entrent chez moi comme dans une auberge,
Et de tuer mon corps pour empoigner mon bien,
Mes damnés tourmenteurs trouveront le moyen !
Et c'eſt demain, demain, oui demain quand j'y penſe
Qu'ils doivent prononcer, diſent-ils, ma ſentence !
Plût à Dieu maintenant que je fuſſe au tombeau,

De mes chagrins n'aurais à porter le fardeau!
Vraiment j'étais auſſi par trop de mon jeune âge!
Quand un jour m'aviſai laiſſer mon héritage,
Parce que n'aimais pas Ramé! . . . j'ai mérité
D'être à mon tour traqué de par l'adverſité!
Quand elle ſe mourait j'ai délaiſſé ma mère,
J'ai nargué maintes fois auſſi mon noble père,
Eſt-ce merveille donc ſi j'en ai du chagrin!
Et contre la ſageſſe et contre le deſtin
J'ai guerroyé toujours! . . Hélas! pauvre Béryn! . .
Oh! puiſſant Dieu du ciel, jamais, jamais un homme
Ne fut fou comme moi;—pourquoi quittai-je Rome?
Moi des biens de mon père, un digne Sénateur
Héritier légitime—à ſa mort poſſeſſeur!
Si j'euſſe eu de l'eſprit et de la bienſéance,
Mon lot ſerait parmi les Barons que je penſe!
A la chaſſe avec eux partagerais leurs jeux,
Et des dames auſſi les déduits amoureux.
Hélas! ſi j'avais ſu! . . . Mais je reſſemble à l'homme
Vexé par une puce un peu trop gaſtronome,
Pour mieux la ſuffoquer il allume un flambeau,
Et puis doucettement l'approche de ſa peau,
Tout juſte pour toucher l'endroit qui le démange;
Sans faire attention qu'il eſt dans une grange:
Or le feu s'éparpille et gagne en un moment
Qui gît là dans un coin la meule de froment!
Et moi j'ai fait ainſi vu Ramé, ma marâtre,
Et parce qu'elle était d'humeur acariâtre,
J'ai tout ſacrifié dans mes inſtincts pervers
Pour m'en débaraſſer: oh! regrets bien amers!
J'euſſe dû pour un temps ſouffrir dans le ſilence,
Oh! que ſtupide fut ma ſtupide vengeance!
Maintenant me voilà grâces à ce couteau

Prêt à perdre la vie ! . . . Oh ! mon ſort n'eſt pas
beau !
Et cependant pour moi ne ſerais mal à l'aiſe,
Mais pour mes gens, hélas ! c'eſt bien une autre thèſe !
Après les frais du plaid de tout mon pauvre bien
Pour les ſuſtenter tous il ne reſtera rien.
Advienne que pourra—pour moi très peu m'importe,
Mais que je plains hélas ! ces gens de mon eſcorte ! . . .
Ils n'ont rien fait du tout, qu'être hélas de moitié
Dans mon malheureux ſort . . . oh ! que j'en ai
pitié !" . . .

Et comme ce Béryn formulait cette plainte,
Il vit venir à lui vitement ſans contrainte,
Un pauvre Eſtropié, béquille ſous le bras,
Genou tenu très ferme avec un échalas,
Ou plutôt une échaſſe,—avec des mains tordues,
Des narines auſſi groſſièrement fendues.
" Hélas !" ſe dit Béryn, " dois-je être de nouveau
Vexé, mécaniſé par ce vilain muſeau !"
Et de ſuite il s'enfuit de la mer vers la grève,
Mais cet Eſtropié ne ſe donna de trève
De le pourſuivre alors, en gagnant du terrain
Sur lui, qui n'en pouvait ; ce qui fit que Béryn
Eut grand' peur, non pas tant d'un déluge de gaules,
Que d'avoir quelqu'engin encor ſur ſes épaules,
Placé de par cet homme ! . . . auſſi bien courut-il
Comme un lièvre qui veut échapper au péril ;
Mais notre Eſtropié que lui courait plus vite,
Et connaiſſait auſſi bien mieux que lui le gîte,
Si qu'au bout d'un détour, c'eſt vous en dire aſſez,
Avec le dit Béryn il ſe vit nez à nez.
Béryn reſta muet comme atteint de délire.

Alors l'Eſtropié lui dit : " Très cher Meſſire,
Ne me craindriez mie, et n'auriez nul émoi,
Si connaiſſiez mon cœur, mes ſentiments, ma foi.
Que l'aimiez ou non aurez ma compagnie,
De vos tourments je veux conjurer la mégnie,
Et ſi vous conduiſez d'après mes bons avis,
De tout vous ſortirez vainqueur, je vous le dis.
D'abord, ſachez-le bien, c'était d'un imbécile
De débarquer tout ſeul, et venir par la ville ;
Si vous euſſe apperçu, vous euſſe mis au fait
De ce que dans la ville il vous arriverait,
Avec ces faux marchands qui de par vos ſottiſes
Ont ſu déménager toutes vos marchandiſes ;
Si vous étiez reſté que diable ! . . . en vos vaiſſeaux,
Il n'eut pas plu ſur vous un déluge de maux,
Et vous ne ſeriez pas dans toutes vos misères
Par leurs ſuggeſtions viles et menſongères !"

Béryn fit un ſoupir priant de tout ſon cœur
Qu'en paix on le laiſſa pour l'amour du Sauveur !
" Brave Monſieur !" dit-il, " ne ſoyez en colère,
Mais laiſſez-moi paſſer je ſuis ſi pauvre hère !
Tenez, je vous aſſure et vous donne ma foi
Que demain quand j'aurai plaidé, s'il reſte . . . quoi !
De tous mes cinq vaiſſeaux ſoit devant, ſoit derrière,
Un quelque choſe, vous en aurez votre part,
Mais pour Dieu ! laiſſez-moi me tenir à l'écart !"
Et pendant que Béryn ſe mit à parler vite ;
L'Eſtropié plus près, de manière inſolite
S'approcha de Béryn, du pan de ſon manteau
S'emparant ; mais Béryn en ſentant cet étau
Laiſſa furtivement gliſſer de ſon épaule
Le manteau, préférant, c'était pour lui plus drôle

Perdre le dit manteau, que refter capturé
Par ce nouvel ami qu'il croyait trop madré.
L'Eftropié vit tout, et le prit par la manche
De fa vefte en deffous.—" Hélas ! " penfa Béryn
" La rufe feule peut me donner ma revanche,
Et fus ! il déchira fa manche de fa main."
L'Eftropié penfa : fera perdu cet homme,
S'il n'a pas un confeil ; et comme il eft de Rome
Et que j'en fuis auffi,—bien qu'il ne foit pas fort,
Moi je veux l'arracher à fon malheureux fort !

Ce pauvre Eftropié pouvait, la chofe eft fûre,
Avoir plus de cent ans, douce était fa figure,
Il avait longue barbe, un air franc, jovial,
Et paraiffait vraiment un brave homme au total.
Il avait nom Geoffroi. " Ce Béryn pâle et blême
A grande peur de moi," fe dit-il à lui-même,
" Je voudrais cependant l'aider de mon pouvoir,
Et calmer, fi je puis, fon fauve défefpoir.
Il eft fou, je le fais, mal appris et peu fage,
Mais pour cela doit-il s'abattre mon courage ? "
Et voilà qu'il bondit vers Béryn de nouveau,
Vers Béryn qui courut jufques au bord de l'eau,
Alors et feulement fe tournant en arrière,
Il vit l'Eftropié fur fon dos le compère !
" Hélas !" penfa Béryn, " maintenant fuis perdu
A moins de me noyer n'échapperai mon dû ;
Ne ferai-je pas mieux de chercher un afyle
Dans la mer, plutôt que retourner à la ville ?"
Geoffroi pendant ce temps avait cerné Béryn :
" Doux Meffire !" dit-il, " me direz-vous enfin
Pourquoi vous me fuyez ?—Du ciel de par la Reine
Qui dans fon faint Giron, porta fans nulle peine

Notre Seigneur Jéſus, ne vous ferai de mal.
Aſſeyez-vous, voyons ! près de moi ſur la grève,
A vos craintes et puis ſi ne donnez de trève,
Appelez tous vos gens ici, ça m'eſt égal,
Ils ſeront les témoins de notre cauſerie,
Car ne veux pas uſer, moi, de ſupercherie,
Mais bien vous conſeiller du mieux que je pourrai,
Adonc conſolez-vous, et ſoyez raſſuré."

Et quand juſqu'à la fin Geoffroi, c'eſt bien notoire,
A ce craintif Béryn eut narré ſon hiſtoire,
Béryn, malgré ſa crainte, eut au fond de ſon cœur
Quelque velléité de croire à ſon honneur,
Et ſe laiſſant toucher par ſi douce éloquence,
De ſortir d'embarras conçut quelqu'eſpérance ;
" Dieu ! " dit-il, " me conſeille enfin par ſa bonté !
C'eſt que ce même jour, le dis en vérité,
Près de moi ſont venus avec gentil langage,
Nombre de gens ſubtils, porteurs d'un doux viſage,
M'offrir, me diſaient-ils, tant leur faiſais pitié !
Leur ſecours ſpontané, leur bien chaude amitié,
Donc ſuis moins à blâmer ſi vos bonnes paroles
Me ſont ſuſpectes, ſi les prends pour mots frivoles ;
Sur un de mes vaiſſeaux pourtant ſans barguigner,
Si voulez, de ce pas, Monſieur, m'accompagner,
Par vos conſeils je veux quelque peu me conduire,
Oui, j'y ſuis décidé,—dût-il même m'en cuire ! "
—" Pour lors," fit ce Geoffroi, " dans vos vaiſſeaux
ſi moi
J'entre avec confiance, et me fais une loi
De les mettre à *quia* vos méchants adverſaires,
Et que je rétabliſſe en un mot vos affaires,
Vous les faiſant gagner vos procès plus ou moins,

Soit par mon éloquence ou ſoit par des témoins,
Et que vous obteniez, oui dà, pour leur offenſe
Dommages—intérêts,—et le tout par mes ſoins,
Dites! . . quelle ſera Béryn! ma récompenſe?"
—" Si je puis me fier à vous," reprit Béryn,
" Serez content de moi, de ce ſoyez certain."
—" Par ma foi!" dit Geoffroy, " je vous ſuivrai
quand même!"
—" Mais quel eſt votre nom?" dit tout à coup, Béryn;
" Je veux ſavoir le nom du ſeul ami qui m'aime!" . .
—" Je me nomme Geoffroi, du ſoir juſqu'au matin,"
Reprit l'Interpellé; " mais ici dois vous dire,
Que je ne ſuis pas né dans ces marches, Meſſire,
Quoique ſois habitant depuis jà bien des ans
De cette ville où j'ai ſubi bien des autans;
Car je me ſuis raidi contre leur infamie,
Et de leur fauſſeté je n'en ai voulu mie.
C'eſt qu'il n'eſt, voyez-vous, dans l'univers entier
Hommes plus corrompus, ne puis pas le nier,
Et comme ne voulais céder à leur empire,
J'ai dû bon gré, malgré, tomber de mal en pire.
Mille livres au moins telle était la valeur
De ce que poſſédais; il m'a fallu d'honneur
Leur tout abandonner pour me ſauver la vie,
Et par crainte de pis, ce n'eſt objet d'envie,
J'ai dû, depuis douze ans, que vis au milieu d'eux,
Me déguiſer ainſi, dans cet état affreux
Pour leur en impoſer; roulant en ma mémoire
Les faire au même un jour, leur cauſer du déboire;
Et maintenant, j'eſpère, et ce par mon eſprit,
Nous ſecourir tous deux;—entre nous ſoit-il dit!
Mes membres, voyez-vous, ne ſont de pacotille
Ils ſont ſains, ils ſont bons—au diable la béquille!

Ce disant il jeta la béquille à la mer,
Et puis sur un bahut sauta d'un bond léger ;
Et puis montra ses mains tout à coup détendues,
Et puis, et de nouveau, les fit palper tordues.
Car Geoffroi vrai, c'était un homme vigoureux,
Et qui portait son âge, et de crâne manière,
Car la nature était dans ces temps plantureux
Pour tous et pour chacun une fameuse mère ! . . .
Tout maintenant hélas ! s'épuise et dépérit,
Tout, hormis le mensonge ;—oh ! celui-là fleurit,
Et pousse chaque jour de plus en plus superbe,
Ainsi que chaque jour grandit la mauvaise herbe !
Que dirai-je de plus ? . . . Sinon que ce Geoffroi
S'assit près de Béryn. Les Romains par ma foi !
Regardaient ce Geoffroi de façon singulière,
Et s'émerveillaient tous dà ! de son savoir-faire.
" Maintenant," dit Béryn, soudain à ce Geoffroi :
" Si pouvais me fier, en vous si j'avais foi,
Et si vous connaissiez un homme d'influence,
Ayant et grand savoir, aussi grande éloquence,
Et qui fut apte enfin me défendre demain,
Apte à me retirer de cet affreux pétrin,
Dans lequel je patauge ;—ah ! sur mon âme, dis-je,
De cet homme pardieu ! deviendrais l'homme-lige !"
—" Oh ! non ! ce serait trop !" sus ! repartit Geoffroi,
" Seulement donnez-moi, s'il vous plaît, votre foi,
Que si vos ennemis à vos pieds les amène
A confesser leurs torts ;—à vous rendre de plus
Ce qu'ils vous ont happé ; marchandises, *quibus*,
Qui courent et très loin déjà la pretentaine,
M'emmenerez à Rome,—autant pourtant que Dieu
Vous donnera beau temps pour virer vers ce lieu !"
Dit Béryn : " Cependant avant que vous accorde

Ce que me demandez, par efprit de concorde ;
M'eft avis que ferais en trois lettres un fot,
Avec tous mes gens, fi je n'avais pas un mot."
A Geoffroi fur cela, fus! fauffant compagnie,
Notre Béryn s'en fut confulter fa mégnie,
Leur racontant à tous fon dégré d'embarras,
Ses arreftations et tous fes altercas ;
Mais fa mégnie, hélas! avec un œil ftupide
Le regarda tout comme on regarde le vide.
"Voyons!" leur dit Béryn, "ce que m'a dit Geoffroi,
Vous l'avez entendu ; parlez, confeillez-moi!"
Ces Romains toutefois de crainte de mal faire,
N'ayant par devers eux qu'une obfcure lumière,
Reftèrent tous muets, ne foufflèrent pas mot,
Leur compréhenfion n'ayant pas de falot!
Lors Béryn fe leva reffentant peine amère,
Puis à Geoffroi s'en fut faire cette prière :
"Pour l'amour de Celui qui mourut fur la Croix!"
Lui dit-il, (il avait des larmes dans la voix!)
"Mes gens ne pouvant pas m'indiquer un remède,
Daignez me fecourir et me venir en aide,
Autrement je ferai perdu, c'eft bien certain."
Et lorfque ce Geoffroi vit les pleurs de Béryn,
Il en eut tant pitié, qu'il lui dit : "Cher Meffire,
Ne vous ferai faux bond, et je puis ici dire
Que j'emploierai pour vous ma peine et mon labeur
Pour vous faire fortir s'il fe peut du malheur,
Comme vous l'ai promis."—"Promîtes davantage!"
Reprit Béryn alors : "promîtes que par vous
Serais mis à jamais à l'abri de leurs coups."
—"Calmez-vous," dit Geoffroi, "calmez-vous,
 foyez fage,
Ne devez demander que ce qu'humainement
Je puis faire pour vous ; mais très certainement

Vous ferez fecouru, vous l'affure, foi d'homme !
Mais quand tout fera fait, m'emmenerez à Rome !
Adonc pour cimenter cet accord en commun
L'un l'autre embraffons-nous, des deux n'en faifons
Ce qui fut dit, fut fait; et puis Béryn de fuite [qu'un."
Fit apporter du vin ; on but, oyez la fuite.

" Sire Béryn ! il faut avant tout," dit Geoffroi,
" De la néceffité c'eft la première loi,
Me raconter d'abord en tous points vos affaires,
Afin que quand lirai jufques dans leurs myftères,
Je puiffe appercevoir doute, ambiguité,
Et le pour et le contre, enfin chaque côté.
Avec cet expofé des faits,—nargue du refte !
Avec l'aide de Dieu notre Seigneur célefte,
Eux refteront derrière ;—et nous ayant le vent,
Nous irons, voyez-vous, nous irons de l'avant :
Car voici le moment terrible qui s'approche
Où va fe dégorger leur immenfe facoche ;
Affez et trop long-temps leurs laides actions
Ont du ciel amaffé les malédictions,
A caufe de vos maux et de votre détreffe,
De leur impénitence, et leur fcélérateffe,
Je m'en vais leur fervir un plat de ma façon
Qui pour ces traîtres là fera bonne leçon ;
Car par leurs fauffes lois ils ont détruit en fomme
Ou bien mis à néant, ou bien occis maint homme ;
J'efpère, voyez-vous les obliger bientôt
Avant la fin du jour, dont voyons la lumière,
A vous dédommager, Meffire, comme il faut ;
Car leurs cinq fens ces gens ils ne les emploient guère
Qu'à s'emparer des biens d'un homme, ou comme un chien
A lui ravir la vie ; et cela n'eft pas bien !

Ils ont mis en pratique une coutume affreufe,
A la raifon contraire, et vraiment fcandaleufe,
Quand un de ces maudits accufe un étranger
D'une chofe fans nom qu'il fe plaît à forger,
Cette chofe fut-elle à vrai dire auffi fauffe
Qu'il eft vrai le bon Dieu ! . . . du moment qu'il fe
hauffe
Pour élever la voix cet impofteur maudit,
Sus ! viennent cent témoins confirmer fon récit.
Les lois de ce pays, elles ne font pas neuves,
S'appliquent par témoins, par témoins et par preuves;
Pour connaître d'un fait, d'enquête ils ne font,
Pour toute enquête ils ont un dédain très profond.
Si victime d'un tort t'avifes de te plaindre,
Le cas fut-il patent, fi qu'on ne put pas feindre
L'ignorer . . . que partout on le fut plus ou moins,
Malgré ce, ne pourrais le prouver par témoins,
Car tu ne trouverais un homme dans la ville
Qui voulut t'en fervir . . . parole d'Evangile !
Ainfi tous ces gens là fe tiennent par la main,
Pour affurer leur vol qu'ils appellent leur gain.
Auffi quant à plaider contr'eux vaine chimère !
Ne le confeillerais pas à mon propre frère;
Non plus que de nier leurs accufations,
Car eux ils nageraient par ces mutations
En plein affirmatif, et prouveraient de refte
En un feul tour de main, cela ne fait contefte,
Le faux le plus flagrant être la vérité.
Devenant négatif auriez la faculté
Vous, de plaider contr'eux, mais cela pour la forme,
Chez eux le négatif eft procédure informe.
Et cependant ce doit à l'efprit d'un chacun
Etre grande merveille outrage fi commun;

Car leurs lois, c'eſt un fait, et rudes et ſévères
Ont pour la fauſſeté châtiments exemplaires.
Le menſonge eſt puni de la peine de mort
Si le vent en arrive au Seigneur de la ville,
Eſope de ſon nom; qui, certe il n'a pas tort,
N'eſtime que très peu leur fauſſeté ſubtile.
Voilà pourquoi ces gens qui ſont de fins matois,
A l'un d'eux affirmant n'importe quelle choſe,
Affirment en chorus, d'une unanime voix
Le fait ébouriffant, l'ébouriffante gloſe,
Qu'à leur eſprit retors un chacun d'eux impoſe;
Ils ſe mettent ainſi par ce moyen ſournois,
Du danger imminent d'Eſope—à grand' diſtance;
Ne jamais les hanter, ſerait de la prudence,
Car le faux, car le vrai, rien ne ſaurait tenir
Contre leur fourberie, ils ont l'art de mentir;
Il faut donc nous ſervir d'inſolubles réponſes,
Leur préſenter des mots tout hériſſés de ronces,
Quand paraîtrons en cour devant ces gueux demain,
Autrement ce ſerait fait de vous, cher Béryn,
Vos biens vous ſeraient pris, ils y portent envie,
Et pour les mieux garder ils vous prendraient la vie."

"Maintenant, ô Seigneur qui trônez dans les cieux,"
Dit Béryn en pouſſant des ſoupirs douloureux,
"Accordez-moi demain, accordez-moi la grâce
De répondre à ces gens de manière efficace;
Et toi mon conſeiller, ô toi digne Geoffroi!
Viens à mon aide, n'ai d'eſpérance qu'en toi!"
—"Donc Béryn! redis-moi," dit Geoffroi, "je te
prie,
Les accuſations qu'avec effronterie
Ont fait pleuvoir ſur toi tes ennemis nombreux,

Afin que fois demain prêt à répondre au mieux."
"Ils m'ont tant accablé de chagrin, de colère,"
Reprit Béryn, "que vrai ne faurais comment faire
Pour pouvoir raconter le pourquoi des ennuis
Qu'ils m'ont fait éprouver, malheureux que je fuis !
Suis perdu fans efpoir fi de quelque manière
Geoffroi tu ne me fors enfin de cette ornière !"
—" De par Dieu !" dit Geoffroi, "puifque je t'ai promis
De t'aider, les auras, fois en sûr, mes avis,
Ne te faillirai pas, bien que tu ne fois fage,
De ne pouvoir fur toi m'éclairer davantage :
Pourtant écoute-moi, Béryn, un tantinet,
Et fais attention, car grave eft le fujet.
Le très Royal Seigneur dont le nom eft Efope,
Je te l'ai déjà dit, et qui dans la cité
Demeure, a de fageffe une telle enveloppe,
Qu'en l'univers entier fon grand nom eft cité,
Pour fa profondeur et pour fon intégrité.
Il eft fi vieux, fi vieux, fi vieux que par vieilleffe
Il n'y voit plus du tout jà depuis foixante ans,
Pourtant par fon efprit, par fa grande fageffe,
Sa probité févère, il gouverne céans ;
Et qui dans la cité fait le moindre grabuge,
Eft puni de par lui l'inexorable juge ;
Et puni fans délai ;—lui, ne pardonne pas !
Qu'on foit ou pauvre ou riche, ou faifeur d'embarras
Rien n'y fait, fous fon pied il fe courbe le crime,
Et quelqu'il foit reçoit fa peine légitime.
Contre fes ordres nul n'irait mettre un *veto*,
Quand il ordonne, il eft obéi *fubitò ;*
Et fous le ciel il n'eft certe aucun philanthrope
Qui pourrait l'amender en un feul point Efope !

Les ſept Sages de Rome unis tous contre lui
Ne pourraient tous les ſept lui cauſer un ennui,
Tant ſon ſavoir eſt grand, ſublimes ſes harangues ;
C'eſt qu'il n'ignore rien, il ſait toutes les langues,
L'Hébreu, le Chaldéen, le Grec et le Latin,
Le Français, le Lombard ! . . . que vous dirai-je enfin ?
Il eſt grand philoſophe et poëte lui-même,
De ſes prédéceſſeurs il ſait le moindre thème,
Lois civiles ainſi que lois de droit canon,
Et Sénèque et Sydrac, et chaînon par chaînon
Du grand Roi Salomon le plus petit proverbe,
Et la ſublimité de ce grand mot : 'Le Verbe !'
Les ſept ſciences n'ont de myſtères pour lui,
Il connait la magie et s'en fait un appui
Pour citer devant lui de l'Enfer les Puiſſances,
Charmes de tout eſpèce, et toutes Apparences !
Car, entre nous, il a trois cents ans,—même plus,
Ce qui fait qu'il ſait tout mieux que ſavants en *us*.
Né dans le Dannemark, il fut inſtruit en Grèce,
Laiſſant derrière lui tous ſes rivaux en leſſe ;
D'abord il avait peu de biens ſous le ſoleil,
Encor qu'il fut ſavant, raſſis ainſi que ſage ;
Quant à ſa taille ſvelte, aux traits de ſon viſage,
En Grèce on eut cherché vainement ſon pareil.
Il y avait alors un Roi, très noble Sire,
Qui n'avait d'héritier mâle, je dois le dire ;
Il n'avait qu'une fille, une perle vraiment
Et qu'il aimait ce Roi tout à fait tendrement.
De ce Roi cet Eſope était donc au ſervice,
Et lui plaiſait beaucoup, ſi que Sa Majeſté
Le traita, c'était bien, comme un enfant gâté,
Le fit monter, monter juſqu'au plus haut office,
Puis lui donna ſa fille, en fit ſon héritier,

Pour régner après lui ſur ſon peuple en entier.
Et comme la fortune avait pour cet Eſope
Ce que l'on nomme un faible, avant la fin de l'an
Ce Roi fort bon enfant dans un ſubit élan
Dans les bras de la mort fut tomber en ſyncope.
Depuis ce temps, voilà vingt-ſept ans, je crois plus,
Qu'Eſope règne ainſi par ſes grandes vertus,
Et nul ne lui reproche une ſeule injuſtice,
Quoique maintes fois vu ſon horreur pour le vice,
De ſon peuple partie ait voulu l'exiler,
Et dans d'autres climats le forcer de filer;
Mais ſa mâle énergie et ſa grande ſageſſe,
Sa bonté, ſa droiture, et voire ſon adreſſe
Ont préſervé ſon trône, et le préſerveront
Tant qu'il vivra cet homme à l'eſprit ſi profond;
Car qui dans cette ville a procès ou querelle
S'en va trouver Eſope, et toute la ſéquelle
Du cas la lui raconte; et ça le ſoir avant
Le jour où l'intimé doit paraître devant
Le Tribunal lui-même—et le pouvoir propice
D'Eſope lui procure une prompte juſtice;
Mais ſi celui qui va vers Eſope eſt menteur,
Pleuvent ſoudain ſur lui la honte et le malheur!
Béryn! il faut mon cher, aller devers Eſope
Avoir l'oreille au guet et n'être pas myope;
Avec grand ſoin entends les accuſations,
Et viens me les redire et ſans omiſſions,
A moi qui ſuis, Béryn, ton conſeil et ton guide,
Et ſurtout vas-y vite, et ne ſois pas timide.
Mais comme nulle part, en aucune cité
Il n'exiſte un palais ſi plein de majeſté,
Si beau dans ſon enſemble, et qui ſe développe
Si curieuſement que le palais d'Eſope,

Et qui dans ſes deſſins ait tant d'étrangeté,
Je dois te raconter, graver dans ta mémoire
Les ſecrets merveilleux, car c'eſt à n'y pas croire,
Qui ſont dans ce palais. Quand tu t'approcheras
Du caſtel principal que ſoudain tu verras,
De la grille d'honneur ne va pas à la porte,
Cette porte eſt gardée, et par très forte eſcorte,
Cependant ne prends peur ; ſur ta droite à nouveau
Longe doucettement les murs du vieux château,
Juſqu'à ce qu'à ta vue il s'offre une fenêtre :
Entre là, ſi tu peux, et vif comme ſalpêtre
Sans être épouvanté marche, marche en avant,
Alors non loin delà, tu verras ſe levant
Devant tes yeux ſurpris une aſſez grande herſe,
Hardiment va vers elle, et ſoudain la traverſe
Juſqu'à ce que tu ſois à la fin parvenu
Dans un lieu le plus beau dans le monde connu.
De marbres entr'eux joints, les murs de cette ſalle
Sont d'un jet élancé, de grandeur coloſſale,
Et les colonnes ſont du criſtal le plus pur,
Le plancher eſt tout d'or, et du plus fin azur,
Tandis que le plafond du haut, de caſſidoine
Eſt le plus beau fleuron de tout le patrimoine.
De cette ſalle mais pour paſſer à travers
Il faut filer auſſi vite que les éclairs,
Ou bien ſe décider à laiſſer là ſa vie,
Ce qui n'eſt à coup sûr pas un objet d'envie.
Car là dedans il eſt une pierre de feu
D'une telle chaleur que comme un boute-feu
Sans vergogne elle atteint tout ce qui s'en approche ;
La ſalle prendrait feu, n'était que d'elle eſt proche
Une pierre ayant nom Dionyſe ou Denis,
Pierre extrêmement froide ;—auſſi ſi tu bondis

Légèrement, Béryn, tu ne fouffriras mie,
Les deux pierres étant, par fecret d'alchimie,
D'une proportion et d'une affinité
De chaleur et de froid donnant égalité.
Il te faut traverfer fans lanterner, la falle,
Tu vifageras lors une porte banale,
Entre, furtout ne fois épouvanté de rien,
Quoiqu'il puiffe advenir, tu t'en trouveras bien ;
Que fi tu crains, Béryn, cependant quelque chofe,
Poitrine ton émoi, te le dis, et pour caufe,
Il rôde dans ces lieux avec des yeux hagards
Et fans être attachés deux jeunes Léopards,
Si refpires trop fort, de fang ils font en quête,
Ils fe rueront fur toi pour te faifir la tête,
Fais donc attention refpirer doucement,
Jufte autant qu'il le faut pour vivre feulement.
Quand tu feras forti de cette immenfe falle
Te trouveras foudain fans le moindre intervalle
Dans un jardin fi beau, fi plein de chants exquis,
Qu'on fe croit tranfporté dans le faint Paradis.
C'eft l'œuvre, entends-tu bien, du payen Ptolomée
Dont le favoir n'était pas celui d'un pygmée ;
Car il connaiffait tout, et la terre et le ciel,
Et la négromancie, et le furnaturel,
Auffi par fon adreffe en ce jardin unique
En or comme en argent, enfants de fa fabrique,
Vivent bêtes, oifeaux ayant le fentiment,
Grognant ou bien hurlant ou chantant gentiment.
Au milieu du jardin eft un arbre chef-d'œuvre
Moins facile à créer certes que le grand-œuvre,
Il contient en argent et dans l'or le plus fin
Les feuilles de chaque arbre, et ce n'eft du frétin !
Le jardin eft toujours raviffant de verdure,

Tout plein de fleurs de Mai qui forcent leur ferrure,
Et répandent au loin parfum tellement fort,
Que le trop refpirer ferait humer la mort.
Je te narre, Béryn, ces fublimes merveilles
Afin que reftent froids tes yeux et tes oreilles.
Quand tu feras enfin, vois-tu, dans ce jardin,
De frayeur fi ton cœur ne bats pas le tocfin,
Et que tu fuives bien les avis que te donne,
Tu n'aurais certes rien à craindre de perfonne,
Et ne dois t'alarmer fi tu vois huit jongleurs
Dont quatre dorment, mais dont quatre font veilleurs,
Et qui font tellement dans la négromancie
Paffés maîtres ès arts, qu'en leur fuprématie
Ils vous font apparaître, oh! c'eft prodigieux!
Terribles animaux et ferpents monftrueux,
Bipèdes effrayants,—dont la vilaine foule
Au cœur du plus vaillant peut donner chair de poule.
Entr'autres animaux exifte un Lion blanc
D'efpèce très féroce et grand buveur de fang,
S'il voit un étranger pour en faire carnage
Il s'avance fur lui,—cinq cents hommes, je gage,
Ont paffé par fes dents;—mais toi tu pafferas
Sans être molefté, fans rifquer le trépas,
Si fais ce que te dis; il n'en faut davantage!
L'arbre dont t'ai parlé, comme une cloche eft rond,
Ses branches et rameaux defcendant jufqu'à terre
Y traînent largement; fon contour eft profond,
Frôles-le feulement d'une touche légère,
Et fain et fauf tu peux narguer tous les périls,
Tant l'arbre a de vertus, tant fes fucs font fubtils!
De ce que te dis là, Béryn, tu dois conclure
Que te frôler à l'arbre eft ce qui, d'aventure,
Sitôt dans le jardin, doit t'importer le plus,

Adonc à le trouver ne fois long par Jéfus!
Puis à gauche un peu loin, tu verras une entrée
Etroite tout d'abord, mais qui plus aérée
Et plus large devient, quand on arrive près
De la chambre où fe tient Efope en fon palais,
Chambre pour la beauté qui n'a pas fa pareille,
Car de l'univers c'eft la plus grande merveille.
Lorfque tu feras là conduis toi fagement,
Car là tu dois entendre, et non pas vaguement
Les accufations contre toi que l'on porte,
Et que devant Efope il faut que l'on rapporte,
Garde dans ton efprit tout ce que l'on dira,
Et viens me le narrer dans fon *nec plus ultrà*,
Si le bon Dieu là haut alors nous vient en aide,
A tes ennuis, Béryn, trouverons un remède."

"De ces merveilles là," dit tout à coup Béryn,
"Ne voudrais pas tâter, et c'eft un fait certain
Qu'aimerais mieux encor perdre mes marchandifes
Que de chercher fortir fauf de telles emprifes!"
"Oh! s'il en eft ainfi!" reprit alors Geoffroi,
"Par dévouement pour vous, Meffire, j'irai Moi.
J'ai promis vous aider à fortir de détreffe,
Advienne que pourra! remplirai ma promeffe.
Adieu donc! certe avant que n'ait chanté le coq,
Ici je reviendrai, porteur, de par Saint Roch!
Je l'efpère du moins, d'affez bonnes nouvelles;
Soyez gais maintenant! chantez vos vilannelles!"

Et Geoffroi prit congé.—Mais qui fut trifte alors?
Béryn et fa mégnie, et la tête et le corps.
Sitôt qu'il fut parti leur advint la doutance
De fon prochain retour, et la défefpérance.

Vaudrait mieux être morts, penſaient-ils tous ces
gens
Que d'avoir devant nous tant d'affreux guet-apens,
Que de manquer de pain chaque jour de la vie,
Ou bien devenir ſerfs quoiqu'on n'en ait envie !
Telle fut leur penſée autant dura la nuit,
C'était comme l'on voit aſſez triſte déduit ;
Mais lorſque Chanteclair entonna ſon cantique,
Ce fut bien pis encore, et changea la muſique
En cris de déſeſpoir, en malédictions
Sur les flots, ſur les vents, et ſur leurs actions
Qui toutes n'étaient pas ſans doute méritoires,
Et qui leur attiraient ces funeſtes déboires,
Ces gens, tous et chacun voyant d'un mauvais œil
La vie, euſſent voulu dormir dans le cercueil.
De ce que de Geoffroi ſe prolongeait l'abſence,
L'un l'autre ils ſe diſaient : " Selon toute apparence
Ce Geoffroi nous trahit, il ne reviendra pas,
Il nous faut aviſer à ſortir d'embarras."
Lors quand au ciel encor ſcintillait une étoile,
Tous ces fieffés poltrons entr'eux tinrent conſeil,
Et tombèrent d'accord tous de mettre à la voile
Avant que fut levé ce jour là le ſoleil.
Les voilà donc hiſſant, apprêtant leurs cordages,
Cherchant en d'autres lieux abriter leurs courages,
Lors que ſur ſon échaſſe apparut ce Geoffroi,
Leur criant du rivage :—" Arrêtez donc ! c'eſt moi !"

En entendant Geoffroi, Béryn à ſa mégnie
Preſcrivit d'arrêter, de deſcendre un bateau :
" Que diable ! il ne faut pas lui fauſſer compagnie,"
Penſa-t-il, " il ſe peut qu'il y ait du nouveau
Car plus que ma mégnie, oh ! oui, s'il eſt ſincère,

Certe il peut m'être utile, et c'eſt ce que j'eſpère !" . .
Mais Béryn, voyez-vous n'en était pas sûr . . .
quoi ? . . .
Ces Romains qui n'aimaient pas du tout le Geoffroi
Le hiſſèrent pourtant malgré leur répugnance,
Mais tout en maugréant contre lui d'importance.
Geoffroi n'ignorait pas qu'il n'était de leur goût,
Auſſi dans l'océan jeta-t-il ſa béquille
Avec colère et dit : " Sous roche quelle anguille
Y a-t-il donc Béryn que ſoyez après tout
Auſſi triſte vraiment ? . . . Soyez donc un bon
drille ! . . .
Si vous laiſſez aller au chagrin vertuchoux !
Que feront-ils vos gens que ſe régler ſur vous ?
C'eſt que d'être marri vous n'avez nulle cauſe,
Car dès avant ce ſoir, fiez-vous à ma gloſe,
Vos ennemis ſeront à vos pieds de par moi,
Et vous vous en irez quitte . . . et vos marchandiſes
Les aurez à nouveau, vous en donne ma foi !
Et vous aurez auſſi,—ce ſeront bonnes priſes
De vos dits ennemis grand nombre de remiſes . . .
Eux—ils ſeront charmés, trop charmés déchapper
A tout ce que ſur eux vous pourriez agripper :
Car telle eſt l'équité des lois de la contrée,
Que celui d'une plainte en cour qui fait entrée
S'il à tort, à l'amende eſt toujours condamné,
Quelque puiſſant qu'il ſoit, fils de Roi fut-il né ;
De tous les ennemis ſemés ſur votre route,
Vous aurez donc raiſon, cela ne fait pas doute,
Avant ce ſoir, oui tous, ſe ſoumettront à vous,
Et tous vous les verrez à plat à vos genoux,
Par le temps que j'aurai mis aux abois leur meute,
Et rendu bonne enfant leur prétendue émeute . . .

Pour nous donner courage à happer ce ſuccès,
Nous, penſons à dîner, et ſurtout buvons frais."

Geoffroi lors demanda de l'eau, des victuailles,
Et du bon vin auſſi, c'eſt le nerf des batailles,
En diſant: "Il eſt ſain de dîner à préſent,
Car l'Intendant, du moins c'eſt ainſi que l'eſtime,
Pourra bien être en cour avant l'heure de prime,
S'y préſenter à jeun ne ſerait amuſant."
Le ſoleil cependant jeta ſon doux ſourire
Sur la nature entière annonçant un beau jour,
Mais quelque choſe que Geoffroi put faire ou dire,
Tout le temps du dîner ces Romains dans leur ire
Semblaient guigner Geoffroi pour quelque mauvais
tour.
Donc après le dîner à l'écart ils ſe tinrent,
Et long-temps, bien long-temps entr'eux ils s'entre-
tinrent,
On parla de jeter Geoffroi par-deſſus bord,
Mais de peur de Béryn on ne fut pas d'accord.
Cependant à Béryn Geoffroi ſe mit à dire :
"Prenez garde à vos gens, m'eſt avis on conſpire
Là bas à l'autre bout, et ſi votre vouloir
Vous ne l'impoſez pas,—adieu votre pouvoir!
Sans juſte fermeté, c'en eſt fait d'un navire!"

Pendant que ſe paſſaient ces choſes, le Prévôt
Vers les vaiſſeaux à l'ancre arrivait au grand trot.
Mais oyant tout ce bruit, voyant toutes les voiles
Qu'on mettait en travers, comme on étend des toiles,
Sus! ſus! vite il s'enfuit, car dit cet Hannibal :
"Pour moi qui ſuis Prévôt, tout ceci va fort mal,

Tous ces cinq beaux vaiſſeaux dans de ſi grands déſordres
Je les ai ſous ma charge, ils ſont tous ſous mes ordres,
Et s'ils quittent le port perdrai mes droits ſur eux."
Il courut vers la ville,—avec un cri hideux
Il fit part à chacun de ſes chaudes alarmes,
Et puis les excita tous à prendre les armes,
Faiſant carillonner cloches, ſonner clairons,
Diſant que les Romains fuyaient comme poltrons,
Si que d'hommes armés il en eut bientôt mille,
Et plutôt plus que moins. Alors vers la flotille
Il s'en fut auſſitôt; ce que voyant Béryn:
"Mon Geoffroi," lui dit-il, "nous ſommes en ta main,
En toi ſeul, rien qu'en toi reſte notre eſpérance,
Si nous en réchappons nous t'en devrons la chance!"
"N'ayez peur!" dit Geoffroi, "mais prenez des ciſeaux,
Et plus vite que ça qu'on me coupe la barbe,
Ma chevelure auſſi de ſuite qu'on l'ébarbe!"
Lors avec des ciſeaux, des raſoirs, des couteaux,
Chacun ſe mit à l'œuvre, épluchant ſans vergogne
Et chevelure et poils; ſi qu'en fin de beſogne
Aux yeux de tous Geoffroi parut plus fou qu'un fou.
Hannibal cependant, vif comme un ſapajou,
Appuyé qu'il était par ſa fière milice,
Sommait Béryn d'aller vite en cour de juſtice.
Geoffroi fut le premier qui, de cet Hannibal
A l'avant du vaiſſeau, répondit au ſignal:
"Ah! ça, Dieu vous béniſſe! . . ." a-t-il dit, "—cher Meſſire!"
"Eh! Béryn! . . ." reprit-il, "ici viens donc, viens rire!

Tu vois bien tous ces gens harnachés, triomphants,
Et ſi bien ficelés,—tout ça, c'eſt mes enfants! . . .
Je les ai fait hier,—te le dis à l'oreille! . . .
Auſſi vois-tu, Béryn, ce n'eſt du tout merveille
S'ils viennent aujourd'hui dès que luit le ſoleil
Pour nous aider, pour être auſſi de ton conſeil!
Ah! mes propres enfants! . . . bien aimés de mon
    âme!
Soyez, ſoyez bénis! . . . que ma foi vous enflamme!"
S'écria ce Geoffroi de l'air le plus niais,
Se mettant à danſer ainſi qu'un grand dadais.
Hannibal en voyant de Geoffroi la figure,
Comme il était raſé, quelle caricature
Il préſentait à l'œil, crut que c'était un fou,
Auſſi de ſe fâcher ne penſa-t-il que prou;
Mais toujours abordant—"Puiſque t'es notre père,"
Par farce lui dit-il, "quelle eſt donc notre mère?
Et comment, en quel lieu fûmes-nous engendrés?"
—"Hier!" reprit Geoffroi, "ſous les cieux azurés:
Ce que je dis n'eſt pas une coquecigrue,
En jouant, vous le dis entre nous, dans la rue
Au gentil petit jeu que l'on appelle Quek,
Une corde d'un ſou pour me ſerrer le bec
Avec un nœud coulant était ſur une perche,
Et moi, devais trouver, c'était original!
L'objet qu'on déſirait quand on me diſait:
    'Cherche!'"
"Mais, ne le fais-tu pas," repartit Hannibal,
"Ce jeu, ſon dénouement avait pour but te pendre!"
—"On le diſait autour de moi, j'ai pu l'en-
    tendre! . . ."
—"Mais alors comment donc, dis, es-tu réchappé,
Comment n'es-tu pas mort? . . ." dit Hannibal dupé!

" Puis répondre à cela, sans consulter personne.
Je possédais trois dés dans ma bourse mignonne,
Car je ne suis jamais, moi, dépourvu de dés,
Quand mes sorts sont mauvais, et très dégingandés,
Quand je n'ai pas le sou ;—ces dés sur la pelouse
Je les jette tous trois. Deux retournèrent as !
Mais oyez maintenant ! . . . il m'advint une épouse
Dans le troisième dé ; ne doutez pas du cas.
Une jeune souris, gentille, appétissante,
Adorable en un mot vint avaler ce dé,
Ça lui gonfla la peau,—si que cette innocente
Devint grosse de vous de par mon procédé ;
Et de cette façon jusqu'alors inconnue,
Vous êtes devenus mes chers, mes beaux enfants,
Et que vous—ne vois rien de si beau sous la nue,
Surtout avec vos airs madrés, ébouriffants ;
Or mes charmants enfants avant que la soirée
N'ait tout doucettement regagné sa chambrée,
Peut-être je pourrai vous procurer vraiment
A chacun et à tous beaucoup d'avancement,
Car si nous plaidons bien aujourd'hui, serons riches,
Et quand avons de l'or, nous ne sommes pas chiches ! "

Hannibal et les siens rirent, et de bon cœur,
De ce débordement de folichonne humeur,
Ils le tenaient pour fou—ces drôles de sornettes
Etaient certainement pour eux des amusettes ;
Mais lui, cachait ainsi qu'on le verra, son jeu,
Et n'était aussi sot qu'il le semblait morbleu !

Cependant que Geoffroi faisait ainsi des farces,
Et pour les égayer n'épargnait les grimaces,
Béryn et sa mégnie à la fin étant prêts,

Furent dans les bateaux, dans le fond inquiets
Des procès fur l'iffue ; ayant peu d'efpérance,
Mais paraiffant avoir affez de confiance,
Suivant le bon confeil qu'avait donné Geoffroi,
Confeil qui maintenant à leurs yeux faifait loi.
Donc avec Hannibal vers la cour de juftice
Ils s'en furent avec du Prévôt la milice.

Lors au Prévôt Béryn s'adreffant : " Hannibal !
A quoi fert," lui dit-il, " ce luxe de gens d'armes,
Nous fommes des Marchands qui ne faifons de mal,
Pouvons-nous motiver de fi vives alarmes ?"
—" Tout beau !" dit Hannibal,—" on m'avait dit
Meffire
Que vous vouliez filer fans nous en avertir,
Si vous euffiez fait ça, je puis bien vous le dire,
Vous euffiez tous perdu la vie, et fans mentir
L'euffiez bien mérité !"—Béryn crut par prudence
Ne devoir fouffler mot.—Mais Geoffroi d'abondance :
" Perdu la vie ! . . . oh ! bah !" dit-il, " c'eft un peu
fort
Vous abufez vraiment de Madame la Mort ! . . .
Vous êtes trop futés, vous tous de cette ville,
Vous faites les fendants, c'eft toujours très facile,
Avant même d'avoir commencé l'altercat ;
Peut-être avant le foir ferez hors de combat !
Vous prétendez favoir, vous qui grouillez fur terre
Le métier du marin, vous ne le favez guère ;
Vous ignorez furtout ce que chaque matin
Auffitôt qu'il fe lève accomplit le marin."
—" Mon brave et digne ami," de façon dédaigneufe
Repartit Hannibal, " votre langue coureufe
Voudra peut-être bien m'inftruire à ce fujet,

Mais d'abord, dites-moi, Tudieu! pour quel objet
Au beau milieu du mât font des voiles carrées?"
—" Pour rendre le vaiffeau plus léger pour le vent."
—" Pour quel objet vos gens laiffant là leurs chambrées
En bateau venaient-ils lever l'ancre en avant?"
—" Pour être plus voifins du cabaret . . . cher frère! . . ."
—" Pourquoi foulèvent-ils au moyen du gruau
Les pierres? . . ."—" Eh! parbleu! pour lefter le vaiffeau,
Et fur lui du foleil appeler la lumière!"
—" Pourquoi, veux le favoir, ferment-ils à babord?"
—" Pour éveiller le Maître au premier mot, s'il dort!"
—" Tu fais réponfe à tout . . . c'eft un rude compère,"
Repartit Hannibal, " que le fils de ta mère!"
—" Meffire! avez raifon, oui, c'eft la vérité
Que vous énoncez là, car vous êtes futé!"

Ce Geoffroi bavardait ainfi qu'une caillette,
Et d'Hannibal était le joujou, l'amufette.
" Béryn," dit ce Geoffroi, " renvoie à tes vaiffeaux
Tes hommes . . . à quoi bon les mener en juftice,
On ne fe plaint pas d'eux les chers petits agneaux,
A quoi peut te fervir cet énorme appendice?
Plaide ta caufe toi, c'eft ton affaire à toi,
Avec eux m'en aller, c'eft mon idée à moi!"
—" Nenni!" dit Hannibal, " tu refteras à terre,
De ton efpèce un fou n'eft pas chofe vulgaire,
Toi tu dois nous refter; de ce je fuis certain,
Vu ta fcience ès lois tu plaideras foudain
Toute caufe! . . ." Il le prit, ce difant par la main.

" Pour cela," dit Geoffroi, " c'eſt du plus grand notoire !
Eh ! Béryn ! . . . qu'en dis-tu ?—Permets-tu qu'au prétoire
Je la raconte moi dignement ton hiſtoire ?"
Ce drôle de diſcours plût à cet Hannibal,
Qui ſe mit à blaguer Béryn tant bien que mal.
Le Béryn, cependant, pendant ce dialogue,
(Il ſavait ſa leçon !) parut d'humeur de dogue.
De nouveau ce vilain Geoffroi l'aſticota.
" Ne pouvez-vous," dit-il, " répondre un iota,
Un non, un oui, n'importe, un mot de quelqu'eſpèce,
Ne pas répondre, mais c'eſt une impoliteſſe !"
—" Laiſſe ton bavardage, imbécile, ignorant !
Tes bêtiſes auſſi roulant comme un torrent !"
—" M'appelles-tu Béryn ! ignorant, imbécile,
Parce qu'avec toi fus d'humeur par trop facile ?
Quand nous quittâmes Rome avais plus que moitié
Des marchandiſes, Moi ;—maintenant c'eſt pitié
Tu voudrais prendre tout ! . . . pourtant te fais promeſſe
Qu'avant qu'il ne ſoit nuit, ſi tu n'as mon ſecours,
Ta part ſera perdue, et cela pour toujours !"
—" Ton ſecours ! . . ." dit Béryn, " n'en veux d'aucune eſpèce,
Va-t-en vers les vaiſſeaux, va-t-en crâne tondu
Là bas, je te ferai tantôt donner ton dû !"
" Avec toi," dit Geoffroi, " j'irai, j'irai malpeſte !
Que tu veuilles ou non, à plaider ſerai preſte,
Et tu pourras connaître enfin à tes dépens,
S'il eſt bon dédaigner comme tu fais les gens !"
—" Qu'il en ſoit donc ainſi !" dit avec un ſourire
Hannibal, le prenant gentiment par la main,

" M'eſt avis," reprit il, " que tous nous allons rire,
A commencer par vous cher Meſſire Béryn."
Ah ! ſi cet Hannibal avait ſu dans quel piège
Il tombait le nigaud, certe il eut aimé mieux
A pas récalcitrants au milieu de la neige
Aller juſqu'en enfer le pauvre malheureux !
Plutôt que d'amener ce Geoffroi doucereux ;
Car dans le cours du jour quand ſe plaida la cauſe,
Cet Hannibal devint de plus en plus moroſe,
Souhaitant que Geoffroi ſur terre ne fut né,
Et ſe mordant les doigts de l'avoir amené !

Maintenant qui de vous veut reſter pour entendre,
Saura, car je ne veux, longtemps vous faire attendre,
Comment Béryn s'y prit pour ſon plaid, et comment
A la cour de juſtice il s'en fut crânement.
Comment cet Hannibal qui ne devinait mie
De Geoffroi le projet, avec grand' bonhomie
Avec lui l'emmena. Pourtant cet Hannibal
A Geoffroi demanda, mais d'un ton amical
Quel il était ſon nom. " Par ma foi l'on me nomme
Depuis hier au ſoir, je te le dis, foi d'homme !
Gylhochet ;—c'eſt un nom que je trouve fort beau."
—" Et," reprit Hannibal, " le lieu de ta naiſſance,
Eſt-ce une ville, un bourg, un village, un hameau ?"
—" Ma foi, quand je naquis je n'en eus connaiſſance,
Et depuis ce temps là ne l'ai ſu, Dieu merci !
L'amour de la patrie étant une nuiſance ;
Je ne ſais rien de rien, ſinon que me voici."
A ces mots Hannibal pouſſa dame ! à cœur joie,
" Béni ſoit Dieu !" dit-il, " qui l'a mis ſur ma voie,

C'eſt bonheur d'avoir ça, ſous la main, près de ſoi,
C'eſt épatant ce fou, c'eſt un morceau de Roi !"

Ils s'en furent ainſi vers la cour de juſtice
En riant, bavardant ; mais quand au Tribunal
Ils arrivèrent, jà pour remplir ſon office,
Y trônait l'Intendant, et dans l'étroit local
Se trouvaient raſſemblés les huppés de la ville,
Eſpérant faire entrer chacun dans ſa ſébille
Un bon lambeau des biens apportés par Béryn.
Chacun d'eux ſe faiſait large part du butin ;
L'un voulait les vaiſſeaux, l'autre les marchandiſes,
D'autres ne demandaient qu'empoigner les valiſes,
Quelques uns demandaient de Béryn les deux yeux,
D'autres voulaient ſa vie, et d'autres ſes cheveux.
Pendant que ſe heurtait de ces vœux la cohue,
Béryn fit ſon entrée en fort bonne tenue,
Ainſi que ſes Romains vêtus couleur de ſang,
Mais qui paiſiblement s'aſſirent ſur un banc.

Lorſqu'à ce brouhaha ſuccéda le ſilence,
Béryn ſe tint debout, et puis dit en ſubſtance :
" Meſſire l'Intendant ainſi que l'ai promis,
Hier, viens aujourd'hui racheter ma parole,
Accordez-moi juſtice, et ſoyez bénévole,
N'en demande pas plus."—" Je le dois par Thémis!"
Répondit l'Intendant, " et du haut de ce ſiège
Ayant donné ma foi, je dis : ' Ainſi ferai-je !' "
—" Certe il aura ſon droit fut-ce en dépit de toi,
Que tu veuilles ou non," ſus! repartit Geoffroi,
Car une ſeule fois ſois injuſte,—foi d'homme !
" J'irai vers mon couſin, vers l'Empereur de Rome,
Nous avons tous les deux bu bien ſouvent du vin,

Et mon appel à lui ne ſerait appel vain."
En donnant ce fragment de ſa chaude faconde,
Ce Geoffroi ſur un banc dominant tout le monde
A tous, comme à chacun, fit voir à l'impromptu
Sa barbe ridicule et ſon front dévêtu,
Si qu'on le tint pour fou dans tout cet aſſemblage,
Tant il était bouffon ſon groteſque viſage.
L'Intendant, les Bourgeois ſe moquèrent de lui,
Mais cela ne parut lui cauſer nul ennui.
Voilà que le crieur quand on eut fait ſilence,
Appela le Bourgeois—de la première inſtance ;
Le Bourgeois qui, la veille, avait avec Béryn
Au noble jeu d'échecs joué.—Debout ſoudain
De la cour le Bourgeois comparut à la barre :
" Meſſire l'Intendant," a-t-il dit, " en ce jour
De juſtice envers moi ne ſoyez pas avare,
Et ſerai ſatisfait, le dis devant la cour.
Cet homme devant vous que Béryn l'on appelle,
Avec moi fit hier un ſérieux contrat,
C'était que qui des deux ferait échec et mat,
(Nous jouions aux échecs, ce n'eſt pas bagatelle !)
De l'autre ſe mettrait à la diſcrétion,
Que s'il ne ſe rendait, lors il aurait à boire
Toute l'eau de la mer ; c'eſt la convention
Que nous fîmes tous deux ; ſi l'on ne veut me croire
Pour river mon dire ai des témoins Dieu merci !"
Et ſur ce, dix Bourgeois dirent dix fois : " Voici ! "

Lors ſoudain à Béryn dit l'Intendant Evandre :
" Il te faut maintenant, ne ſert de plus attendre,
Répondre. Prends conſeil ; fais vite ; j'ai fini !"

Béryn ne ſouffla mot. Alors Geoffroi de dire :

"Il me femble que c'eft de juftice un déni,
Vous nous dites de prendre un confeil . . . Eh!
Meffire,
Ne fuis-je donc pas là? Ne fuis-je affez futé
Pour dire en un clin d'œil l'augufte vérité!
Sur un mot, fur deux mots irons-nous nous défendre?
Nous ne le voulons pas; c'eft dit, Seigneur Evandre.
Il y a certe ici d'autres accufateurs,
Qu'ils viennent nous narrer leur contes, ces conteurs!
Si ne donnons à tous une prompte réponfe,
Du Pape je veux bien que l'on m'envoie au nonce;
Car vrai, je vous le dis, je fuis plus avifé
Que vous ne croyez tous, plus que vous fuis rufé,
Car aucun d'entre vous que pourtant je fais rire,
Ne fait pertinemment ce que moi je veux dire!"

Chacun fe mit à rire, et là de tout fon cœur,
Au difcours de Geoffroi, de ce rude caufeur;
Chacun, hormis Béryn, qui, frappé de furprife,
Se tint coi, penfant bien que tout n'était bêtife
Dans ce qu'il entendait; auffi très fagement
Sut-il fe gouverner; dans cette feinte ivreffe
Que fimulait Geoffroi voyant de la fageffe
L'aurore éblouiffante en fon commencement.

"Maintenant," dit Béryn à l'Intendant: "Meffire,
Je comprends et fort bien ce que parler veut dire,
De ce Bourgeois l'affaire, oh! je la fais par cœur!
Veuillez faire venir un autre accufateur,
Afin que fur le tout avant que me prononce,
Je puiffe confulter, et vous faire réponfe."

"Accordé ! j'y conſens !" repartit l'Intendant,
Pour le mettre dedans exprès lui demandant
S'il ne voulait du fou pour le tirer d'affaire
Dans ſon extrémité. Mais Béryn de ſe taire !
Se levèrent alors tous les accuſateurs,
Hannibal le premier de ces vils impoſteurs
Se mit à débiter dans un long monologue
Son hiſtoire d'un air mi-doucereux, mi-rogue.
"Hier, mes doux Seigneurs, lorſque j'étais ici
Béryn et ce Bourgeois, le ſavez Dieu merci !
Se chamaillaient entr'eux ; ce n'eſt pas mon affaire :
Comme votre Prévôt je fus chargé de faire
Des vaiſſeaux de Béryn ſaiſie, afin qu'il put
Sur la terre et ſur l'onde aller au large, et fut
Aujourd'hui même ici, tout prêt à vous répondre,
Et non pas en priſon reſter à ſe morfondre.
Or, tous deux en marchant pour aller aux vaiſſeaux,
Nous ſommes convenus, je ne dis rien de faux,
Que de Béryn pour moi j'aurais la marchandiſe,
A la charge par moi lui remplir à ſa guiſe
A nouveau, ſes vaiſſeaux avec ce que j'avais
Dans mes deux, trois maiſons ſiſes près des marais.
Or je ſuis toujours prêt à remplir ma promeſſe,
Béryn peut envoyer s'il veut avec preſteſſe
Pour garnir ſes vaiſſeaux prendre ce qu'il voudra
Dans ce qu'en mes maiſons adonc il trouvera ;
C'eſt en termes pareils, ſans autre protocole
Que nous fûmes d'accord, j'en donne ma parole !"

Se levèrent ſoudain, d'un ſeul jet, à la fois,
Deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix
Bourgeois,
Que ceux de l'autre cas ce n'étaient pas les mêmes,

Mais tous prêts à jurer fut-ce fur leurs baptêmes
Par le Dieu Tout-puiffant, ça leur était égal,
La vérité des faits narrés par Hannibal,
Difant qu'ils étaient tous préfents lors de l'affaire.

" Par Dieu !" reprit Geoffroi, " ça n'eft pas nécef-
    faire,
De ma main droite ici, moi je le prouverai ;
J'ai voyez-vous jadis, été, c'eft avéré,
Dans quatre grands combats où j'acquis quelque
    gloire,
Du combat d'aujourd'hui, du moins j'aime à le croire
Je fortirai vainqueur. Regardez et voyez ! . . ."
L'Intendant, les Bourgeois foudain fe retournèrent ;
Tout penauds fur leur bancs, mais les Romains ref-
    tèrent ;
Et puis on chuchota : " Ce n'eft qu'un pied de nez !"

Vint l'Aveugle, après ce, débiter fon hiftoire,
Priant Dieu lui donner gain de caufe et victoire.

Etaient très peu contents et Béryn et fes gens,
Entre l'efpoir, la crainte, ils étaient en fufpens ;
En Geoffroi n'ayant certe entière confiance,
Et ne fachant comment prendre fa manigance.

" Béryn !" dit cet Aveugle, " approche et montre-
    toi,
Car pour te confronter ici j'arrive, moi !
Toi qui retiens mes yeux d'une injufte manière,
Et me confifque à moi du beau ciel la lumière !
Tu devrais me les rendre, hélas ! mes pauvres yeux,
Me les garder ainfi c'eft l'action d'un gueux.

Mon Magiſtrat venez au ſecours d'un Aveugle
Qui reſſent bien ſa peine, allez s'il ne la beugle !
Ma cauſe eſt la plus juſte, elle me tient au cœur
Immédiatement décidez la Seigneur!
Au bon Dieu qui nous voit je rends crânement grâce
De t'avoir amené Béryn à cette place,
Et dans notre pays ! . . . Depuis qu'avec mes yeux
Dont la poſſeſſion depuis ce temps me manque,
Et que t'avais prêté pour voir un ſaltimbanque
Tu t'en fus en pays étranger—malheureux !
Oh ! de tes vilains yeux auxquels je ne tiens guères
Qu'il en a ruiſſelé de larmes bien amères !
Hélas ! oh ! qu'il eſt vrai le proverbe qui dit:
Que qui veut obliger par trop . . . perd ſon crédit !
Si qu'en ſon écurie on prendra d'aventure
Sans lui rendre Bayard, ſon unique monture !
Et ce que je dis là Béryn, le dis pour toi,
Tu ſais bien qu'avec toi n'ai pas fait un échange,
Car je ſavais très bien que je perdrais au change ;
Rends-moi mes yeux, Béryn, ces deux yeux ſont à moi !"

Sur ce, quatre Bourgeois, quatre pas davantage
Se levèrent du fait pour porter témoignage.

Béryn lui ſe tint coi. "Mais," dit ſoudain Geoffroi,
"De l'accuſation, et de ton déſarroi
Mon cher ! m'étonne moult ; ſi poſſédais la vue,
Tes affaires iraient au pas d'une tortue.
Tes yeux n'ayant pouvoir, tu ne peux plus voler,
Donc tu ne riſques plus de te faire empaler !
Au contraire où tu vas la beugler ta miſère,
Tu reçois charité ; c'eſt un meilleur ſalaire

Que celui que tes yeux que regrettes ſi fort,
T'euſſent pu procurer juſqu'au jour de ta mort!"

Les Romains et Béryn exceptés,—l'aſſemblée
Rit d'un rire homérique à cette dégueulée
De l'eſprit de Geoffroi; d'un déluge de pleurs
Se noyèrent les yeux des bénins auditeurs.

Sur cet effet burleſque advint ſoudain la femme
Ayant langue pendue, et ſachant bien ſa gamme,
Avec quinze Bourgeois, de commères flanqués,
Pour prouver la querelle et ſes propos riſqués.
Ayant entre ſes bras, c'était obligatoire,
Un poupon bien appris—alors dans ſon hiſtoire
Elle ſe rejimba contre la dureté
Et le manque de foi, voire la fauſſeté
De Béryn qui l'avait quitté, c'était féroce,
Après avoir uſé, cruelle vérité!
D'elle, pendant la nuit d'un premier jour de noce,
Et l'avoir engroſſé de ſon autorité.
"Et depuis cette nuit, où le vis ſur ma couche,
Il ne m'a pas offert un baiſer ſur ma bouche,"
Dit-elle, "ainſi qu'ai dit hier au Tribunal,
Une telle conduite eſt Meſſieurs d'un brutal!
Donc donnez-moi raiſon; quand on a fait, que diable!
A ſa femme un enfant, il eſt juſte, équitable
Que l'on pourvoie, et bien! des deux à l'entretien
A moins que l'on ait moins de morale qu'un chien!"

Et les quinze Bourgeois et les quinze commères
Dirent qu'ils étaient tous à la noce préſents;
La femme diſait vrai; ſes vertus exemplaires
N'avaient pu de Béryn fixer les ſentiments.

"Quoi Béryn!" dit Geoffroi—"comme ça tu prends femme
Sans le dire aux amis! . . . Mais, Béryn, c'eſt infâme!
Et quand un fils t'eſt né, me l'avoir caché . . . Mais
En toi ne me fierai, te le dis, déſormais.
Va donc, cours embraſſer ton héritier, ta femme,
Tous deux ſont bien gentils, parole, ſur mon âme!
Cette noce fut faite incognito, je crois,
Mais je la publierai de par-deſſus les toits;
Regarde donc! ton fils fait honneur à ta ſouche,
De l'ariſtocratie il a ma foi la touche!
Je ſuis charmé qu'à Rome il nous vienne ton fils!
J'en ferai quelque choſe, oh, oui! je te le dis!
Lui montrerai d'abord la facile ſcience
Dès le commencement de gagner ſa pitance,
Et non pas dépenſer ſa jeune vie à rien.
Dans la rue il devra, ce ſera pour ſon bien,
Ramaſſer tous les jours de la crotte de chien;
Il fera cet état juſqu'à ce qu'il advienne
A hanter la taverne—un changement de ſcène.
Je lui ferai connaître encore le bel art
D'attraper une mouche au vol; un peu plus tard
Quand il évitera déjà le gaſpillage,
Lui montrerai comment mitaines et ſouliers
On peut les rajuſter avec quelqu'avantage,
Il eſt bon de ſavoir un peu tous les métiers!
Je veux qu'il ſache enfin, cela n'eſt pas vulgaire
Ce que fait la Souris à ſes parents pour plaire,
Poui! poui! poui! poui! poui! poui! . . . Du Limaçon je veux
Qu'il puiſſe à ſon loiſir, ſans lui créver les yeux,
Mettre la maiſonnée on peut dire à la porte,
Ne fut-ce que pour voir comme elle ſe comporte,

C'eſt choſe curieuſe !—auſſi comme un gros Chien
Veux qu'il puiſſe aboyer woua ! woua ! ça poſe bien !
Je veux comme une Chatte, une ſainte n'y touche,
Qu'il puiſſe miauler de ſa gentille bouche ;
Comme Brebis bêler ; hennir comme un Cheval,
Mugir comme une Vache,—avec ſi gros total
De ſavoir abondant, pour l'amour de ſa mère
Moi je le chérirai ce poupon comme un père !"
Et vers le gros enfant ſoudain il s'avança,
Mais la mère à l'affut et plus vite que ça
Interpoſa ſa main, ſi que, tout en colère :
" Je vous maudis tous deux et le fils et la mère,"
Dit Geoffroi ! . . . " Je voulais enſeigner à ton fils
Les métiers que je ſais, afin que ſans envie
Honnêtement, un jour, il put gagner ſa vie,
Femme ! et tu ne le veux ! . . . N'en prends plus de ſoucis,
Ne veux m'en occuper,—je n'en dis davantage ;
Mais par Dieu ! du mari, de la femme et du fils
Ne ſais lequel des trois eſt vraiment le plus ſage ! "

" Ne le ſaurais non plus," repartit l'Intendant.
" Dans ton crâne, Geoffroi, ſeul gît la ſapience,
Sous le feu de ta verve et de ton éloquence
On s'amuſe à la cour, le fait eſt évident."
Car bien que ce Geoffroi leur parla de manière
A fort élucider des procès la matière,
L'Intendant, les Bourgeois regardaient tous entr'eux
Tout ce qu'il leur diſait comme des facéties,
Et ne pouvaient penſer que dans ces arguties
Fut le ſubtil eſprit de Geoffroi le boiteux !

Béryn et ſa mégnie, immobiles reſtèrent,

Comme pétrifiés, et du tout ne bougèrent;
Partagés tour à tour, c'était facile à voir
Entre deux ſentiments—et la crainte et l'eſpoir.
Cependant ce Béryn ſe fiait en partie
Au ſecours de Geoffroi;—mais de ſon argutie
Il ne pouvait ſaiſir, deviner le pourquoi,
Ce qui le maintenait dans un douteux émoi.
Geoffroi l'entendant donc ſoupirer, dit: "Que diable!
Pourquoi nourrir chagrin auſſi déraiſonnable?
Ne vous ai-je pas dit vingt mille fois comment
Ces Bourgeois à vos pieds viendraient ſoudainement?
Si vous ſaviez plaider, ici je ne me vante,
Tout auſſi bien que moi, vous n'auriez d'épouvante!"
—"Laiſſe tes ſots diſcours," lui répondit Béryn,
"Cela ne ſert à rien;—tu me fais du chagrin,
Tout ce que nous as dit ne vaut pas une mouche,
Jabotter ſans nul but n'eſt pas ce qui me touche."

A la barre Machaigne alors ſe préſenta,
Et devant le publie ſoudain argumenta.
Auſſi faux que Judas, il était ce Machaigne!
Il eut vendu le Chriſt comme une vieille empeigne.
"Meſſire l'Intendant," dit-il, "tous les Bourgeois
Savent comment Mélan, mon père, un fort brave
homme,
Il y a de cela ſept ans partit pour Rome,
Emportant avec lui marchandiſes de choix;
Comment ne recevant de lui nouvelle aucune,
Je dus m'en enquérir du matin à la brune,
Et depuis nombre d'ans, parce que ſuis ſon fils,
Et qu'un fils veut ſavoir ſi ſon père eſt occis,
C'eſt choſe naturelle: or jamais d'aventure
Ne rencontrai, l'avoue, aucune créature

Qui pût me renſeigner . . . Mais hier, par bonheur
J'ai trouvé dans la main de ce hideux voleur
Le couteau qu'à mon père avais donné moi-même.
Puiſque j'accuſe ici ce Béryn, ce Bohême
Qu'on le charge de fers ! . . . Je connais le couteau,
Allez ! c'eſt un couteau—je vous le dis, fort beau ;
Dans le pays chrétien pour trouver ſon ſemblable
On chercherait en vain. L'artiſte incomparable
Qui de ſes mains le fit eſt de notre cité,
Et pour ſon grand mérite eſt juſtement cité ;
Dans le manche il a mis trois pierres précieuſes,
Un rubis, un ſaphir, choſes délicieuſes,
Plus une caſſidoine,—une pierre de feu,
Que mon père aimait tant avant qu'il ne fut *feu !*"

Sur ce, le coutelier vint montrer ſon viſage,
Et dit à l'Intendant : " Ce Machaigne eſt un ſage,
Il dit la vérité, ſeul je fis le couteau,
Et je mis dans ſon manche, ou plutôt ſous ſa peau
Les pierres que ſavez. Je remis à Machaigne
Le couteau qu'il paya fort bien à telle enſeigne !
Et maintenant j'ai dit, j'ai planté mon jalon,
Mais, du moins je le crois, coupable eſt ce félon !"

Se levèrent alors par deux, par trois, par quatre,
(Car, quand le fer eſt chaud on ſait qu'il faut le battre),
Des Bourgeois autrefois du départ ſpectateurs,
Quand Machaigne à Mélan, au milieu de grands pleurs
A ſon chagrin cuiſant ne laiſſant pas de trève,
A ſon père donnait ce couteau ſur la grève !

" Avons-nous," dit Geoffroi, " d'autres accuſateurs,
Meſſire l'Intendant ? . . ."—Avec des airs gouailleurs

Celui-ci répondit: "Gylhochet que t'en femble?
N'en eft-il point affez! . . ." Et puis devers Béryn
Qui reftait fans bouger, fe retournant foudain:
"Il faut," dit-il, "Béryn que ton efprit raffemble
Ses moyens de répondre, il n'eft pas de milieu!
Sinon tu pourras bien t'en repentir dans peu!"

Avec les fiens Béryn eut une conférence,
Et pour mieux les entendre, et mieux les voir, je penfe,
En tapinois Geoffroi fe pofta derrière eux;
Et pour montrer un peu de fon cœur généreux,
A ces Bourgeois il dit: "Si je ne fais en forte
Qu'il en cuife aux plaintifs ainfi qu'à leur cohorte,
Franchement vous pourrez me couper les cheveux.
Mon Maître prend confeil, mais il n'eft pas fameux
Son confeil, à vrai dire, et fi moi je ne l'aide
Il eft enfoncé net; mais je fuis un bipède
Qui me fuis obligé de par mon pauvre efprit
Le faire enfin fortir vainqueur de ce conflit;
Et fi dà, voyez-vous, nous obtenons juftice,
C'en eft fait de vous tous, à bas eft l'édifice
Des menfonges par vous amaffés, entaffés,
Si qu'avant ce foir même ils feront trépaffés
Tous vos prétendus droits, et que votre mégnie
Voudra, mais bien trop tard, nous fauffer compagnie!"

Les Bourgeois en oyant parler ainfi Geoffroi
Rirent à gorge chaude, et nul d'eux n'eut émoi.

"Gylhochet!" dit Evandre, "il faudrait aller vite,
Pour blanchir ton Béryn, et qu'ici je l'acquitte!"

“ C’eſt d’un ſot, mon ami,” repartit Hannibal,
“ Que prétendre lutter en eſprit comme en force
Contre tous les Bourgeois devant ce Tribunal,
A tel jeu ne ſais-tu qu’on attrape une entorſe ?”

Dit Machaigne ſoudain : “ Y a-t-il du bon ſens
Avec un fou lutter, nous tous honnêtes gens ?
Par Dieu ! laiſſons tomber ce trop long bavardage,
Il eſt temps maintenant pourſuivre notre ouvrage.
D’avance ſuis certain que ces infâmes gueux
Failliront à répondre ; et que ferons-nous d’eux ?
Je pourrais exiger d’un père pour la vie
Une vie ! . . . à quoi bon ? . . . Ces gens ont du *quantum*
Leur richeſſe pour moi n’eſt pas objet d’envie,
Mais . . . ils paieront rançon ; c’eſt mon *ultimatum !*
Ils ont, vous le ſavez, de riches marchandiſes,
Leurs cinq vaiſſeaux auſſi ſont d’excellentes priſes,
Qu’on faſſe argent du tout, et que chaque plaignant
Sur la maſſe ait ſa part—chacun ſera gagnant !”

“ Ça s’appelle parler !” tout à coup dit l’Aveugle,
“ C’eſt une vérité qu’il faut que haut on beugle,
Partageons entre nous ; ce ſerait grand péché
Si n’avions part égale ! . . . Oh ! que c’eſt bien prêché !”

Hannibal fut vexé de voir lever tels lièvres,
Et juſqu’au rouge ſang il ſe mordit les lèvres.
“ Permettez !” a-t-il dit, “ avant de partager,
Aux contrats primitifs il faut d’abord ſonger,
Moi, j’ai ma part déjà, car j’ai la marchandiſe,
On ne peut y toucher, elle m’eſt bien acquiſe,

D'un marché fort en règle elle eſt le réſultat,
Là deſſus, il ne peut y avoir d'altercat!"

"Tout beau!" dit le Bourgeois qu'on nommait Sy-
rophanes,
"Tout beau! cher Hannibal! tu connais les arcanes
De nos lois; or nos lois vont par le grand chemin,
Non pas par des détours. Donc hier quand Béryn
Chez moi dîna, je fus le premier par prudence
A le faire arrêter. Comme Prévôt, d'urgence
Tu fus chargé, c'eſt vrai, de ſaiſir les vaiſſeaux
Avec leur chargement, voire leurs appareaux,
Le tout pour moi Plaignant;—c'eſt dire des bêtiſes
Que prétendre toi ſeul garder les marchandiſes,
Je dois être ſervi le premier, c'eſt de droit,
Les hommes érudits le ſavent.—Ainſi ſoit!"

"Ah!" ſoudain en pleurant interrompit la femme:
"Il eſt vrai ce dicton qui dit que le dernier
Qui vient à la gamelle eſt, comme en un clapier
Pris, et plus mal ſervi, je le dis ſur mon âme!
Ainſi donc en eſt-il de moi! . . . Mais cependant
Me recommande à vous, Meſſire l'Intendant,
Vous connaiſſez ma cauſe, elle eſt bien véritable!
Je ne demande qu'un jugement équitable,
Je dois avoir ma part des biens de mon mari
Que diable! . . . et pour mon fils acquérir un abri!"

Ainſi maugréaient-ils âpres à la curée,
Ces oiſeaux maraudeurs viſant la picorée;
De moyens frauduleux ſe faiſant un appui
Pour pouvoir ſans vergogne uſer du bien d'autrui.

Béryn ſe conſultait, ſon cœur était en proie
Au déſappointement; ſes gens, eux, n'avaient joie,
Ils ſe croyaient trahis, bafoués par Geoffroi,
Et déſiraient la mort tous, chacun à part ſoi.
" Seigneur Dieu Tout-Puiſſant!" diſaient ces pauvres diables,
" Plus délaiſſés que nous, ſurtout plus miſérables
Il n'en exiſte pas!"—" Poſſible!" dit Béryn,
" Mais il nous faut répondre, et répondre ſoudain,
Voyons, éclairez-moi, dites! que faut-il faire!
Faites tomber ſur moi quelqu'éclat de lumière!"
Sur ce, de pleurs amers, ſe noyèrent leurs yeux,
Ils voulaient promptement mourir ces malheureux.
Lors Geoffroi vint près d'eux avec un doux ſourire.
" Aide-nous," dit Béryn, " tu le promis, doux Sire!"
" Et ne me dédis pas! . . Avec l'aide de Dieu!
J'ai des nouvelles d'eux, tenez voici leur jeu:
Pour partager vos biens entr'eux ils ſe chamaillent,
Croyant de bonne foi qu'étant indéfendu
Vous êtes, cher Béryn, certainement perdu,
Ils veulent tout avoir;—il ſe peut qu'ils s'entaillent!
Car chacun eſt rageur. J'eſpère avant ce ſoir
De leur eſpoir avoir fait un long déſeſpoir,
Et rabattu beaucoup de leur outrecuidance.
Mais voyons les conſeils de votre expérience,
Quels ſont-ils, mes amis? . . ." Reſtèrent ces Romains
Immobiles des pieds, de la tête et des mains.
" Palſembleu!" dit Béryn, " nous ne ſavons que faire,
Mais en Dieu, mais en vous avons foi toute entière . . .
Tiens, Geoffroi, nous ferons tout ce que tu voudras,

Aide-nous, bon Geoffroi, du mieux que tu pourras!"
—" De par Dieu!" dit Geoffroi, " je ferai mon
poſſible
Vous aider de mon mieux par mon eſprit flexible!"

Les Romains à la barre allèrent, et Geoffroi
A leur tête marcha ſe prélaſſant en Roi,
Avec un air niais, des vêtements en loques,
Sifflant à chaque pas des virelais baroques,
Et jouant d'un bâton qu'il avait à la main.
L'Intendant, les Bourgeois à cet aſpect ſoudain
Rirent à qui mieux mieux, à gorge déployée:
" Approche Gylhochet! . . . tu viens à la criée
Vendre la peau de l'ours! . . . approche Gylhochet
Et ſois le bien venu; ſuperbe eſt ton effet!"

" Oh! puiſſe!" dit Geoffroi, " la même bienvenue
Que vous nous ſouhaitez deſcendre de la nue
Sur vos têtes à tous; je le demande à Dieu,
Qui, l'eſpère du moins, exaucera mon vœu!"

Ils le tinrent pour fou,—lui pour des imbéciles;
Il leur prouva bientôt qu'il n'était pas un Giles!

" Trève aux brocards! aſſez nocé," dit ce Geoffroi,
" Nous avons d'autres chats à fouetter ſelon moi.
Si nous répondons mal, de ſuite on nous ſentence,
C'eſt raiſon de plus pour aſſeoir notre défenſe.
Mon Maître a pris conſeil, et mon Maître eſt d'avis
Que je parle en ſon nom: je veux être concis.
C'eſt pourquoi Monſeigneur l'Intendant il me ſemble
Que tous ces citoyens, ces Bourgeois que raſſemble
Votre haut Tribunal feront bien de s'aſſeoir,

Et ſans ſe trémouſſer d'écouter ;—c'eſt devoir !
Car vous le ſavez tous, ſi contre la droiture
Vous jugez, vous ſerez redreſſés d'aventure
Sur chaque tort commis, par quelqu'un de connu
Qui peut vous châtier, c'eſt un fait reconnu.
Tenez le droit chemin, ne prenez les ruelles,
Ce ſont mauvais ſentiers. Je viens à nos querelles.

" Le premier des Plaignants, Syrophanes de nom,
En jouant aux échecs hier avec mon Maître,
Fit un certain contrat que ne veux méconnaître,
A ſavoir que celui qui perdrait ſon pennon,
Serait échec et mat, en dernière analyſe,
(Je n'étais pas préſent,—ſouffrez que je le diſe !)
De l'autre ſe mettrait à la diſcrétion,
Ou bien que de la mer,—c'était là l'option,
Il boirait l'eau ſalée . . . Ainſi, ſi ne m'abuſe,
Eſt, entre les plaideurs, cette convention
Dont, Meſſire l'Intendant, il eſt fait mention
Dans l'accuſation. Point du tout ne refuſe
Etre rectifié, ſi me trompe d'un mot ;
En vos mains, de la loi vous tenez le lingot."

Evandre l'Intendant, et toute l'aſſemblée
S'émerveillaient d'entendre une tête pelée
Parler ſi bon langage . . . il y avait de quoi !
Après tous les propos ſaugrenus de Geoffroi !
Ebahis, ces Bourgeois commencèrent à craindre,
Il avait bien parlé, nul ne pouvait ſe plaindre,
Il avait répété fidèlement le cas,
Certe il n'était pas fou, mais bien, ſage, au contraire,
Eux ſeuls avaient été, ſe diſaient-ils tout bas,
Faits au même par lui de la belle manière !

Ainſi chuchotaient-ils entr'eux ne riant plus,
Et penauds ſe mordant la lèvre mordicùs!

Quand Geoffroi s'apperçut de leur penſée intime,
Qu'il vit qu'ils portaient tous âme puſillanime,
Il lui plut d'enfoncer plus en avant le clou,
Juſqu'à ce que—piqués, ils fuſſent, non pas prou!
"Meſſires Souverains!" dit-il, "votre ſilence
Prouve que ne trouvez rien de mal en ſubſtance
Dans l'expoſé ſuccinct que vous ai fait du cas;
Donc j'accepte ce fait: ne contrediſez pas!
Maintenant veuillez bien peſer notre réponſe,
Vérité nous la dicte.—Eh! bien! je vous annonce
Que mon Maître Béryn, ſi dans le dernier jeu
Il fut vaincu,—c'était par ſon vouloir mortdieu!
Ainſi que vous allez, ſi voulez bien m'entendre,
Dans un moment, un ſeul, tout à fait le comprendre.
Sachez d'abord, ſachez que dans votre cité,
Pour jouer aux échecs aucun n'eſt plus futé
Que mon Maître—et que moi (ſoit dit par paren-
thèſe),
Quoique cela n'ait rien à faire à notre thèſe;
Vous tous qui m'écoutez, oyez la vérité!
Quand nous étions en mer, ſurvint une tempête,
Qui des cieux bien des fois, nous fit toucher le faîte,
C'était tonnerre ici, c'était rafales là,
Et les flots étalant leur affreux falbala,
Ou bien en tourbillons crévant ſur notre tête;
Et le vent qui ſoufflait, oui qui ſoufflait toujours,
Et faiſait plus de bruit que mille et un tambours.
Pendant quinze grands jours pour nous dura la fête!
Oh! non jamais ne vis une telle tempête!
Chacun de nous croyait être à ſon dernier jour,

Si qu'on ſe confeſſait l'un à l'autre à ſon tour,
Et qu'on faiſait des vœux—de jeûner par exemple,
Ou de Jéruſalem d'aller à pied au temple;
Je l'avouerai, vraiment nous étions aux abois,
Juſqu'à ce qu'à la fin Dieu permit qu'une voix
S'entendit, qui diſait que ſi Béryn, mon Maître,
Voulait de tous les ſiens aſſurer le bien-être,
Il devait s'engager, s'engager par un vœu
Pour garant de ſa foi prenant un ſaint, ou Dieu
En mettant pied à terre—à boire, et ce, d'emblée,
Sans eau fraîche ſurtout, de la mer l'eau ſalée! . .
En même temps la voix inaudible pour tous,
Lui donna le moyen de s'y prendre, entre nous,
Pour accomplir ſon vœu ſans encourir diſgrâce,
Et ſans ſe faire mal, du bon Dieu par la grâce,
En arrêtant le cours des eaux fraîches partout,
Si que la mer ne put dà leur ſervir d'égoût!
Ainſi fit donc Béryn mon très honoré Maître
En arrivant au port, à ſa foi n'étant traître;
Si qu'il dût s'occuper tout d'abord de ſon vœu,
Même avant de penſer à ſon profit parbleu!
Les Marchands, le ſavez, lorſque dans leur voyage
Ils font à Dieu des vœux les rempliſſent d'abord
Tout auſſitôt qu'ils ſont arrivés dans le port,
Et complètent ainſi leur ſaint pélérinage
Avant de voir enfants, mégnie et parentage,
Ni leurs femmes non plus!—Donc mon Maître Béryn
Qui, ne l'oubliez pas, eſt ici pélerin,
S'il fut échec et mat, ça n'a pas d'importance,
Il penſait à ſon vœu, cela ne fait doutance,
A ſon vœu pour lequel il faut un art ſubtil
Pour le mener à bien ſans encourir péril,
Et le ſecours nombreux de beaucoup de bras d'hommes,

Tirés n'importe d'où, manants ou gentilſhommes.
Meſſire l'Intendant, et Meſſieurs les Bourgeois,
Si l'on nous rend juſtice, et l'eſpère, et le crois,
Syrophanes doit faire, et ſans alternative
Les frais, les frais coûteux de cette tentative,
D'arrêter fleuves, eaux ſe vidant dans la mer;
Mon Maître ici préſent, Béryn, ça c'eſt très clair,
Eſt prêt à l'inſtant même en tout le ſatisfaire;
Que s'il y fait défaut, Syrophane au contraire,
Doit ainſi que l'on dit payer les pots caſſés,
C'eſt lui qui l'a voulu : c'eſt vous en dire aſſez!
Vous êtes ſages tous, et comprenez mon prêche,
A quoi bon tant de bruit, de mots controverſés,
Il n'y avait entr'eux, en êtes reſſaſſés,
Pas le moindre contrat pour boire de l'eau fraîche!"

Syrophane en oyant le narré de Geoffroi
Pâle, blême, ſoudain l'eſprit en déſarroi,
Regarda l'Intendant avec piteuſe mine,
Ainſi que ſes amis, il flairait ſa ruine,
Et les ſupplia tous de lui donner conſeil,
Que devait-il répondre en un guêpier pareil?

"Ma foi!" dit l'Intendant, "ils ſont pleins d'artifices
Ces Romains;—ils ont tous des moyens ſubreptices
Qu'on ne peut renverſer; ſi bien que ne ſais pas
Pour ſortir d'embarras comment tu t'y prendras.
Tu connais bien nos lois;—ſi le plaintif échoue,
Le ſoufflet qu'il voulait appliquer,—ſur ſa joue
Retombe; il doit payer et l'amende et les frais.
Je te conſeille donc ſi de ce cas mauvais
Tu peux te retirer en laiſſant là l'affaire,

Tenir quitte Béryn ;—tu ne ſaurais mieux faire,
Et ta défaite alors ſerait un vrai ſuccès !"

" De leur ſubtilité vraiment je m'émerveille,"
Repartit Syrophane, " en vis peu de pareille !
Mais puiſque ça ne peut s'arranger mieux enfin,
Me laiſſe conſeiller, et tiens quitte Béryn !"

" Mais Moi !" reprit Geoffroi, " n'entends de cette
oreille !"
Et ſans déſemparer : " Meſſire l'Intendant,"
Reprit-il, " il vous faut nous rendre la juſtice,
Vous nous l'avez promis ; il ne ſerait prudent
D'ailleurs de l'éluder.—Donc rentrez dans la lice,
Vous connaiſſez très bien ce qu'ordonne la loi,
Donc d'un bon jugement faites-nous dà l'octroi,
Il eſt prêt à tenir ſon vœu mon digne Maître,
Son bon vouloir au moins devez le reconnaître !"
" Pourtant," dit l'Intendant, " je ne vois vraiment
pas
Car l'avoue, à mes yeux très perplexe eſt le cas,
Que l'on puiſſe arrêter d'un coup toute l'eau fraîche!"
—" Détrompez-vous, Seigneur !" dit Geoffroi, " rien
n'empêche
Qu'avec de l'or, encor de l'or, toujours de l'or,
On n'y puiſſe arriver . . . Mais il faut un tréſor,
Et ce n'eſt notre faute à nous ſi Syrophanes
N'a tréſors ſuffiſans enfouis ſous ſes platanes.
Vite qu'il aille donc chercher ſécurités,
Il lui faut à Béryn compenſer le dommage
Le tort et le délit, et l'indicible outrage
Qui lui ſont ſurvenus par ſes iniquités,
Et la perte de vente auſſi des marchandiſes,

Et de ſes cinq vaiſſeaux les illégales priſes ;
A quoi bon lanterner ! De vous aurons raiſon
Que le vouliez ou non ; et pour péroraiſon
Sachez ici, ſachez ce que nous comptons faire :
Nous irons vers Eſope, et d'une façon claire
Nous mettrons ſous ſes yeux chaque point, chaque
erreur,
Et comme Eſope il eſt votre Royal Seigneur,
Entre nous il ſera, lui, le Souverain Juge ;
Eſope a ſu toujours flairer le ſubterfuge !"

Et lorſque l'Intendant et les Bourgeois auſſi
Virent comme Geoffroi conduiſait tout ceci,
Par honte, auſſi par peur de plus ample dommage,
Syrophanes par eux, à ſa confuſion,
Fut forcé de donner à Béryn un sûr gage,
Et de trouver auſſi valable caution
Du jugement futur pour l'exécution.

" Maintenant," dit Geoffroi, " que caution et gage
Pour le premier plaignant ſont donnés, il eſt ſage
De paſſer au ſecond plaignant ; donc au Marchand
Répondre, eſt, croyez-le, notre déſir ardent.
Il fit avec Béryn, ce n'eſt pas d'une buſe !
Un marché conſiſtant prendre le chargement
Pour lui, des cinq vaiſſeaux immédiatement,
A la charge remplir, du moins ſi ne m'abuſe,
Du pont à l'entrepont tous les dits cinq vaiſſeaux
D'un vaſte aſſortiment de marchandiſes rares,
Dans deux ou trois maiſons ſe trouvant par monceaux,
Que Béryn choiſirait d'Hannibal dans les lares !
Maintenant, m'eſt avis, allons chez Hannibal,
Dans ſes maiſons peut-être y a-t-il quelque choſe

Qui ſoit à notre goût, en un mot qui nous chauffe,
Car s'il en eſt ainſi, tout eſt bien au total."
"Ça va !" dit Hannibal, "la demande eſt fort juſte!"
Et les Bourgeois de dire: "Il ne veut rien d'injuſte!"

Donc les voilà partis! L'Intendant tout d'abord
Avec ſes aſſeſſeurs dans les maiſons entrèrent,
Dans les coins et recoins, partout ils regardèrent,
Mais ils ne virent rien, tout y paraiſſait mort:
Ni feuille, ni ſouris, pas même un brin de paille,
Mais les poutres, le bois et la blanche muraille.
"M'eſt avis que Béryn," s'écria l'Intendant,
"N'aura ſur Hannibal s'il obtient gain de cauſe,
Qu'un très petit profit,—il ne reſte grand' choſe
Dans ces maiſons-taudis pour mettre ſous la dent.
Et tous les deux ſeront attrapés, je ſuppoſe!..."
Après ces mots il dit à tous et à chacun
Que l'on pouvait entrer, et n'y manqua pas un,
Tandis que lui ſortait. Quand ces Romains entrèrent,
Ils virent qu'ils étaient perdus, et ſupplièrent
Geoffroi de les aider. "Le ferai!" leur dit-il,
"Quelques ruſés qu'ils ſoient pour eux eſt le péril!"

Pendant ce temps Evandre avec un doux ſourire:
"Ces Romains, Syrophane a droit de les maudire,
Mais le tiens pour certain," dit-il à ces Bourgeois,
"Qu'Hannibal les aura bien maté cette fois,
Car dans ſes trois maiſons, il n'eſt rien que le vide,
Or du vide on ne peut tirer rien de ſolide."
—"Dites!... Que penſez-vous Monſeigneur l'Intendant
De mon cas?"... dit l'Aveugles, "il eſt bien évident

Qu'il faut qu'à Syrophane il accorde quittance,
Ce Béryn, ou de moi point n'aura d'indulgence;
Et que le pourſuivrai ſans relâche, le gueux!
Juſqu'à ce que de lui je recouvre . . . mes yeux!"
Dit Machaigne: "Pour moi, je veux, j'aurai ſa
vie! . . .
Ou plutôt tous ſes biens! . . . à cela point n'obvie!
Quand il verra qu'il faut pour réparer ſon tort
Envers mon pauvre père, aller droit à la mort,
Il ſera trop heureux me donner ſa pécune
Pour s'en aller vivant ailleurs chercher fortune!"

Cependant ce Béryn avec tous ſes Romains
Etait dans les maiſons; grands étaient leurs cha-
grins;
Et tous priaient Geoffroi de leur venir en aide.
"A tous vos maux," dit-il, "ici j'ai le remède."
De deux papillons blancs comme en catamini
Sachant ce qu'il faiſait, il s'était prémuni,
De ſuite il les laiſſa voler vaille que vaille,
Juſqu'à ce que chacun agrippa la muraille.
Lorſque Geoffroi les vit comme fixés au mur,
Il appela ſoudain l'Intendant et les autres:
"Nous ſommes," leur dit-il, "vraiment de bons
apôtres,
D'avoir dans ces maiſons où ne luit que l'obſcur,
Fait un choix . . . Mais tenez, voici la marchandiſe
Qui nous convient le plus, la mieux à notre guiſe,
Voyez donc Hannibal! voyez ces papillons
Si bien rivés au mur,—il faut qu'on en rempliſſe
A fond nos cinq vaiſſeaux, vous en donne notice,
Veuillez donc réunir leurs nombreux bataillons.
A deux mains, cher Béryn, reprends, reprends cou-
rage,

Car tu dois profpérer ;—quand pour notre voyage
Nous fortîmes de Rome—eh ! mon Dieu ! notre but
Etait nous procurer ces papillons de neige !
Oh ! bien décidément la Vierge nous protège !
Et nous réuffiffons fitôt notre début.
Car fachez bien, vous tous, qu'un médecin de Rome
Avec ces papillons produit un certain baume,
Un onguent qui guérit, et fans faire fouffrir
La cécité d'emblée . . . et les maux à venir ! . . .
Le jour eft court,—eft long, ah ! oui, bien long l'ouvrage,
Ne perdez pas de temps Hannibal davantage !"

En entendant ces mots Hannibal dit foudain
Tout bas à l'Intendant : " Je fuis dans le pétrin,
J'empocherai bien peu, las ! de la marchandife,
Suis dans de mauvais draps fi je ne fais méprife ! "
" Ainfi me paraît-il," répondit l'Intendant,
" On ne trouverait pas, c'eft un fait évident,
Affez de papillons pour frêter un navire ;
C'eft pourquoi fuis d'avis, plus que ne faurais dire,
Que tu rendes fes biens de fuite à ce Béryn,
Pour refter en repos : même c'eft une chance
Si tu peux t'en tirer fans laiffer dans fa main
Quelque fleuron doré de ta riche opulence."

Ils furent très vexés tous ces vilains Bourgeois
En oyant de Geoffroi le plaid plein de fageffe,
Dans leurs propres filets ils tombaient cette fois,
Et leur fubtilité n'enfantait que détreffe.

Quand Hannibal eut eu confulté fes amis,
Et qu'il eut réfumé leur différents avis,

Tous unanimement de Béryn s'approchèrent,
Et de cette façon enſemble lui parlèrent :
" Quand ſur notre pays mîtes vos pavillons,
C'était ſeulement pour avoir des papillons ;
Eh bien ! nous vous diſons ſur notre conſcience,
Que ne pourrions jamais avoir telle abondance
De papillons,—voilà pourquoi, ne ſommes fous,
Nous ſommes diſpoſés à traiter avec vous,
Mais d'une autre façon. Dans cette circonſtance,
Hannibal vous rendra pour votre gouvernance
Entier, le chargement, de tous vos cinq vaiſſeaux,
Et puis vous laiſſera déſormais en repos."
" Nenni dà !" dit Geoffroi. " Foin de la patenôtre !
Nous tiendrons le contrat, et vous tiendrez le vôtre !
Aurons raiſon de vous, que le vouliez ou non,
Tant qu'Eſope vivra ne crains rien nom d'un nom !
Car ſi vous déviez du droit chemin, nul doute
Que ne paierez les frais de cette fauſſe route."
Ils donnèrent, ſur ce, caution ſans délai.

" Maintenant," dit Geoffroi,—" ne quittons le balai,
Il nous faut nettoyer, et faire le déblai
Du cas, du vilain cas, de l'Aveugle et pour cauſe.
L'Aveugle a trop vécu,—je vais prouver la choſe.
Il a mis, voyez-vous, ſur le dos de Béryn
Certes ſa propre faute, et ſon propre larcin.
Cet Aveugle il a dit en narrant ſon hiſtoire,
Qu'il y a bien des ans, ſi bonne eſt ma mémoire,
Avec Béryn préſent en ces lieux, il était
Aſſocié de gains, de pertes, c'eſt un fait
Reconnu, comme on l'eſt, ſouvent parmi les hommes,
Ça ſe voit tous les jours dans le ſiècle où nous ſommes ;
Et que c'eſt dans le temps qu'ils étaient bien entr'eux,

Que le marché fe fit, et qu'ils changèrent d'yeux ;
L'Aveugle ici préfent, n'a pas dit, et pour caufe,
Le pourquoi de l'échange ; eh bien ! voici la chofe,
Je vais la raconter à grands comme à petits,
Daignez donc, attentifs, me garder vos efprits.

" Dans ce temps où l'Aveugle, et Béryn mon cher Maître
Etaient affociés pour leur commun bien-être,
Et par tous les moyens, hors le péché mortel,
Il advint au pays fi funefte difette,
Que confolation et foulas et rifette
Furent exilés net ;—jamais deuil ne fut tel.
Le pauvre peuple était plongé dans la détreffe,
Quand le bon Dieu là haut dont vive eft la tendreffe
Pour notre humanité, fit ceffer ces douleurs
En envoyant fur terre un boiffeau de bonheurs,
Froment, argent et fruits, mais en telle abondance,
Que le peuple affamé naguère,—fit bombance,
Se livrant à la joie, aux déduits et au jeu,
Enfemble réunis pour remercier Dieu
De leur avoir à tous rendu le cœur allègre,
Car le fucre eft fi doux quand il vient après l'aigre !
Or voilà qu'au milieu de la profpérité
Publique,—il arriva—c'était pendant l'été,
Un jongleur étonnant, et dont les tours d'adreffe
Etaient ébouriffants de force et de foupleffe.
Hommes, femmes, enfants tous couraient pour le voir,
Ne le pas voir était un cas de défefpoir.
Voilà que ce jongleur fit favoir qu'à la ville
Il montrerait tel jour pour la dernière fois
Ses admirables tours, fon art fi difficile ;
Ce jongleur, je l'ai dit, était la fleur des pois.

L'Aveugle, ici préſent, auſſi mon très cher Maître
Eprouvèrent tous deux déſir de le connaître.
Les voilà donc partis ! . . . —Mais ſoit par la chaleur
De l'été, ſoit par l'âge, ou bien par la longueur
Du chemin, cet Aveugle à moitié de la route,
De fatigue tomba ſans plus pouvoir bouger ;
Mon cher Maître Béryn le voyant en danger
Lui dit : 'Mon cher ami devez coûte que coûte
Vous relever ;—après vous irez mieux ſans doute.'
—'Ne puis aller plus loin,—ne puis quitter ce lieu,'
Répondit-il : 'Pourtant, je le dis de par Dieu !
Je donnerais, je crois, tout ce que j'ai d'eſpèces,
Pour voir de ce jongleur les ſuperbes proueſſes !' . .
—'Voyons ! là ! . . calmez-vous,' lui dit ſoudain Béryn,
'Repoſez-vous un peu ;—rebrouſſerons chemin
Après, vers la maiſon ;—je n'ai du tout l'envie
De vous abandonner, il y va de la vie !' . . .
Dit cet Aveugle alors : 'Je ſuis mieux aviſé,
Vous pouvez m'obliger, le moyen eſt aiſé,
Et mon déſir ſi grand le pourrai ſatisfaire,
Béryn ! allez là bas pour admirer ces jeux,
Mais de grâce avec vous, prenez, prenez mes yeux,
Les vôtres laiſſez-les—j'en aurai ſoin compère !
Tous deux me ſerviront juſqu'à votre retour.'

"C'eſt ainſi que fut fait,—je le dis ſans détour
Tout cet arrangement. Il ne fut fait en ſomme
Que pour reconforter et ſoulager cet homme.
Mais vous comprenez tous, que ce changement d'yeux
N'était aiſé ; c'était travail laborieux . . .
On fut forcé d'aller chercher de grands artiſtes,
De grands nigromanciers, de profonds cabaliſtes,
Donc quand tout fut complet, mon cher Maître Béryn,

Avec ces yeux d'emprunt s'en alla ſon chemin;
Et vit pour cet Aveugle, et cela ſans obſtacle
De ce jongleur fameux l'ébouriffant ſpectacle.
Puis mon Maître revint bien vite au même endroit
Et trouva cet Aveugle—un bien grand maladroit!
Se traînant ſur ſes mains comme une fauve bête,
Et tâtonnant, cherchant et ſe mettant en quête
Pour trouver les deux yeux de mon Maître Béryn
Qu'il avait égaré par delà le chemin.
Auſſitôt que Béryn eut ſu la cataſtrophe,
Il demeura muet encor que philoſophe;
Mais l'Aveugle échappa grâces à ſon émoi,
Et jamais il ne put l'amener où la loi
Etait dans ſa vigueur.—Mais comme en cette inſtance
Le fait il eſt prouvé,—ce, devant ſa préſence,
Il faut," reprit Geoffroi, " que de Béryn les yeux
Bien meilleurs, bien plus clairs et bien plus plantureux
Lui ſoient dûment payés.—Certe il eſt prêt à rendre
A l'Aveugle ſes yeux,—mais diable! il doit prétendre
A rentrer dans les ſiens.—Maintenant, mes Seigneurs,
Il vous faut nous donner jugement des meilleurs,
Mon Maître ne doit pas riſquer perdre la vue
Parce qu'il eut bon cœur;—auſſi pour la bévue
De cet Aveugle qui ne ſut garder ſes yeux,
Pour les lui rendre à lui,—car ils valaient bien mieux!"

Dit l'Aveugle: "Béryn! vois-tu je te tiens quitte
De l'accuſation;—tiens! finiſſons-en vite!"

" Du tout," reprit Geoffroi; " donneras caution
Pour nous indemniſer de l'accuſation;

Meſſire l'Intendant, n'entendons pas malice,
Nous ſommes des Marchands,—donc rendez-nous
juſtice !"

Sitôt qu'eut dit Geoffroi, quoiqu'il fut peu content,
Cet Aveugle trouva des cautions pourtant ;
Car quoiqu'il fut aveugle, et quoiqu'il fut très chiche,
Ce fripon éhonté paſſait pour être riche.

" Maintenant écoutez, Meſſires," dit Geoffroi,
" Trois plaignants ſont déjà mis hors combat, je croi,
Venons au quatrième . . . Ah ! c'eſt une plaignante !
La femme de Béryn ! . . dit cette impertinente ! . .
Eh bien ! Seigneur Evandre—il vous faut décider
Qui d'elle ou de Béryn a droit de commander."
Et ce diſant, Geoffroi regarda cette femme
Qui changea de couleur. " Tout beau ! tout beau !
Madame ;
Cela ne ſert à rien, vous viendrez avec nous,
Une femme par Dieu doit ſuivre ſon époux !" . . .
Il voulut la ſaiſir,—mais comme une tigreſſe,
Rageuſe, elle bondit, diſant dans ſa détreſſe
Qu'elle ne plaiderait onques contre Béryn,
Mais qu'elle donnerait cautions, et ſoudain.

L'Intendant cependant à peu près immobile,
Dans un calme apparent ſe tenait fort tranquille,
Mais il biſquait pourtant ;—tous les plaignants battus
Etaient fort peu contents ; ils ſavaient mordicùs
Qu'en étant déboutés chacun de leur demande
Il leur faudrait payer et les frais et l'amende ;
Ils connaiſſaient leurs lois. Geoffroi riait tout bas
De les avoir placé dans un tel embarras,

Car parbleu ! c'était bien facile à reconnaître,
Le jugement ferait en faveur de fon Maître ;
C'eft pourquoi, leur dit-il : "Mes Souverains Seigneurs,
Laiffant pour un inftant ces quatre chamailleurs
Qui tous nous ont donné caution efficace,
De répondre à Machaigne ici me femble place.
Il dit que le couteau qui fut, c'eft fait certain
Hier trouvé, le fais, fur mon Maître Béryn,
Eft fien ; ça n'eft pas faux. Comme plus ample
preuve
Que c'eft bien fon couteau, la chofe eft affez neuve,
Il a la complaifance amener à l'appui
Le coutelier qui fit et la lame et l'étui,
Et qui fut incrufter trois pierres précieufes,
Une pierre de feu des plus délicieufes
Dans le manche, et c'était fi gentil, fi nouveau,
Que dans la chretienté n'euffiez trouvé plus beau
Couteau. Je le demande à qui de vous m'écoute,
N'eft-il pas précieux dites ! un tel aveu ?
Qui peut le difputer ? . . . Ni les hommes, ni Dieu !
Maintenant il eft bon, le penferez fans doute
Du Paffé remonter enfemble un peu la route,
Afin que vous fachiez comment le dit couteau
Le couteau de Machaigne, un couteau riche et beau,
Dans un jour bien néfafte il advint à mon Maître...
Ce tragique fecret vous allez le connaître.

" Il y a maintenant fept ans—fept ans paffés
Qu'un mardi—le mardi de la femaine fainte,
Lorfque de leurs péchés les hommes confeffés
Laiffent là les déduits, du bon Dieu dans la crainte,
Se mettant à jeûner, à prier plus fouvent
Qu'en toute autre faifon,—hormis je crois l'avent,

Le père de Béryn résolut de bonne heure
Se lever pour aller en quittant sa demeure
A l'église pieds nus pour prier le bon Dieu,
Il avait *in petto* son père fait ce vœu ;
Et pour rendre plus pure et plus chaste son âme,
Il n'avait pas couché la nuit avec sa femme,
Par respect pour l'époque, et par dévotion,
De Notre Seigneur Christ et pour la Passion.
Dans ce même mardi, ce Béryn ci, mon Maître,
A l'église s'en fut ; et n'y voyant paraître
Son père,—il eut soupçon de quelque trahison,
Et sans plus s'attarder revint à la maison.
Il ouvre tout à coup la chambre de son père,
Et le trouve gisant, mort, tout nu sur la pierre ;
La couverture avait été prise du lit,
Il avait tout volé l'assassin, le bandit !
Ce Béryn ci, soudain jette un cri de détresse,
Et soudain sa mégnie auprès de lui s'empresse,
Ne dirai point ici le deuil et le chagrin
Que cet évènement produisit ;—mais Béryn
Certe, à plus de douleur que chacun fut en proie.
Voilà qu'en se mettant du crime sur la voie,
Sur le cadavre chaud on trouva ce couteau,
La pointe était fixée au milieu du cœur même,
Et quand ce Béryn ci, ses pauvres yeux en eau,
Retira ce couteau,—le visage tout blême,
De debout qu'il était il tomba comme un mort
Sur le sol, tant fut vif son chagrin tout d'abord !
Et cela devant bien des gens de sa mégnie,
Dont un grand nombre encore est de sa compagnie !"
Et lors tous ces Romains, enseignés par Geoffroi,
Se levèrent chacun disant : "Je l'ai vu, moi !"
"Et cependant," reprit Geoffroi, "là, sur mon âme,

N'ai jamais soupçonné quel fut l'auteur infâme
De cet acte maudit, avant que devant vous
Machaigne ait avoué,—l'avez entendu tous
Que le susdit couteau, vil instrument du crime,
Est sien, et qu'il en fut possesseur légitime:
Du père de Béryn, de son atroce mort,
Il doit répondre donc—Décidez de son sort!"

Quand Machaigne eut ouï toute cette aventure,
De par Geoffroi narrée, il se leva du banc
Son visage devint et blême et pâle et blanc,
Lors il dit à Béryn: "De vilaine nature
Ne veux plus t'accuser de faits, sire Béryn,
Et contre toi ne veux plus plaider, c'est certain."

"Grand merci!" dit Geoffroi, "grand merci, cher
Messire,
Mais ce n'est pas assez proférer ce beau dire;
Vous avez à trouver de bonnes cautions,
Pour compenser un peu nos tribulations,
Vous savez—tout cela votre loi le demande,
Devez payer les frais, et qui plus est l'amende,
Car nous vous poursuivrons, le savez au total,
Jusques à ce qu'advienne un jugement final;
Messire l'Intendant donc sans plus d'interstice,
Immédiatement accordez-nous justice.
Devant Esope nous sommes bien résolus
Porter nos plaidoyers:—que vous dire de plus?
Les plaignants auront lors à payer double amende,
Voyons! . . . d'un jugement dà! faites-nous l'of-
frande!"

Sitôt que l'Intendant entendit ce difcours :
" La raifon et la loi, le droit furent toujours
De ma conduite en tout la règle et le mobile,
Que je le veuille ou non ;" dit-il, " et par la ville
On fait qu'on peut compter fur mon intégrité."
Pour manifefter lors fa bonne volonté,
Il nomma fur le champ une grande jurande
De vingt-quatre Bourgeois, première qualité,
Les mieux inftruits des lois dans la fubtilité,
Il réfuma pour eux et réponfe et demande,
Impartialement, avec lucidité,
Et les chargea donner attention très grande
Aux plaidoyers divers,—et d'un commun accord
Formuler jugement véridique et fincère ;
Faute de quoi les biens qu'ils avaient fur la terre
Leur feraient confifqués ;—et fous peine de mort.
Et lorfque ces Bourgeois au nombre de vingt-quatre
Se furent retirés, entr'eux tous pour débattre
De ces caufes les faits, ils eurent très grand' peur
S'ils ne jugeaient chacun d'une façon honnête
De rifquer leur fortune, et qui plus eft leur tête,
Car ils voyaient très bien, c'était pour eux douleur,
Que leurs tant doux amis avaient fait fauffe route
Cette fois . . . et c'était évident fans nul doute ;
Or s'ils les condamnaient, ils feraient embêtés !
Mais s'ils les abfolvaient, eux, pourraient de leur tête
Se trouver raccourcis,—et ce ferait fort bête,
Sans pouvoir les fauver d'être décapités !
Adonc après avoir pefé le pour, le contre,
Du côté de Béryn, nul n'allant à l'encontre,
Ils fe rangèrent tous ;—donnant un jugement
Par lequel les plaignants à Béryn promptement
Devaient payer, chacun, une fort groffe amende,

Et ſe ſoumettre à lui corps et biens pour le tort
Qu'à ce ſuſdit Béryn de chacun la demande
Avait pu faire; et pour mettre à fin tout diſcord.
Et ce fut arrangé d'une telle manière,
Que Béryn eut doublé ce qu'il avait naguère,
Si qu'avec ſa mégnie, et tout le tremblement
Vers ſes vaiſſeaux il fut joyeux—très crânement!

L'Intendant, les Bourgeois, de la cour s'en allèrent
Chez eux; et puis entr'eux, en cheminant causèrent
De ces Romains, penſant comme ils étaient ſubtils
D'avoir, pour les ſauver de ſi nombreux périls,
Affublé de folie un homme en tout fort ſage,
Et ſurtout paſſé maître en l'art du perſifflage.
" A quoi," dit Hannibal, " ſert de déblatérer?
Il faut nous réſigner, et ſans trop murmurer;
Et cependant mon ſort eſt peu digne d'envie,
Pour ce plaid d'aujourd'hui ſerai toute ma vie
Fort mal hypothéqué. Tous les autres plaignants
Syrophane et l'Aveugle et la femme et Machaigne
Seront mieux aviſés. A bon vin point d'enſeigne!"
Ces Romains leur rendaient à tous leurs cœurs ſaig-
nants,
Car un pareil bouffon, ou mieux un pareil ſage,
Sur eux n'avait jamais ſu déverſer l'outrage
Autant que ce Geoffroi dont l'eſprit très futé
Les avait pris au piège à ce Béryn jeté.

Maintenant vers Béryn, et dans ſa compagnie
Revenons, s'il vous plaît; ainſi que ſa mégnie
Dieu ſait s'il eſt joyeux être ſorti vainqueur
Des tourments de l'enfer, et d'un peuple voleur.
" Vraiment!" a dit Béryn, " ſans Geoffroi d'aventure,

Nous étions ruinés, cela c'eſt choſe ſûre!
Ainſi grâces à Dieu, grâces au Tout Puiſſant
Qui nous a ſecouru dans un cas ſi preſſant!
Meſſieurs, devant vous tous, ouvertement l'atteſte,
La moitié de mes biens, la donne ſans conteſte
A Geoffroi ci-préſent, c'eſt ſon bien déſormais,
Et de le lui donner n'aurai regrets jamais,
Ainſi qu'il le voudra je veux qu'il en diſpoſe,
Comme chacun de nous diſpoſe de ſa choſe;
Ne déſire jamais me ſéparer de lui,
Ne pouvant oublier qu'il fut mon ſeul appui,
Partout je lui ferai partager mon aiſance,
C'eſt un faible tribut de ma reconnaiſſance!"
"Grand merci!" dit Geoffroi, "merci, Seigneur Béryn,
Votre offre eſt généreuſe et bonne;—mais enfin
Ce que m'avez promis, ſeul, je vous le demande,
Me menerez à Rome;—oui, cela m'affriande,
Je ne veux rien de plus!" . . .—"Cela s'accomplira!"
Reprit ſoudain Béryn,—"auſſi l'*Et cætera!*"
—"De par Dieu!" dit Geoffroi,—"ſi nous marchons à l'amble,
Nous pourrons bien long-temps encore aller enſemble!"
Il s'en fut s'habiller, et ſans plus de diſcours
Toute la compagnie au ſignal des tambours,
Des chalumeaux auſſi,—mêmement des trompettes
S'en fut dîner gaiement, deviſant de bluettes;
Et voilà que ſoudain au milieu du repas
Advint très richement miſes, cinq damoiſelles
De très noble famille, et vraiment des plus belles,
Si qu'on eut vainement cherché ſi frais appas.

Elles vénaient ces cinq de par le Duc Efope
Qui fur tout le pays régnait en philanthrope;
Et chacune apportait un cadeau de valeur
Pour offrir à Béryn et pour lui faire honneur.
La première portait une admirable coupe
D'or et d'azur très fins ainfi que fa foucoupe;
La feconde portait épée en fon fourreau
Avec un baudrier du travail le plus beau;
La troifième portait avec défінvolture
De pourpre un beau manteau tout doublé de four-
rure;
La quatrième avait pour fa part un drap d'or
Tel que jamais mortel n'en vit pareil encor;
La cinquième enfin s'avançant avec calme
Vers le trône, s'en vint dépofer une palme
Comme un figne de paix et de fincérité
Pour ceux qu'on accueillait d'Efope en la cité.
La coupe fut foudain découverte,—et l'épée
De l'acier le plus pur, fuperbement trempée,
Immédiatement mife hors du fourreau;
Le drap fut étalé, déplié le manteau,
Puis, étant à genoux, de ces cinq la première
Dont les beaux yeux brillaient de clarté fingulière,
Délivra le meffage et dit: " Seigneur Béryn,
Notre Royal Seigneur Efope, notre Maître,
Devant vous nous envoie et nous dit de paraître
Pour d'abord vous offrir ces cadeaux,—puis enfin
Pour vous féliciter de la grande fageffe
Tantôt par vous montrée—avec beaucoup d'adreffe,
Certe, et beaucoup d'efprit:—il attend que demain,
Dans fon noble palais ne vous ferez pas faute
De venir le trouver, il veut être votre hôte,
Et recevoir auffi ceux qu'avec vous avez,

Ce ſont là ſes ſouhaits, plaiſir vous lui ferez!"
Béryn ne ſouffla mot. Il regarda les femmes,
Et les préſents divers, leurs brillants amalgames,
Et tout d'abord il prit l'épée et s'enflamma
Admirant ce joyau . . . ſoudain il s'en arma;
Puis les femmes ayant lavé leurs mains s'aſſirent,
Et des mets ſucculents ſes gens leur en ſervirent;
Lui, ſut bien relever avec les honneurs dûs
Tous les cadeaux reçus, certes, non attendus!
Je ne ſaurais ici, ma parole, décrire
Tout ce que ce Béryn éprouva,—c'eſt peu dire
Qu'il remercia Dieu du bonheur infini
Qu'il avait de trouver tout ſon tourment fini;
Le repas fut charmant, il ne pouvait que l'être,
Car Béryn maintenant avait tant de bien-être!
Geoffroi le conſeillait,—il était près de lui,
Et Béryn ſe trouvait très bien de cet appui.

Le repas achevé,—les femmes ſe levèrent,
Et pour prendre congé de Béryn s'approchèrent,
Celui-ci, très courtois, ſentant ſon grand Seigneur,
Vint vers elles ſoudain pour mieux leur faire honneur.
" Daignez offrir," dit-il, " au noble Duc Eſope
Qui régit ce pays comme un Sage d'Europe,
L'hommage du reſpect que je reſſens pour lui,
Et le remercier des préſents qu'aujourd'hui
Il m'a fait apporter par d'auſſi gentils pages;
Lui direz que demain j'irai de ces parages,
A ſes ordres en tout car je veux obéir,
A ſon palais—pourvu que ce ſoit ſon plaiſir
De m'envoyer avant, pour moi, pour ma mégnie
Un ſauf conduit afin devers ſa compagnie
De pouvoir arriver en toute ſûreté,

Penſant qu'il ne croira que par diſcourtoiſie
Je fais cette demande,—oh! non, en vérité!
C'eſt la coutume à Rome, elle vient de l'Aſie,
Que lorſque par hazard veut un Royal Seigneur
Par devers lui mander un humble ſerviteur,
Il donne à celui-ci document d'importance
Qui ſoit un ſigne à tous qu'il a droit d'être admis
En ſon Royal Palais, et devant ſa préſence."
Il ceſſa de parler en donnant cet avis.
Les femmes auſſitôt ſaluant s'en allèrent,
Vers le palais d'Eſope, et là, lui rapportèrent
Ce qui s'était paſſé, ſans en omettre rien.
Eſope, en ce moment, était aſſis à table
Avec tous ſes barons;—on trouva convenable
Les actes des Romains, piquant leur entretien,
Auſſi l'on admira leur très haute prudence
Parmi tant de dangers faiſant telle défenſe;
Mais auſſitôt qu'Eſope eut ſu comme Béryn
Avait ſaiſi l'épée avant tout dans ſa main,
Mieux qu'à tous les cadeaux lui donnant préfé-
rence,
Il penſa qu'il était d'une illuſtre naiſſance.

La nuit vint,—ſe paſſa. Le lendemain matin
Eſope n'avait pas certe oublié Béryn.
Il chargea de Barons au moins une douzaine
Adonc d'aller vers lui. Tout le reſte s'enchaîne,
Béryn et ſa mégnie en toute ſûreté
Advinrent au palais, gais comme un jour d'été.
Et trois jours et trois nuits dura la longue fête,
Pendant leſquels Béryn d'aſſaut fit la conquête
D'Eſope;—mais ſi bien, qu'Eſope ne pouvait
Se paſſer de Béryn; et qu'il le viſitait

A bord de ses vaisseaux ; et que dans son absence,
Il ne songeait qu'à lui, qu'à sa douce présence.
Avant la fin de l'an par l'esprit de Geoffroi
Qui dà lui serinait tous les jours sa science,
Béryn devint le chef du conseil—bel emploi
Qu'il sut très bien remplir, ayant soin par prudence,
Suivre de point en point de Geoffroi la disance.

Or cet Esope avait, procréée et par lui
Et par Madame Esope, une fille charmante,
Belle autant et bien plus qu'aucune autre vivante,
Sage et puis généreuse, et se faisant l'appui
De tous et d'un chacun. Elle était héritière
Alors que cet Esope, âgé, serait sous terre,
De tous ses biens, de tous ses palais, ses châteaux,
De son argent comptant et de tous ses joyaux.
Donc, bref, pour en finir, Béryn avec la belle
Un jour se maria. Cette bonne nouvelle
Fit plaisir à beaucoup ; mais non pas aux Bourgeois,
Ils étaient rancuniers, rusés, faux, et sournois ;
Mais ils furent tenus sous piés si bien, si ferme,
Que leurs vilains abus dûrent avoir un terme ;
Et que bien que Béryn fut très peu de leur choix,
Ils dûrent laisser là leurs déplorables lois,
Geoffroi les obligeant à mettre des sourdines
A leur appât du gain,—à leur soif de rapines.

Ainsi grâce à Geoffroi Béryn sortit vainqueur
De tous ses ennemis, et fut à la Grandeur
En suivant le chemin qui mène à la sagesse.

Et maintenant que Dieu dont riche eſt la tendreſſe,
Nous faſſe rencontrer, en un beſoin pareil
Tel ami—s'il en eſt encor ſous le ſoleil !

Que vous dire de plus pour ne faire mécompte ?
Rien—ſi ce n'eſt adieu ! . . . car j'ai fini mon conte !



L' A. B. C.

ATTRIBUÉ À CHAUCER.

TRADUIT DE CHAUCER PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

ſuivi de l'A. B. C. de

GUILLAUME GUILEVILLE,

dans lequel

Chaucer a pris " La Prière de Noſtre Dame,"

donnée par lui comme ſa compoſition, et

prétendue avoir été écrite à

la requête de

BLANCHE, Ducheſſe de LANCASTRE.



INTRODUCTION.

IL y a quelque dix ans lorſque nous traduisîmes *The Flower and the Leafe* de Chaucer, à peu d'intervalle de la publication de ce délicieux poème, nous fîmes la traduction de l'A. B. C., très curieuſe litanie, paſſant alors, ſans conteſte, pour être l'œuvre de Chaucer. Cette Prière, eſt-il dit, dans les vieilles éditions de Chaucer, et même dans l'édition Aldine des poètes anglais publiée, en 1852, par feu William Pickering, aurait été écrite par le grand poète à la requête de Blanche, Ducheſſe de Lancaſtre, pour ſon uſage particulier—la Ducheſſe étant fort dévote.

Notre traduction ſe fit jour dans pluſieurs journaux français, notamment dans l'Ange Gardien de Paris, duquel elle fut transfuſée à Londres dans le Courrier de l'Europe.

Quand nous fîmes la traduction de l'A. B. C., il eſt évident que nous ne pouvions avoir connaiſſance

de l'ouvrage publié, en 1858, par Basil M. Pickering, "The ancient poem of Guillaume de Guileville, entitled *Le Pélérinage de l'Homme*, compared with the Pilgrim's Progress of John Bunyan."

Or, ayant trouvé dans le préambule du "Pélérinage de l'Homme," page 6, les trois premières strophes de l'A. B. C. de Guillaume Guileville, nous allâmes en France à la recherche de l'ouvrage intitulé : "Le Pélerin de Vie Humaine."

A notre enquête la grande Bibliothèque de la Rue de Richelieu de Paris fut muette ; la bibliothèque de Sainte Geneviève, elle aussi, ne souffla mot, mais il n'en fut pas de même de la bibliothèque de l'Arsenal. Un de nos savants amis, homme de lettres à Paris, auquel nous ne pouvons payer notre tribut de reconnaissance, vu sa modestie, qu'en le désignant par ses initiales, Monsieur G—— C——, eut l'obligeance de nous informer qu'on avait déposé à cette bibliothèque une riche collection provenant du Marquis de La Vallière, dans laquelle pourrait bien se trouver l'objet de nos investigations. En effet, interrogée, la bibliothèque de l'Arsenal étala devant nous, deux bouquins poudreux. Au livre III. de ce singulier ouvrage, intitulé : "Le Pélerin de Vie Humaine," fut trouvé l'A. B. C. Il existe même deux éditions différentes du "Pélerin de Vie Humaine," une imprimée à Lyon sur le Rosne par discrète personne, Maître Mathias Husz, l'an de grâce mil quatre cens quatre vingt et cinq (1485), sur très beau pa-

pier, en beaux caractères gothiques, et avec des gravures de la plus grande naïveté; l'autre, "par Messire Pierre Virgin diligentement vue et corigée iouxte le stile de cetluy qui la tourne de rime en prose, imprimée à Paris par Michel Le Noir libraire inné en l'université de Paris demeurant à l'image N. D. devant St. Denys de la Chastre, May, mil cinq cens vingt et six" (1526). Ce dernier volume est d'un caractère gothique, beaucoup moins correct que le premier, mais est orné de majuscules illustrées et coloriées. Les enluminures conservent encore de l'éclat et de la fraîcheur. Les sujets sont d'ailleurs les mêmes que ceux représentés dans l'édition de 1485.

Dans le prologue de l'édition de 1526, il est dit que cette "translation de rime en prose, fut faite en 1331 à Angiers (Angers) par un Clerc, humble serviteur indigne d'être nommé, de Puissante Dame Jéhanne de Lavalle, Royne de Jherusalem et de Cécile, C[tesse] de Provence, d' Angiers, (la fameuse Jeanne de Naples) d'après l'illustre acteur Guill. Guileville, religieux du diocèse de Senlis."

L' A. B. C. de Guileville que nous imprimons à la suite de l' A. B. C. attribué à Chaucer, et de notre traduction d'icelui, est la version qui se trouve dans l'édition de Lyon (1485);—l'édition de 1526 ne nous a servi qu'à élucider le sens de quelques mots défectueux. Les vers, comme on le peut voir, sont de huit syllabes, quelquefois boiteux; mais nous les donnons tels qu'ils sont dans l'édition de 1485;

la pièce, qui, nous le croyons n'a jamais vu le jour en Angleterre conſerve ainſi toute ſon originalité, et devient plus précieuſe aux yeux des Bibliophiles.

En réintégrant aujourd'hui Guillaume Guileville dans une œuvre qui n'a jamais appartenu en propre à Chaucer, notre intention n'eſt aucunement de rabaiſſer le mérite de celui qui a retenu dans la tombe le nom de "Père de la Poëſie Anglaiſe," notre mobile eſt ce même eſprit d'équité qui nous a fait reſtituer à Adénès le Roy le conte de l'Ecuyer, laiſſé inachevé par Chaucer, et que le grand poète avait pris ſans vergogne au Méneſtrel du Duc de Brabant.

Nous ferons obſerver que les deux ſtrophes qui ſuivent la lettre Z, ont été laiſſées de côté par Chaucer, nous les donnons afin que l'A. B. C. de Guileville ne reſte pas incomplet.

Le Chevalier de Chatelain.



CHAUCER'S A. B. C.



CHAUCER'S A. B. C.

CALLED

LA PRIERE DE NOSTRE DAME.

Chaucer's A. B. C. called La Prière de Noſtre Dame: made, as ſome ſay, at the requeſt of Blanch, ducheſs of Lancaſter, as a prayer for her private uſe, being a woman in her religion very devout.

A.

ALMIGHTY and all merciable queene,
To whom all this world fleeth for ſuccour,
To have releaſe of ſinne, of ſorrow, of tene,
Glorious Virgine of all flouris flour,
To thee I flee confounded in errour,
Helpe and releeve almighty debonaire,
Have mercy of mine perillous langour,
Venquiſt me hath my cruell adverſaire.

B.

Bounty ſo fixe hath in my herte his tent,
That well I wote thou will my ſuccour be,



L'A. B. C. DE CHAUCER,

APPELE

LA PRIERE DE NOSTRE DAME.

Cette prière fut compoſée de 1370 à 1375 par Chaucer, ſuivant quelques-uns à la requête de Blanche, ducheſſe de Lancaſtre, pour ſon uſage particulier, la ducheſſe étant fort pieuſe.

A.



TOI, Marie ! à toi, Dame de bon
ſecours, [recours
Reine des affligés, à toi ſeule ai
Pour obtenir de toi ſolace à ma
ſouffrance, [pérance.
Et raviver en moi les feux de l'eſ-
Vierge puiſſante au ciel, Fleur de toutes les fleurs,
Par ta bonté ſans borne allége mes douleurs,
Surtout prends en pitié ma langueur dangereuſe,
Car le péché me tient ſous ſa griffe honteuſe.

B.

Bienveillant, généreux envers tous eſt ton cœur,
Donc ne refuſeras de calmer ma douleur ;

Thou canſt not warn that with good entent,
Axeth thine helpe, thine herte is aye ſo free:
Thou art largeſſe of plaine felicite,
Haven and refute of quiete and of reſt,
Lo how that thevis ſeven chaſen me,
Helpe lady bright, or that mine ſhip to breſt.

C.

Comfort is none, but in you lady dere,
For lo mine ſinne and mine confuſioun,
Which ought not in thine preſence for to apere,
Han taken on me a greevous actioun,
Of veray right and diſperatioun,
And as by right they mighten well ſuſtene,
That I were worthy mine damnatioun,
Nere mercy of you bliſfull quene.

D.

Dout is there none, queen of miſericord,
That thou n'art cauſe of grace and mercy here,
God vouchedſafe through thee with us to accord:
For certis, Chriſt is bliſful modir dere,
Were now the bow bent in ſwiche manere,
As it was firſt of juſtice and of ire,
The rightfull God would of no mercy here:
But through thee han we grace as we deſire.

E.

Ever hath mine hope of refute in thee be:
For here beforne full oft in many a wiſe,
Unto mercy haſt thou received me,
But mercy lady at the great aſſiſe,

Car ne peux rebuter en bonne confcience
Celle qui dans toi, Vierge, a mis fa confiance.
Qui fous ton faint giron s'abrite, eft en repos,
C'eft un port de refuge où n'entrent pas les maux.
Vois comme fept voleurs veulent me circonfcrire!
Au fecours! au fecours! ou fombre mon navire.

C.

Chère Mère de Dieu, la confolation
Du pécheur ici-bas, vois ma confufion!
Car le péché fi bien s'eft gliffé dans mon âme,
Que, mal éteinte encor, j'en fens l'horrible flamme
Se montrer à tes yeux, Source de pureté!
Si, qu'en dépit de moi l'affreufe iniquité
Pourrait bien m'envahir et torturer mon âme,
Si ne me fecourais, ô bienveillante Dame!

D.

Douter n'eft pas permis que par toi le bon Dieu
Fit un pacte avec l'homme errant fans feu ni lieu,
Lorfque, du Paradis quittant le fanctuaire,
Il s'en vint tout confus végéter fur la terre.
Si comme dès l'abord fût demeuré tendu
De la juftice l'arc,—le genre humain perdu
Eût certe été frappé par la vibrante corde . . .
Mais Dieu, pour le fauver, fit la miféricorde.

E.

En toi j'ai toujours mis, Vierge, tout mon efpoir
Tu calmas maintes fois mon affreux défefpoir,
Et près ton divin Fils tu me fis trouver grâce.
Mais lorfqu'arrivera par le temps, par l'efpace,

Whan we ſhall come before the great juſtiſe,
So little frute ſhall than in me ben found,
That but thou or that day correct me,
Of very right mine werk will me confound.

F.

Flying, I flee for ſuccour to thine tent,
Me for to hide fro tempeſt full of drede,
Beſeking you, that ye you not abſent,
Though I be wicke: O help yet at this nede,
All have I been a beaſt in wit and dede,
Yet lady thou mee cloſe in with thine own grace,
Thine enemy and mine, lady take hede,
Unto mine death in point is me to chaſe.

G.

Gracious maid and modir, which that never
Were bitter nor in earth nor in ſee,
But full of ſweetneſſe and of mercy ever,
Help that mine fader be not wroth with me:
Speake thou, for I ne dare him not ſee,
So have I done in earth, alas the while,
That certes but if thou mine ſuccour be,
To ſinke eterne he will mine ghoſt exile.

H.

He vouchedeſafe, tell him, as was his will,
Become a man as for our alliaunce,
And with his blood he wrote that bliſfull bill
Upon the croſſe as generall acquitaunce,
To every penitent in full criaunce:
And therefore lady bright, thou for us prey,

Le jour tant redouté du dernier jugement,
Dans moi ſera trouvé ſi peu de fret vraiment,
Qu'à moins que d'ici là, Vierge, tu ne m'amendes
N'aurai de mon bilan que piètres dividendes.

F.

Fais route vers ta tente, en cherche d'un abri,
Pour y cacher mon trouble et mon eſprit aigri;
Daigne m'y recevoir, t'en prie, ô Vierge ſainte!
Pour calmer mon émoi, pour raſſurer ma crainte,
Bien que je ſois méchante et ſujette au péché,
Que mon eſprit ſoit faible, et ſouvent fort bouché;
Mais vois, ton ennemi, le mien rugit de joie,
S'imaginant pouvoir déjà tenir ſa proie.

G.

Gloire du monde entier, Vierge, Mère du Chriſt,
Toujours pleine de grâce, et douce au cœur contrit,
Et ſur terre et ſur mer d'humeur toujours affable,
Aide-moi d'un regard et ſois-moi ſecourable,
Afin que contre moi mon Père ne ſoit pas,
Car dans le droit ſentier n'ai pas porté mes pas;
Sur moi ſi tu n'étends un bienveillant dictame,
Au fin fond de l'enfer il bannira mon âme!

H.

Homme il eſt devenu, ſelon ſa volonté,
Pour former alliance avec l'humanité.
Et de ſon divin ſang il a ſigné le pacte
Sur le bois de la croix par le plus ſublime acte.
Pour nous autres pécheurs ſouvent manquant de foi,
Il a donné rançon, mieux que rançon de roi!

Than ſhalt thou ſtent all his greevaunce,
And maken our foe to failen of his prey.

I.

I wote well thou wilt been our ſuccour,
Thou art ſo full of bounty in certaine,
For whan a ſoule falleth in errour,
Thine pity goeth, and haleth him againe,
Than maketh thou his peace with his ſoverain,
And bringeſt him out of the crooked ſtrete:
Who ſo thee loveth, ſhall not love in vaine,
That ſhall he find, as he the life ſhall lete.

K.

Kalenderis enlumined been they,
That in this world been lighted with thine name,
And who ſo goeth with thee the right wey,
Him that not drede in ſoule to been lame,
Now queen of comfort, ſith thou art the ſame,
To whom I ſeech for my medicine:
Let not mine ſo no more mine wound entame,
Mine hele into thine hond all I reſine.

L.

Lady, thine ſorrow can I not portrey
Under that croſſe, ne his grevous pennaunce:
But for your bothis peine, I you prey,
Let not our alder ſo make his boſtaunce,
That he hath in his leſtis with miſchaunce,
Convict that, ye both han bought ſo dere:
As I ſaid erſt, thou ground of ſubſtaunce,
Continue on us thine pitous eyen clere.

Adonc daigne, ô Marie, ô Dame radieuſe,
Blanchir de tes clartés mon âme ténébreuſe.

J.

Je ſais, Mère de Dieu, Dame de bon ſecours,
Que tu nous veux du bien ſur la terre toujours ;
Que lorſque dans l'erreur, hélas ! tombe notre âme,
Ta pitié nous guérit, ta pitié nous réclame,
Que tu fais notre paix avec ſon ſouverain,
Et nous aide à rentrer dedans le droit chemin.
Celui qui t'aime donc eſt un objet d'envie,
Car il le trouvera quand finira ſa vie.

K.

Kyrie, eleiſon ! . . . Ceux qui diſent avec foi
Ces mots, ſont des eſprits illuminés par toi,
Et celui-là toujours qui marche dans ta voie
Ne trouvera jamais dans ſon ſentier que joie.
Or, Reine de bonté, de conſolation,
Puiſqu'à toi je m'adreſſe en mon affliction,
Fais que mon ennemi n'aggrave ma bleſſure ;
Je remets en tes mains ma guériſon, ma cure.

L.

Las ! je ne ſaurais pas dépeindre ta douleur
Sous la croix, quand mourut ton Fils, notre Sauveur ;
Mais de par cette peine à nulle autre ſemblable,
Que te fit endurer ta bonté charitable,
Reine, ne ſouffre pas qu'un obſtiné pécheur,
Selon ſon bon plaiſir,—ſur lui malheur ! malheur ! . .
Annihile ton vœu d'amour et de concorde,
Fais à tel inſenſé, Vierge, miſéricorde !

M.

Moyſes that ſaw the boſh of flambis rede
Brenning, of which than never a ſticke brend,
Was ſigne of thine unwemmed maidenhede,
Thou art the boſh, on which there can deſcend
The Holyghoſt, which that Moyſes weend
Had been on fire: and this was in figure.
Now lady from the fire us defend,
Which that in Hell eternally ſhall dure.

N.

Noble princeſſe, that never haddeſt pere,
Certes if any comfort in us bee,
That commeth of thee, Chriſtis moder dere,
We han none other melody ne glee,
Us to rejoyce in our adverſite,
Ne advocat none, that will and dare ſo prey
For us, and that for as little hire as ye,
That helpen for an Avemary or twey.

O.

O very light of eyen tho been blind,
O very luſt of labour and diſtreſſe,
O treaſorere of bounty to mankind,
The whom God cheſe to moder for humbleſſe,
From his ancelle he made thee maiſtreſſe
Of Heaven and Earth, our bill up to bede,
This world awaiteth ever on thine goodnes,
For thou ne failedeſt never wight at nede.

P.

Purpoſe I have ſometime for to enquere,
Wherefore and why the Holyghoſt thee ſought,

M.

Moïſe, qui jadis vit le buiſſon ardent
Tout flamboyer de feux, et ſans que cependant
Du plus petit fagot ne s'enflammât l'attache,
Eſt l'emblème certain de ta vertu ſans tache;
Toi ſeule es le buiſſon ſur lequel, c'eſt écrit,
Deſcendit dans ſa gloire un jour le Saint-Eſprit.
Vierge de pureté, dont ſi candide eſt l'âme,
Défends-nous donc du feu de l'éternelle flamme.

N.

Noble et grande Princeſſe, au-deſſus mille fois
Des majeſtés d'un jour, des reines et des rois,
Sainte Mère du Chriſt, oh! ſi jamais notre âme
Dans ſes nombreux ennuis a parfois un dictame,
A toi nous le devons; dans notre adverſité
Toi ſeule es l'avocat de notre humilité,
Et cela pour bien peu . . . Modique eſt ton ſalaire,
Et pour quelques *ave* nous en voyons l'affaire.

O.

O Lumière des yeux dépourvus de clarté!
O plaiſir du travail! ô tréſor de bonté!
Toi, Vaſe précieux que Dieu choiſit pour mère
A ſon Fils adoré, quand il vint ſur la terre!
Qui de Dieu la ſervante en ton humilité
Es maintenant maîtreſſe au ciel, en vérité,
De nos vœux juſqu'à Dieu va porter la prière,
Toi qui ne fais défaut ici-bas à nul hère.

P.

Pourquoi le Saint-Eſprit, un eſprit tout d'amour,
Te rechercha, je veux m'en enquérir un jour,

Whan Gabrielis voice come to thine ere,
He not to werre us ſwich a wonder wrought,
But for to ſave us, that ſithen bought:
Than needeth us no weapon us to ſave,
But onely there we did not as us ought,
Do penitence, and mercy aſke and have.

Q.

Queen of comfort, right whan I me bethink,
That I agilt have both him and thee,
And that mine ſoule is worthy for to ſinke:
Alas I caitiſe, wheder ſhall I flee,
Who ſhall unto thine ſonne mine mean be:
Who but thine ſelfe, that art of pity well,
Thou haſt more routh on our adverſitie,
Than in this world might any tongue tell.

R.

Redreſſe me moder, and eke me chaſtiſe,
For certainly my faders chaſtiſing
Ne dare I not abiden in no wiſe,
So hideous is his full reckening,
Moder of whom our joy gan to ſpring,
Be ye mine judge, and eke my ſoules leech,
For ever in you is pity abounding,
Te each that of pity will you beſeech.

S.

Sooth is, he ne graunteth no pity
Without thee: for God of his goodneſſe
Forgiveth none, but it like unto thee:
He hath thee made vicaire and maiſtreſſe

Je veux ſavoir auſſi, quand frappa ton oreille
La voix de Gabriel t'annonçant la merveille
De la Conception, de Dieu quel fut le but.
Nous l'avons ſu depuis, c'était notre ſalut!
Car ſi nous faiſons mal, par ton interférence
Nous ſommes pardonnés, ſi faiſons pénitence.

Q.

Quand je viens à penſer, Modèle de candeur,
Que moi j'ai fait offenſe à mon divin Sauveur,
Et que mon âme peut s'affaiſſer dans le gouffre
De l'abîme ſans fond de l'enfer . . . que je ſouffre!
Qui ſera mon garant auprès du doux Jéſus?
Toi, Trône de ſageſſe, emblème des vertus!
De notre adverſité tu prends pitié, je penſe,
Plus qu'on ne peut narrer, ô toi, Puits d'indulgence!

R.

Redreſſe mes erreurs, Etoile du matin,
Car je n'oſe affronter du Maître du deſtin,
Encor qu'il ſoit un père, un père que j'admire,
Le juſte châtiment, tant terrible eſt ſon ire!
Mère du doux Jéſus, Tréſor de charité,
Oh! daigne être plutôt mon juge en vérité,
Car toujours la pitié dans ta belle âme abonde,
Et c'eſt par ton concours que Dieu ſauva le monde.

S.

Soutien des affligés, Reine de ſainteté,
Par ta ſainte entremiſe et ta ſainte bonté
Dieu nous accorde à tous le pardon de nos fautes,
Tant par delà le ciel tes fonctions ſont hautes.

Of all this world, and eke governeresse
Of Heaven: and repressеth his justise
After thine will: and therefore in witnesse
He hath thee crowned in so royal wise.

T.

Temple devout, ther God chese his wonning,
For which these misbeleeved deprived been,
To you mine soule penitent I bring,
Receive me, for I can no ferther fleen.
With thornis venemous, Heaven queen,
For which the erth accursed was ful sore,
I am so wounded, as ye may well seene,
That I am lost almost, it smert so sore.

V.

Virgine that art so noble of apparaile,
That leadest us into the high toure
Of Paradise, thou me wish and counsaile,
How I may have thy grace and thy succour:
All have I been in filth and in errour,
Lady on that countrey thou me adjourne,
That cleaped is thine bench of fresh flour,
There as that mercy ever shall sojourne.

X.

Xen thine sonne that in this world alight
Upon a crosse to suffer his passioun,
And suffred eke that Longeus his hart pight,
And made his herte blood renne adoun,
And all this was for my salvatioun:
And I to him am fals and eke unkind,

Il t'a fait fon vicaire et t'a donné pouvoir
Difpenfer fa juftice au gré de ton vouloir ;
Voilà pourquoi ton front de blancheur fans égale
Eft couronné toujours de façon fi royale.

T.

Temple de Salomon, Temple tout brillant d'or,
Où Dieu voulut cacher fon unique tréfor,
Temple d'où font exclus les mécréants profanes,
Temple myftérieux et tout voilé d'arcanes,
Reçois-moi fous ta voûte et près de ton autel,
Car ne puis plus longtemps furnager, . . . c'eft réel ;
Les épines m'ont fait telles égratignures
Que fuis prefque perdue au vif de ces bleffures.

V.

Vaiffeau d'élection, ô de David la Tour,
Qui du frais paradis nous conduis au féjour,
Daigne auffi m'enfeigner, pour obtenir ta grâce,
Etre digne de toi, ce qu'il faut que je faffe :
J'ai pataugé, je fais, dans l'ordure et l'erreur,
Mais ne l'ignore pas comme il eft bon ton cœur !
Adonc ajourne-moi dans ta miféricorde,
Là-haut à ce pays de paix et de concorde !

X.

Xylobalfame ! ô Chrift ! qui, pour nous fauver tous
Et de ton Père au ciel apaifer le courroux,
Dans le fein d'une Vierge un jour as pris naiffance,
De nos affreux péchés pour faire pénitence ;
Qui mourus fur la croix pour mon propre falut,
Serai-je donc encore un enfant de rébut ?

And yet he will not mine dampnatioun:
This thanke I you, ſuccour of all mankind.

Y.

Yſaac was figure of his death certaine,
That ſo ferre forth his fader would obey,
That him ne rought nothing for to be ſlain:
Right ſo thy ſonne liſt a lambe to dey:
Now lady full of mercy I you prey,
Sith he his mercy ſured me ſo large,
Be ye not ſcant, for all we ſing or ſay,
That ye been fro vengeaunce aye our targe.

Z.

Zacharie you clepith the open well,
That wiſht ſinfull ſoule out of his guilt,
Therefore this leſſon out I will to tell,
That nere thine tender heart, we were ſpilt.
Now lady bright, ſith thou canſt and wilt
Been to the ſeed of Adam merciable,
Bring us to that paleis that is built
To penitentis, that ben to mercie able.

EXPLICIT.

Secours du genre humain, ſainte Vierge Marie,
A vaincre Belzébuth aide-moi, je te prie.

Y.

Y a-t-il un ſeul doute, en quittant ſon bivouac,
Quand Abraham au mont conduiſit Iſaac,
Pour le ſacrifier, que le fils de ce père
Ne crût voir ſe lever ſon aurore dernière ?
Ainſi pour nous ton Fils mourut comme un agneau,
De la miſéricorde allumant le flambeau !
Sois donc, Porte du ciel, à nos vœux acceſſible
Sois notre bouclier, rends-nous le ciel poſſible.

Z.

Zacharie, un de ceux qui, c'eſt la vérité,
Ont dès les premiers temps célébré ta bonté,
T'appelle l'heureux Puits où de toute ſouillure
Peut toujours ſe laver l'âme la plus impure :
A la race d'Adam adonc je veux prêcher
Qu'avec le repentir chacun peut t'approcher ;
Et qu'aux pécheurs contrits, ſainte Vierge Marie,
Là-haut tu fais trouver la céleſte patrie !

AMEN !



A. B. C. DE GUILLAUME
GUILEVILLE.





A. B. C.

DE

GUILLAUME GUILEVILLE.

C'enſuyt le contenu d'eſcript que Grâce de Dieu baïlla au Pélérin.

A.

A TOI du monde le reffuy
Vierge glorieuſe je affuy
Tout confus je ne puis mieux faire
A toy me tiens à toy m'appuy
Relieue moi abatu ſuy
Et vaincu ma mon adverſaire
Puiſque tous ont vers toi repaire
Je m'y dois bien traire et retraire
Avant que jaye plus dennuy
La fuytte neſt pas neceſſaire
A moy ſe tu tres debonnaire
Ne me ſecours comment autruy.

B.

Bien croy que par toy conforte
Sera mon cueur deſconforte

Car tu es de ſalut la porte
Si je me ſuis très mal porte
Par ſept larrons peches morte
Et chemine par voye torte
Eſperance me reconforte
Que devers toy huy me rapporte
A ce que je ſoye ſupporte
Ma dolante ame je t'apporte
Salve la car elle vault morte
Sans toi tout bien eſt avorte.

C.

Contre moy font une action
Ma vergogne et confuſion
Que devant toi ne doy venir
Pour ma grande tranſgreſſion
Raiſon et deſeſperacion
Contre moi veullent maintenir
Mais pour ce que vueil plait fuyr
Devant toy les fais convenir
En faiſant replicacion
Ceſt que ce dy appartenir
A toy du tout et convenir
Pitie et miſeracion.

D.

Dame es tu de miſericorde
Par laquelle Dieu ſi taccorde
A ſa gent eſtre racorde
Par toy nous vient paix et concorde
Et ce fut pour oſter de corde
Larc de juſtice diſcorde
Et pour ce ne ſuis accorde

Toy mercier en concorde
Pour ce que en oſtas la corde
Car ainſi que je recorde
Le encores fuſt larc en corde
Chier compane leuſt ma vie orde.

E.

En toy mon eſperance ay eu
Car a mercy (tu) mas receu
Pluſieurs foys et en maintes guiſes
(Du bien qui du ciel fut creu)
As ranime et repeu
Mon ame par peche occiſe
Helas et quant la grant aſſiſe
Sera ſe tu ny es aſſiſe
Pour moy mal y ſeray venu
Car de bien nay nulle repriſe
Las men clame quant je maviſe
Souvent jen doy dire heu.

F.

Fuyant (ſe) men vient a ta tente
Me muſſer pour la tourmente
Qui au monde me tempeſte
Pour mes pechez ne ten abſente
A moy garder metz tentente
A mon beſoing ſoyez preſte
Se longtems je ayeſte beſte
A la vierge ie mareſte
Que te ta grace me ſente
Si te fais auſſi requeſte
Que ta pitie nud me veſte
Car je nay nulle autre rente.

G.

Glorieuſe vierge mère
Qui oncques ne fus amère
A nul en terre ne mer
Ta doulceur ore mappere
Et ne ſouffre que mon pere
Me vueille dehors gecter
Se devant toy nud ie apper
Et ie ne puis eſchapper
Que mes faultes ne compere
Pour moy devant lui tapper
Luy monſtrant que ſe a luy per
Ne ſuis ſi eſt il mon frère.

H.

Homme voult par ſa plaiſance
Devenir pour aliance
Avoir a l'humain lignage
A luy creut de ſon enfance
Pitie dont jay eſperance
Den avoir pour mon uſage
Elle fut miſe en fourrage
Quant un cueur lui vint meſſaige
Du cruel fer de la lance
Ne peut eſtre ſe je ſuis ſaige
Que jen eu aye avantage
Se tu veux eſt habondance.

I.

Ie ne trouve nulle voye
Ou ſi bien mon ſalut voye
Comme après Dieu eſt en toy
Car quant aucun ſe deſvoye

A ce que tout ſe ravoye
Ta pitié lui fait convoy
Tu fais ceſſer ſon deſroy
Et refais ſa paix au roy
Et le metz en droicte voye
Moult eſtil en bon arroy
En bon atour et conroy
Que ta grace ſi convoye.

K.

Kalendrier enlumine
Sont et livre enterine
Quant ton nom les enlumine
Tous maux ont ceux reſigne
Qui ſe ſont achemine
A toy pour leur medecine.
Vierge doncques a moy tencline
Car a toy je machemine
Pour eſtre medecine
Garde que juſtice divine
Son glaive ne degaine
Que nen ſoye extermine.

L.

La doulceur de toy portraire
Je ne puis à qui retraire
Qua ton filz de toy extrait
Pour ce a toy vueil retraire
Affin que contre moy traire
Ne lui ſouffres cruel trait
Je recognois mon meffait
Et que jay au collier trait
Dont on me devroit detraire

Mais tu as en toy lentrait
Dont pourrait eſtre rentrait
Le meſhain qui m'eſt contraire,

M.

Moyſe eſt en figure
Que tu Vierge necte et pure
Jheſus le filz de Dieu conoceutz
Ung buiſſon contre nature
Vit qui ardoit ſans arſcure
De ce ne (ie) ſuis point de ceuz
Dieu eſt le feu quen toy euz
Et de buiſſon des recreuz
(Et) pour attremper leur ardeure
A ce voir vierge veuz
Soient par toy et receuz
En moy oſtant de (toute) laidure.

N.

Noble princeſſe du monde
Qui nas ne per ne ſeconde
En royaulme ne empire
De toy vient de toy redonde
Tout le bien qui nous habonde
Navons autre tirelire
En toy tout pure eſpire
Et de toy ſon ſalut tire
Et en toy ſeulle ſe fonde
Nul ne peut penſer ne dire
Nul pourtraire ne eſcripre
Ta bonté tant eſt parfonde.

O.

O lumière des nonvoyans
Et vray repos des recreans
Et de tous biens la tréſoriere
A toy ſont toutes gens beaus
Qui ſont en toy bien creans
Et qui en toy ont foy entière
A nul tu ne fus oncques fière
Aincois tappellas chambrière
Quant en toy vint le grant geant
Or es tu de Dieu aulmoſinère
Dt de ſa grace chancelière
Et du tout à tous agreant.

P.

Prins meſt voulente denquerre
Pour entendre que Dieu vint querre
Quant en toy ſe vint enſerrer
En toy devint vaiſſeau de terre
Ne croy pas que ce fut pour guerre
Me mener ne pour materer
Combien que jaye voulu errer
Ja ne me fault darmes ferrer
Mais mercy du cueur lui requerre
Quant pour moy ſe vint a terrer
Se il ne ſe veult diſſerrer
Jeſpere encores ſamour acquerre.

Q.

Quant pourperiſe apres me ſuy
Quay offendu et toy et luy
Et que mal eſt mon ame duite

Que fors peche en moy neſtuy
Et que mal hier et pys meſt huy
Et touſieurs a mal ſuis reduite
Doulce vierge ſe je prens ſuyte
Et je menſuys a la pourſuite
Ou fuiray qua toy mon reffuy
Si a nul bien je ne ma friute
Et matté ſuis ains que je luyte
Plus grief en ſera mon ennuy.

R.

Reprens moy mene et me chaſtie
Car (de) mon pere noſe mye
Actendre chaſtiement
Son chaſtoy trop fort fiert et haye
Riens ne aetaient que tout ne eſmye
Quant il veut prendre vengement.
Mère bien doys tel batement
Doubter car en empirement
Ai touſieurs demene ma vie
A toy dont ſert le jugement
Car de pitié as loignement (largement)
Mais que mercy à toy je crie!

S.

Sans toy nul bien ne foiſonne
Et ſans toy Dieu riens ne donne
Car de tout ta fait maiſtreſſe
Quant tu veulx tous maulx pardonne
Et pour toy eſt miſe bonne
A juſtice la maireſſe.
Neſt royne ne princeſſe

Pour qui nul ainſi ſe ceſſe
Et de droit ſe deſſaiſonne
Du monde es gouverneresſe
Et du ciel ordeneresſe
Sans raiſon nas pas couronne.

T.

Temple ſaint ou Dieu habite
Dont privez ſont les herite
Du tout es deſherite
A toy viens a toy me herite
Recoy moy par ton merite
De toy nay point herite
Se je me ſuy deſherite
Des épines diniquite
Par quoy terre fut mauldiƈte
Las men clame en verite
Car a ce ma exite
Le corps qui nén eſt pas quiƈte.

V.

Vierge de noble et haut atour
Qui au chaſtel et à la tour
Du ſaint paradis nous atournes
Entourne moy ens et en tour
De tel atour que au retour
De la grace tu me retournes
A toy viens ne te deſtournes
Car au beſoing eſt mon deſt
Secours moy et point enſejournes
Au moins a la court me adjournes
Ou ta pitie fait vray ſeiour.

X.

Xpift ton fils qui defcendit
En terre et en croix pendit
Euft pour moy le cofte fendu
Sa grant doulceur y defcendit
Quant pour moy l'efperit rendit
Son corps pendant et eftandu
Pour moy fut fon fang efpandu
Se jay bien cecy entendu
A mon falut bien entendu
Et pourtant je lay offendu
Et il ne me la pas rendu
Mercy len veus graces ten dy.

Y.

Yfaac le prefigura
Qui de fa mort onc ne cura
En obeyffant à fon père
Comme un aignel tout endura
En endurant tout expira
Par fa mort cruelle et amère
O très benigne vierge mère
Par ce fait fais que ne tappere
Maulvais comme cil qui cueur dura
Puifque fa grace a moy repaire
Et ne men vueilles eftre amère
Car largement la mefura.

Z.

Zacharie de mon fompne
Si me erite et fi me fomme

De toy ma mercy actendre
Fontaine vive te nomme
Pour laver de peche homme
Ceſt lecon bonne a prendre
Se tu doncques a le cueur tendre
Et moffenſe neſt pas mendre (moindre)
De cettuy qui mengea la pomme
Moy laver vueilles entendre
Moy garder et moy deffendre
Que juſtice ne maſſomme.

—— triques ſe avoye leu
Tout recorde et tout ſeu
Et quapres viens nen ouvraſſe
De tout ſe voie deceu
Comme cettuy qui eſtcheu
En ſa raitz ou en ſa naſſe
Vierge m'ame eſt deſia laſſe.
Car en toy priant ſe laſſe
Et ſi ne fait pimet ſon deu
Peu vault choſe que je amaſſe
Ma prière eſt vaine et caſſe
Si bien je ne ſuis eſmeu.

Contre moy doubte que prie
Ou quen vain mercy je crie
Promectant amandement
Et pour ce que je nay mie
Ma promeſſe tenue je ten lye
Ma povre ame en engaigement
Puis (je) te prie finablement
Qua mon mortel finement

Tu ne me defailles mye
Pour moi ſoies en jugement
Affin que habitablement
Jaye perdurable vie.

AMEN.

(*Extrait du Livre III. du " Pélerin de Vie Humaine," de Guillaume Guileville, édition de Lyon,* 1485.)



Ouvrages du CHEVALIER DE CHATELAIN.

PUBLIÉS, EN 1857 ET 1858.

CONTES DE CANTORBERY,

Avec un Portrait de CHAUCER, et Quinze Illustrations d'après les dessins de Philip H. Calderon et H. S. Marks, gravés par George Dorrington.

PREMIER et SECOND VOLUMES.

Prix des Deux Volumes, Une Guinée.

...... "To such as read French fluently the Chevalier de Chatelain's translation of the *Canterbury Tales* will prove of great service. For through its medium they will be able to read and enjoy Chaucer without that continual effort to interpret the true meaning of the poet, which is so detrimental to the effect of any kind of poetical composition. The work of the Chevalier is in many respects so well done, the use of slightly antiquated French words so judicious, the general tone of the poet's thought so well rendered, and the crisp sharp ring of the old metre so happily caught, that, deceived by the quaint turn of phrase, a reader, not deeply versed in the subject, might almost fancy that the language he was reading was a kind of Anglo-Norman-French, in which Chaucer has written his poems, and feel quite delighted at being able to read it and appreciate the beauties with so much ease.

"The translation of the great work of Chaucer has evidently been a labour of love to the Chevalier de Chatelain."—*The Constitutional Press*, January 8, 1859.

"Il n'y avait qu'une seule manière convenable de reproduire en notre langue les contes quelquefois très risqués, de Chaucer, c'était de nous les donner en vers. C'était là, d'ailleurs, une besogne à faire reculer les plus intrépides, car les 'Contes de Cantorbéry' comprennent plus de 27,000 vers. C'est cependant ce que le Chevalier de Chatelain a tenté, et hâtons-nous de le dire, qu'il a pleinement réussi.

..... "Il y a des contes d'une gaîté qui n'a d'égale que celle de Boccace et de La Fontaine. D'un autre côté, on y rencontre de charmantes histoires qui, imprimées séparément, pourraient bien figurer dans la bibliothèque choisie d'une demoiselle. Sous ce dernier point de vue, nous citerons le 'Conte de l'Homme de Loi' (Constance), le 'Conte du Clerc' (Grisildis), et le 'Conte du Franc-Tenancier.' Dans le genre risqué, et parmi les contes à reléguer dans le Musée secret de Naples, nous signalerons le 'Conte du Meunier,' celui 'du Bailli,' que nous retrouvons dans La Fontaine; enfin le 'Conte du Patron de Navire.'"—*Le Courrier de l'Europe*, Septembre 22, 1860.

En 1859.

CLÉOMADÈS,

Conte, traduit, en Vers Français modernes, du vieux langage d'Adénès le Roy, contemporain de Chaucer.

"'Cléomadès,' in its modernized dress, is as simple and as graceful as a Poem of Lamartine's."—*The Daily Telegraph*, May 23, 1859.

"In commendation of 'Cléomadès'—an adaptation in the best modern French of the quaint old verses of Adénès le Roy, a contemporary of Chaucer—it is enough to say that it is from the accomplished pen of the Chevalier de Chatelain." —*The Literary Gazette*, June 4, 1859.

"M. de Chatelain a lui-même refait 'Cléomadès,' en reserrant dans un juste cadre la longue et diffuse histoire d'Adénès. Ainsi arrangée, c'est une œuvre pour ainsi dire originale, et au lieu du conte primitif qu'il serait impossible de lire d'un bout à l'autre à cause de ses digressions sans fin et sans intérêt, nous avons aujourd'hui un joli conte, d'un tour interessant et naïf, et dont l'action marche sans s'arrêter ni s'égarer." —*Courrier de l'Europe*, Septembre 17, 1859.

"The Chevalier de Chatelain having translated the 'Canterbury Tales,' found himself smitten with an inappeasable desire to discover the original source from which old Geoffrey had drawn the subject of the Squire's Tale. After many unsuccessful attempts, the Chevalier at length fell upon 'Cléomadès,' by Adénès, or Adam, King of Minstrels to the Duke of Brabant, in the beginning of the thirteenth century. The subject of 'Cléomadès' is borrowed from the Spanish or Moorish traditions, introduced into the French language by Blanche of France, who married Ferdinand of Castille, and there can be no question about its being the original of the Squire's Tale. Reduced to the modern French dialect it reads well; there is a beauty and tenderness in the sentiment which smacks of the old long-buried Falernian, and when we announce that the rendering is that of M. de Chatelain, we may spare ourselves the labour of saying that the language is charmingly appropriate, and the measure and rhyme perfect."—*The Illustrated News of the World*, April 30, 1859.

"Critics, commentators, annotators, editors, and antiquaries, have long been sorely puzzled as to the source whence Chaucer drew his 'Squyere's Tale.' The story is not to be found —so has hitherto circulated the report,—in any similar or

other form in the literature of the Middle Ages. This, however, is a bold assertion, seeing that the Squire's story is not fully narrated. Milton himself has alluded to the brilliant and provoking fragment in his lines in the 'Penseroso:'—

'Or call up him that left half told
The story of Cambuscan bold,
Of Camball, and of Algarsife,
And who had Canacé to wife,
That own'd the virtuous ring and glass;
And of the wonderous horse of brass
On which the Tartar king did ride.'

"As far as the story runs of Chaucer's Cambynskan, the Tartar king 'that werryed Russy,' it is but like a scene or two from an Easter piece. He is the husband of Eltheta, father of that Canace, described—

'As rody and bright as is the yonge sonne
That in the ram is ten degrees i-ronne.'

Canace's two brothers are Algarsyf and Camballo. Before this royal family and a splendid court there presenteth himself a knight mounted on a steed of brass, and bringing with him as gifts from the King of Araby and Ind, a glass mirror, a gold ring, and a naked sword. The description of these, and of Canace's pretty adventure in the garden, where she was enabled to understand the language of the birds by virtue of the wonderful ring which she wore on her finger, constitutes the sparkling fragment of this broken jewel. Among the promises of what is to be told hereafter, the squire names the adventure

'of Algarsif
How that he wan Theodora to his wyf,
For whom full ofte in grete peril he was,
Ne had he ben holpen by the hors of bras.'

This adventure has never been recounted, and the world has not only been disappointed of this episode in the annals of the house of Cambinskan, but has vainly sought for the source whence Chaucer was to derive the materials for this story. But the Chevalier de Chatelain has come forward to their enlightenment. He has discovered, as he thinks, the original poem, by the light of which the English poet walked a certain space, and proposed to walk further. At least, he has discovered a poem with a wonderful horse in it, the which, though it be but of wood, does, assuredly, bear a wonderful resemblance to the brazen courser of the Squire's half-told story.

"The Chevalier has made this discovery in a manuscript work in the Library of the Arsenal, in Paris, by Adam or Adénès, surnamed *Le Roy*, as being chief, or king, of the minstrels in the service of Henry the Third, Duke of Brabant. The Duke Henry reigned from 1248 to 1261, and Adénès, who had been constantly near his person, passed subsequently into the service of Guy, Count of Flanders. The period of his death is not stated; but we learn that the plebeian Adam, wearing the crown of a minstrel king, sang, as long as he lived, the various excellencies of his numerous patrons. With the vices of the great, like a discreet minstrel, he would have nothing to do, and when there were no virtues to wake the echoes of his harp, he addressed himself to stringing rhymed romances. One of these is this same 'Cléomadès,' founded on one of the Spanish or Moresco legends brought from Spain by the widowed princess Blanche de France, to the court of her sister-in-law, the patroness of minstrels—charming Marie de Brabant. It is only necessary to premise that Chaucer lived and died a century later than tuneful King Adénès, his period being marked by the years, 1328 to 1400,—from Edward the Third to Henry the Fourth.

"The question arises, whether this legend of 'Cléomadès' be the original from which Chaucer took the bronze horse of the Squire's story, and on which he intended to found the adventures of Algarsif and his dearly-won bride, Theodora. Adénès has recounted this adventure with remarkable spirit, and the Chevalier de Chatelain has transferred it into modern French with considerable skill. In this ancient lay Cléomadès is a young prince, to the court of whose royal father come three kings, each with a magic gift, to woo and win the three sisters of the prince. Two of the lovers succeed. The third is a savage, hunch-backed, and highly-burlesque potentate, named King Croppart, who presents a wooden horse to the princess Maxima, and claims her hand in return. The lady looks on the hunchback with horror, and on his steed with contempt; while Cléomadès gets astride the quiescent nag, as if to turn it and its master into ridicule. The turning of a spring, however, causes the charger to rise; and, in a second, Prince Cléomadès is cutting through the clouds at the rate of one hundred and fifty miles an hour.

"This notice of the speed leads us to a comparison between the two horses. Here is the steed of the old Brabant minstrel:—

'Avec ce cheval manivelle
On peut s'élever dans les airs,
Et traverser les vastes mers,

Et faire, en tournant les chevilles,
Par heure au moins trois fois cinquante milles.'

"So much for the old wooden Pegasus. Chaucer's brass horse of the succeeding century flies faster still:—

'This steede of brass right easily and wel
Can in the space of a day naturel,
(This is to say in four and twenty houres)
Wher so yow list, in droughthe or in schoures,
Beren your body into every place,
To which your herte willeth for to pace,' &c.

"The guidance of the aërial courser is the same in both cases; 'en tournant les chevilles,' with the wooden horse, while Chaucer's jockey is enabled to 'torne agein with wrything of a pyn.' But let us follow the rider. When young princes are carried off as Cléomadès is in the old romance, the anxiety of his friends may be intense, but it is always superfluous. As a matter of course, he discovers the means of descending; and, in the ordinary train of things, he finds himself in presence of a princess Claremonde, on whom, with the impudence of John Briggs, who married a fair lady under the false name of Elsley Vavasour,—and who is described by the novelist as an honourable man!—he imposes himself as her affianced but hitherto unseen lover, Prince Liopatris! Manifold are the accidents of the story, and the horse has hard work with it, and the Princess tells as many falsehoods as her audacious lover, before the *dénoûment* comes,—when King Croppart is finally disposed of, after very nearly triumphing over everybody, and Cléomadès and Claremonde are united, and the easy-going Liopatris willingly finds consolation for his disappointment in accepting the doubly-willing and rather forward young lady, the rosy Maxima. The story is capitally told, and the details are joyously filled by the 'transferrer,' who paints dashingly, groups his figures with skill, lays on his colours rather warmly when he pictures a bevy of frolicsome young girls, or sleeping princesses and maids of honour; and who is particularly demonstrative of modesty when he is about to colour most highly, or suggest most significantly; and, finally, who is never in want of a rhyme, since, if he has not one that will serve, he boldly adopts one that does not. In every respect, however, this glowing little poem is worth the half-hour which may be devoted to its perusal.

"What, however, will most interest the English reader is a comparison of the passages in which the Chevalier supposes that Chaucer has followed old Adénès. 'After having described the three magical gifts,' says the interpreter of the

Brabançon minstrel, 'Adénès and Chaucer make exactly similar and varied observations, and place the same thoughtless reflections in the mouths of the people on the three gifts and their manufacture.' Here is a sample of things generally alike, with a certain difference:—

'Gent de petit entendement
Demandent à la fois comment
Teles choses puent estre faites...
Aucun en sont tout esbahi:
Et savés vous que je leur di?
Je leur dis que nigromancie
Est moult merveilleuse clergie,
Car mainte merveille en a on
Faite piaça, bien le set on.'

"Chaucer's honest folk are equally surprised, but express their surprise at somewhat greater length, as may be seen on reference to the Squire's tale, from line 10,512 to 10,576; within which limits the English poet says or sings:—

'But evermore their moste wonder was
How that it couthe goon and was of bras;
It was of fayry, as the people semed,
Diverse peple diversly they demed:
As many hedes, as many wittes been.
They murmured as doth a swarme of been,
And made skyles after their fantasies.
* * * * * * *
Thus janglen they, and demen, and devyse,' &c.

"If Chaucer was really acquainted with the poems of the minstrel of Brabant, which is very far from improbable, he made use of his knowledge, as genius is accustomed to do, by turning it to brilliant account. His sketch of the horse, which, the Chevalier will have it, he stole from the stable of Master Adam, is proof of the good use he would have made of the legend of 'Cléomadès,' by making it the canvas for his picture of the prince Algarsif and his bride. At all events, the gentleman who has modernized and abridged Adam's long romance has rendered acceptable service, not only by the skilful execution of that not very easy task, but by the suggestions he has made as to Chaucer's acquaintance with the works of the older versifier. This acquaintance was not confined, it would seem, to the rhymed story which we have been considering; and M. de Chatelain quotes from the oddly-named romance of Adénès, 'Berte aus grans Piés,' a passage the echoes of which seem to ring in the opening lines of Chaucer's general Prologue:—

'A l'issue d'Avril, un tans dous et joli,
Que herbelettes poignent et pré sont raverdi,
A Paris la cité estoie un venredi,
Pour ce qu'il est divenres, en mon cœur m'assenti
Qu'à St. Denis iroie pour prier Dieu merci.'

'When that Aprille with his schowres swoote
The drought of Marche hath perced to the roote,
And bathed ev'ry veyne in swich licour,
Of which vertue engendred is the flour;—
When Zephyrus eke of his swete breeth
Enspired hath in every holte and heeth
The tender croppes . . . .
Thanne longen folk to gon on pilgrimages,
* * * * * * *
And specially, from every schires ende
Of Engelond, to Canturbury they wende,
The holy blisful martir for to seeke
That hem hath holpen whan that they were seeke.'

"The images are here the same, the only difference being that the Cathedral of Canterbury takes place of the Cathedral of St. Denis,—and that the sketch of Adénès is developed into a large and graceful picture by Chaucer. Of both minstrels we take our leave, recommending our readers to make such acquaintance with the former as they are now enabled to do by the good offices of the Chevalier de Chatelain."—*Athenæum*, October 22, 1859.

EN 1860.

BEAUTÉS DE LA POËSIE ANGLAISE.

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

2 *Vols. in* 8*vo.*—*Prix Une Guinée.*

"We have on previous occasions noticed with commendation the translations of M. de Chatelain. 'The Canterbury Tales,' and 'The Monks of Kilcrea,' exhibited a remarkable mastery of both languages, and, what is still more difficult to foreigners, a surprising acquaintance with the idiomatic forms and local illustrations and allusions of the originals. We

thought it might be possible that M. le Chevalier had devoted himself wholly to the semi-epic or romantic English poets, and thereby acquired his singular proficiency. The volumes before us have effectually routed that notion, by proving that he possesses equal power over all styles of composition. We have here translations into French of some of the choicest pieces in ancient and modern English poetry, extracted from the works of more than two hundred and fifty of our poets who are known to fame. As we read these admirable translations we are lost in astonishment at the perfection with which the Chevalier has caught the very spirit and passion of the original in every case, and the strength and flexibility of his language in the rendering. We wish our space permitted us to transfer to these columns a few specimens as proofs of what we have now stated, but in fault of that we would direct attention to the translations of 'The Forging of the Anchor,' 'Auld Robin Gray,' Addison's 'Spacious Firmament,' and Isaac Watts's 'Sluggard.' We do not select these as even the best in the work, but simply because we have tested them ourselves, and found them to be sterling metal, and we have little doubt that the other pieces in this elegant treasury would prove equally admirable and genuine. We ought, however, to have mentioned Campbell's 'Soldier's Dream;' but it is almost invidious to select a few where all display such genius and industry. We cannot think of a better book to be placed in the hands of those who wish to acquire an extensive acquaintance with the poets of our country, and at the same time to obtain a thorough knowledge of the force and beauty of the French tongue, together with an accurate idea of its pronunciation, for M. de Chatelain writes not only with the elegance of an accomplished French scholar, but also with the spirit of a true poet who has drunk deeply from the well of English undefiled."—*Illustrated News of the World*, December 10, 1859.

"The Chevalier Chatelain has, for a long period, been favourably known to the reading public on both sides the Channel for his admirable renderings of the gems of our native poetry. It is the fashion of shallow critics to endeavour to be smart at the expense of translators; we would advise such to experiment for themselves upon an English version of some spirited French rhymes, and let an impartial friend judge the result. The difficulty of steering between the Scylla and Charybdis of loose paraphrase on the one hand, and that plain-work clumsiness of literal rendering condemned by Horace:—

> 'Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
> Interpres.'

on the other, will be fully appreciated by those who have experimented the venture which the Chevalier de Chatelain has carried out with such signal success. Not only are idioms conquered, but the spirit, the tone, the ring of the verse, as nearly transferred from one to the other language as can be well conceived. There are also verses by the Chevalier himself, which display facility, command of language, and just and chastened thought. It would be indivious to point, out of more than four hundred pieces of poetry—for to that larger number do the contents of the two volumes amount—any one or more as the objects of special commendation. Without reference to originals, however, we have read over and weighed several of the minor translations, of such world-wide familiarity as to dwell vividly on the memory. Of these, the French version of Mrs. E. B. Browning's 'Cry of the Children,' Eliza Cook's 'Old Arm Chair,' Charles Dickens's 'Ivy Green,' Lady Dufferin's 'Irish Emigrant,' Mrs. Mary Howitt's 'Spider and the Fly,' the Rev. R. C. Trench's 'To an Infant Sleeping,' in volume II; and in the first volume, among the earlier poets, the 'Allegro' and 'Penseroso' of Milton, Kit Marlowe's 'Passionate Shepherd,' 'Come live with me and be my love,' Wolfe's 'Burial of Sir John Moore,' Mrs. Thrale's 'Three Warnings,' and several other pieces familiar to English mouths 'as household words.' There is a pleasant introductory colloquy between the author and a critic, which will well repay perusal. The Chevalier does not spare the academician Ponsard, with his 'Monsieur Williams,' while other translators of Shakespeare, and especially Victor Hugo, *fils*, are duly honoured. We would recommend all reading men and students, English as well as French, to read and study these volumes—we do not simply say read them: it will do them mutual good, in giving them a clear conception of the varying genius of the two languages, of both of which the Chevalier de Chatelain is a fluent master. The book is beautifully got up."—*The Morning Advertiser*, February 23, 1860.

"...What could be done by an intelligent man and graceful writer, well acquainted with his own language, and appreciating the beauties of the poets with whom he has dealt, has been done by the Chevalier de Chatelain in these two handsome volumes."—*The Critic*, March 16, 1860.

.... "The translator has been very happy also both in the selection of pieces to translate, and in his rendering of those he has chosen. He has generally adhered very faithfully to the spirit and meaning of his originals, and his language is usually both forcible and elegant. We congratulate the Chevalier on his performance. It is one which does him

great credit, and which cannot fail to be useful in bringing French minds to a more extended and accurate knowledge than they at present possess of English poetical literature."—*Saunder's News-letter and Daily Advertiser, Dublin*, June 19, 1860.

"The translations of 'Ariel's Songs,' and the same writer's 'Youth and Age,' are excellent; while the difficult subject of 'A man's a man for a' that,' from the pen of Burns has (to use words already applied to it) the air of a song of Beranger in its new dress. Byron's 'Adieu to Newstead Abbey,' and 'The Destruction of Sennacherib,' which might read in any tongue, have been delivered into their new existence with delicacy and skill. A fragment from Goldsmith's 'Deserted Village,' Dickens' 'Ivy Green,' Lord J. Russell's 'Bee and the Fly,' Hood's 'Song of the Shirt,' Longfellow's 'Nuremberg,' Tennyson's 'Brook,' and 'Love and Death,' Moore's 'Magic Mirror,' and 'The Turf shall be my fragrant Shrine,' MacCarthy's 'Seasons of the Heart,' Elrington's 'Burning Blast of Araby,' Lover's 'Four-leaved Shamrock,' and 'Mother, he's going away,' and Ferguson's 'Forging of the Anchor,' have all been beautifully translated, and prove that there are few niceties or elegancies in our language with which the Chevalier has not made himself thoroughly acquainted."—*The Irish Times, Dublin*, July 25, 1860.

Pour paraître prochainement :

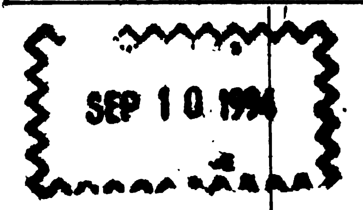
PERLES D'ORIENT;

Apologues et Légendes tirés des Poëtes Orientaux.

CHRONIQUES ET LÉGENDES

du moyen âge, tirées en partie de la légende dorée de JACQUES DE VORAGINE, Dominicain génois.

CHISWICK PRESS :—PRINTED BY WHITTINGHAM AND WILKINS, TOOKS COURT, CHANCERY LANE.


SEP 10 1994